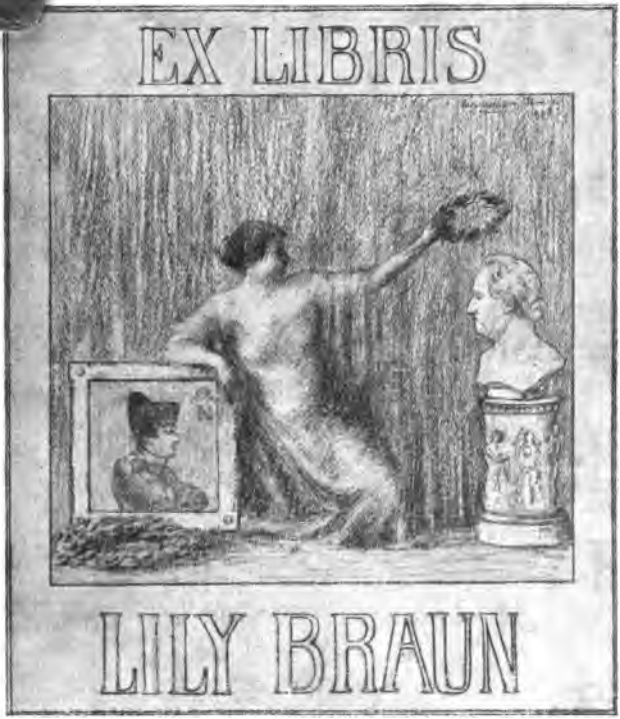

EX LIBRIS
LILY BRAUN

L'Ève Nouvelle

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Les petites Religions de Paris, 1 vol. in-18 raisin (Léon Chailley, 3 fr. 50).

Le Satanisme et la Magie, in-8° carré avec illustrations et appendice, 8 francs (Léon Chailley).

Le même, sans illustrations ni appendice, in-18 jésus, 3 fr. 50.

L'Eternelle Poupée, roman.

La Douleur d'aimer, roman.

Les Noces de Sathan, vers.

Prière, vers.

La Porte héroïque du Ciel, vers.

EN PRÉPARATION :

Le Commerce amoureux des sages avec les dames et les demoiselles des éléments (Léon Chailley).

Le Miracle moderne, avec illustrations (Léon Chailley).

JULES BOIS

L'Ève Nouvelle

PARIS
LÉON CHAILLEY, ÉDITEUR
41, RUE DE RICHELIEU, 41

1896

L'Ève Nouvelle

FIN DE L'ANTHROPOCENTRISME

I

J'ai longtemps hésité avant d'écrire ces pages où j'aurais voulu fixer la mission et l'espoir de l'Ève future ; elles sont d'ordinaire si écœurantes, les professions de foi de l'homme sur la femme. Il la juge toujours de son point de vue à lui, pour lui, selon lui, jamais elle ne possède à ses yeux une personnalité propre. Elle est toujours, non pas *la* femme, mais *sa* femme. Comment ne pas sourire de la naïveté et de l'outrecuidance viriles, subordonnant

notre compagne au rôle d'un chien du logis, nourri parce qu'il est caresssant, et qui doit nous suivre? Oui, qu'enfin la femme ne tourne plus autour de l'homme, comme la pâle et timide lune autour de la terre, mais qu'elle soit dans l'évolution de son destin un astre libre ! L'anthropocentrisme (l'homme centre du monde) est une erreur du moyen âge que les découvertes modernes et l'émancipation de la pensée ont refoulée de défaite en défaite jusque dans la psychologie et la sociologie, ses derniers refuges; mais l'aurore du xxe siècle, il faut la déloger de là encore. Vous rappelez-vous le cri de Galilée déclarant que la terre n'était pas immobile, que le soleil ne tournait pas autour d'elle? Ce cri, il faut le pousser contre la sotte prévention de l'homme. Non, nous ne sommes pas immobiles, la femme n'est pas un docile satellite qui gravite autour de notre solennelle importance. La femme est une étoile, elle aussi, une étoile qui ne subit que de volontaires attractions. L'homme n'est point son but, son moteur, son destin, sa lumière. La femme vaut

par soi seule d'abord, elle est en elle-même un être humain.

Je vois les sourires sceptiques, j'entends déjà les paroles usitées, éternellement redondantes qui coulent comme un fleuve banal et vain aux lèvres fates des fils d'Adam. « Mais la femme a besoin de protection ; c'est un enfant délicieux et fragile, s'écrient les uns, elle est la mère des doux péchés, la joie de nos nerfs, l'allégresse des nuits, la fleur qui marche, le joujou de tout âge. » Ces paroles me sont encore moins insupportables que les vaticinations des austères qui me répondent : « La femme est la déesse du foyer, l'ange, la mère éternelle, elle est faite pour garder la maison et moucher les moutards; hors du seuil, elle trébuche. » Va, Ève dont les chaînes sont parfumées d'un idolâtre encens, réserve tes mains de serve aux travaux des ménagères, offre ton corps à la race comme un sanglant autel, sois la fabrique de l'humanité, la meule inconsciente qui broie les germes pour le pain futur de l'Espèce, sois la machine à qui toute initiative est supprimée — et

contente-toi, comme récompense, de ce respect intéressé que le contremaître a pour ses pistons, pour ses courroies et pour ses roues, ou de cette pitié utile que le forgeron professe peut-être pour l'antique enclume lasse, où son marteau retombe imperturbablement...

Oui, il a dit les deux mots brefs où se résume toute la pensée masculine à travers les siècles, ce Proudhon qui ordonne à la femme de rester « courtisane ou ménagère ». Agréable ou utile à l'homme. Instrument de félicité ou de nécessité. Pas plus. Et celles qui tentèrent d'échapper à cette impérieuse formule, elles furent écrasées non seulement par la ligue des volontés viriles, mais aussi par l'obéissante phalange des autres femmes, effrayées de cette révolte qui était pour elle un exemple et un reproche. Proudhon n'a été que la conscience nette et l'affirmation d'une opinion presque universelle, si profondément incrustée au cœur de l'humanité qu'elle semble, pour la plupart des individus de l'un ou l'autre sexe, une loi natu-

relle et non pas une honteuse déviation, une monstrueuse injustice.

Eh bien, il faut répondre à Proudhon : « Courtisane si elle le veut, ménagère si elle le veut, autre chose si elle le veut (entre la courtisane et la ménagère il y a tant d'espace, les faits eux-mêmes l'ont montré) mais être humain d'abord, — autant que l'homme lui-même, — libre de sa pensée et de son corps, portant en soi une mission particulière. »

II

J'ai écouté à travers bien des discours au congrès féministe de 1896, à Paris, deux cris d'une telle acuité et d'une telle ampleur que je me dois de les répéter ici.

Le premier, c'est Mme Hilda Sachs qui le jeta d'une voix tremblante de conviction et presque

de colère. Le voici, sinon conforme aux termes de l'oratrice, du moins fidèle à l'idée qu'il enveloppa :

« Depuis que je suis en France, j'entends toujours, nous dit-elle, les femmes se vanter d'être mères, fatiguer tout le monde par l'exhibition de leurs enfants. Moi j'ai des enfants, mais je ne m'en vante pas. C'est une fonction naturelle qui n'est pas autrement flatteuse. Peut-être êtes-vous trop hantés par l'image de la Madone, portant comme un ostensoir son fils entre ses bras. Moi je préfère la Vénus de Milo, je la trouve plus belle, plus « adorable »... quoiqu'elle n'ait pas de bras du tout... »

— Oui certes, la femme vaut d'abord par elle-même, avant que de valoir par ses enfants.

Le second cri est dû à une Italienne, à Mme Emilia Mariani. Les Latines, plus piétinées, devaient les premières exhaler la suprême lamentation de ces indispensables martyrs, sans lesquels jamais une cause noble ne triomphe en notre humanité égoïste et croupissante : « Que la femme meure ! s'est-elle écriée, qu'elle meure, plutôt que de subir

la protection de l'homme qui la lui fait payer par son esclavage ou par son déshonneur! »

Ceci est la clameur héroïque, le clairon qui sonne l'assaut et la bataille infatigable pour la justice. L'esclave se redresse, et aux Thermopyles du féminisme, à cet appel, j'ai cru voir la petite poignée d'apôtres prête à braver les insultes, à résister aux oppresseurs, serait-ce jusqu'au ridicule sublime, serait-ce jusqu'à la totale mort!

Or, ces deux cris renferment une seule idée forte : La femme, avant que d'être épouse, amante ou mère, est une femme. Il faut la laisser libre; elle est ce qu'elle est et non point ce que l'homme veut qu'elle soit.

III

Tout est à gagner pour la société et pour l'homme dans cette orientation de la femme vers un but que les préjugés, les lois, les caprices virils ne lui

imposeraient plus, mais que lui désigneraient, seules, sa vraie nature et sa conscience.

Non plus la femme-poupée, oisive jusqu'à être nuisible, dangereuse pour tous, même pour elle, antifamiliale et antisociale ; — non plus la femme reflet, esclave de l'intelligence et de la force viriles, insupportable, gênante et inutile ; — non plus la femme-victime, muette et résignée à son écrasement, anéantie au fond de son sacrifice.

Non pas certes, la femme-homme, caricature de celui-ci, adoptant ses allures, ses vices, ses travers, un aspect extérieur où elle a tout à perdre, se déchéant à imiter celui qu'elle vaut surtout quand elle ne l'imite pas.

Mais la femme-femme, écoutant les voix de ses instincts, ayant appris ses droits inaliénables dans la pratique douloureuse de ces grands devoirs où l'homme espère vainement l'accabler ; développée mentalement et physiquement ; intelligente, courageuse et saine ; bonne avec clairvoyance et dis-

cernement ; apportant dans la famille, dans la cité, dans le monde un rayon personnel, une initiative spéciale, un labeur, un bienfait, une justice et une douceur qui sont bien d'elle, et scellés en quelque sorte par l'originalité de son sexe.

Ce livre se divise en deux parties. Dans l'une, l'anthropocentrisme se développe, éploie son branchage monstrueux, obstruant le soleil par ses erreurs et par ses crimes. Dans la seconde, le mauvais arbre flétri est brûlé par la nouvelle femme et il en sort une flamme qui éclaire l'avenir. L'Ève du passé, semblable à un enfant effrayé, malingre, souvent vicié par la persécution ou un privilège également pernicieux, renaît, respire, s'enivre de lumière quand l'inextricable ombrage ne lui voile plus le ciel et l'horizon. Et voilà que ce corps et cette âme se redressent, que la maladie s'en va, que l'héroïsme surgit : l'air libre et le soleil ont créé un être nouveau.

Mais cet être nouveau a toujours existé. Il faudrait être plus naïf qu'un enfant, plus aveuglé

qu'un sophiste pour croire que naît sans germe, que s'élève et fleurit quelque chose qui n'existait pas déjà. Platon croyait aux idées primitives et immortelles; dans l'univers aussi tout est primitif, immortel; il semble que la matière ait tout reçu en elle d'une fois, mais elle se développe peu à peu, elle se révèle à elle-même, elle déchire ses entrailles et il en sort l'enfant qui y dormait depuis tant d'années. Tous les germes de la femme nouvelle existaient en l'ancienne femme. Nous les regarderons ensemble et nous serons éblouis de cette continuité dans l'effort, de cette persévérance invincible, qui préparait un épanouissement prémédité au fond de tant de sécheresse et de douleur.

I

LA FEMME DU PASSÉ

I

La guerre des sexes

Nul ne commencera à distinguer les motifs véritables des cruautés de la passion individuelle, les causes profondes du grand désordre religieux et social, s'il n'a discerné la constante et impitoyable oppression masculine à travers les siècles. Alors seulement s'impose à l'esprit la justice des efforts modernes de la femme pour échapper à l'homme et conquérir son émancipation. Tout « féminisme » est lettre close si l'on n'a pas embrassé d'un vigoureux coup d'œil l'incessante et belliqueuse jalousie du mâle contre la femelle, dès le premier baiser qui retentit sur la terre. La vengeance de la femme fut l'inimitié sourde de l'esclave, le piège rusé des courtisanes. L'étreinte en vain simula à travers les discordes la naturelle harmonie. Le spasme reste encore une forme voluptueuse et véhémente du grand heurt. Oui, tout découle de ces luttes primitives où l'Homme, dis-

posant des forces brutales, imposa la victoire de son égoïsme à celle qu'il aurait dû aimer et respecter comme sa compagne. Il inaugura ce que Stuart Mill a appelé la « subjection » l'assujettissement, l'asservissement plutôt des femmes qui, aujourd'hui encore — alors qu'en France, sur tous les monuments publics, sont inscrits les mots flamboyants : Liberté, Égalité, Fraternité, — demeure néanmoins presque intact, comme aux plus barbares époques. L'homme prouve ainsi qu'il n'a fait ses évolutions ou ses révolutions que pour lui-même. S'il en a profité — ce qui n'est point toujours sûr — en frère mauvais il oublia ses sœurs et ne vit l'humanité tout entière que dans son sexe.

La Guerre des Sexes que je vais esquisser indique le chemin historique de cet asservissement.

LE COUP DE POING DE L'HOMME (I). *

C'est à une date imprécise des jours préhistoriques, un des premiers matins de la conscience hu-

* Les chiffres romains renvoient aux notes placées à la fin du volume.

maine. Et quelle conscience! trouble, boueuse, semblable à ces marais que fréquentait l'ancien chasseur, où il saisissait dans les ténèbres de faciles proies endormies. L'anthropopithèque rêve de devenir l'homme. Il regarde sa puissance; ses muscles se différencient du tronc rugueux des chênes, son énergie intime éparse dans les physiologies se concentre en un « moi » vague pareil à la primitive nébuleuse des temps. Il connaît qu'il a une âme différente des tempêtes, mais leur sœur cependant, tant elle est véhémente et sourde. Son cri est mieux articulé que le tonnerre, ses yeux détiennent des éclairs créés par une volonté... Le voilà mûr pour le premier péché. Et contre qui ce péché s'exercera-t-il? Contre Dieu? Il n'existe pas encore. Contre la femme, c'est-à-dire contre lui-même.

Le mythe antique du serpent tentateur, c'est la conscience dans l'homme. Auparavant il obéissait à ses instincts, sans haine, sans cruauté, pareil à une force naturelle : plutôt mangeur de poissons et herbivore, hésitant devant la chair comme devant quelque chose de fraternel et de terrible. Mais le premier sang des bêtes lui a communiqué je ne sais quoi de farouche. Il méprise l'ancêtre affaibli, qui ne se nourrissait que de fruits comme le grand

singe, l'ami mélancolique et quadrumane. Sa timidité s'est évaporée au premier flot de sang dont sa lèvre s'enivra. Il a communié avec le tigre énorme, qui frémit de pressentir une plus redoutable férocité. Il a entendu la première rumeur des passions ; sa volonté naît, criminelle. Les bêtes voisines, même assouvi, il les assaille; pour son plaisir, il manie déjà le meurtre et l'épouvante. L'abominable anthropocentrisme des philosophies futures mugit en lui. Il se croit destiné à la maîtrise de l'univers, il récapitule les espèces formidables et magnifiques que sa ruse va détruire afin de rester seul.

Mais la nourriture puissante, l'élan nouveau de ses artères, le premier frisson de son cerveau activent le rut calme d'hier, l'empoisonnent de fureur. Il veut, plein de sang, le dégorger avec l'impétuosité des torrents qui ruissellent des montagnes... Où donc est-elle la tendre sœur rêveuse, qui sourit et pense ? Suivie d'un cortège de colombes et de paisibles bêtes qui adorent sa grâce, elle a longé les méandres du fleuve où se reflète le ciel. Auprès du grand lac, elle s'est assise parmi sa tribu innocente, et les fleurs la regardent de toutes leurs corolles ouvertes d'admira-

tion, espérant, un jour, le ciel de devenir femme. Ah, ce n'est pas elle qui tuerait pour vivre, elle respecte non seulement les insectes, mais les pé tales éclatants et parfumés, qu'elle ne réunit pas sur son cœur parce qu'ils y mourraient... Le respect de la vie, même la plus ignorée, même la plus obscure, est son privilège. A quoi songe-t-elle donc avec tant de silence? A l'homme. Elle aussi, elle a vu l'aube dans son âme. Sa conscience s'ébauche, elle va devenir une femme. Et elle n'a pas songé à Elle, mais à l'Homme. A l'homme, ou plutôt à l'enfant. Elle s'avançait autrefois, compatissante, auprès du mâle, de l'humanimal, las d'être aux prises avec la nature aveugle. Elle le réconfortait. Il buvait à ses lèvres puissantes et apaisantes l'espoir de continuer de vivre, malgré le piège éternel. Elle pansait les blessures faites par les éléments et les fauves. Elle enseignait les arts pacifiques, guérissant déjà, consolant, le cœur plein d'une instinctive science. Plus intelligente, plus délicate à côté de lui plus brutal et plus fort. Mais la promiscuité des temps passés aujourd'hui l'écœure. Le choix naît en elle en même temps que l'amour. L'effort errant perd tout attrait. Les entrailles seules de ses

aïeules, au milieu des incursions fugitives discernaient le germe favorable. Elle ne veut plus se contenter d'être l'usine fatale des générations. Elle a l'intuition du chef-d'œuvre charnel. Ce n'est rien que d'inscrire, comme les artistes primitifs, sur les lames d'ivoire le mammouth en fuite devant le harcelant chasseur. Elle devient artiste comme les mères véritables qui sculptent, par l'imagination ou le désir, l'enfant de toutes les tendresses, choisissent les matériaux dignes de l'élaboration du grand œuvre. L'affection élective descend en *elle*, tandis que la domination égoïste a pénétré en *lui*.

Cependant il a suivi, pour la retrouver, la trace délicieuse de ses pas qui couchèrent à peine les herbes, et comme l'odeur de sa chair nue le long des roseaux du fleuve. Le voici, celui qu'elle préfère entre tous ceux de son espèce. Elle tressaille, une pudeur l'enveloppe, — le premier frisson monté de l'âme. Cependant les bêtes gracieuses, ses compagnes, ont flairé l'ennemi. Elles s'enfuient avec des cris déchirants. La voici seule et deux fois nue, puisque sa cour de colombes et de gazelles l'a quittée. Elle a peur... Il vient à elle, le bien-aimé, le préféré, mais si différent, lui semble-t-il, avec des

yeux inquiétants, une majesté terrible... Non, non, ce n'est plus l'ami dont elle rêvait de faire l'amant, c'est un conquérant, c'est un adversaire. Elle ne demandait cependant qu'à lui ouvrir ses bras... Elle a peur. Il rappelle, sous sa peau de bête, l'ours des cavernes, dont la griffe, irrésistible, terrifia l'aurore du monde. Oh! bégayer pour la première fois au delà des gémissements bestiaux du plaisir, le mot sublime : Je t'aime !... Hélas! au lieu de l'amour c'est la guerre. Elle court. Derrière sa nuque la brûlante haleine où passent des cris de bataille, où sonnent les dents. D'un mouvement souple, elle va échapper, mais ses longs cheveux l'ont livrée. Il les saisit, y empêtre le poing « — Oh! pourquoi me fais-tu mal? gémit-elle. J'étais prête à si bien te chérir. — Tu as fui. — Mais j'ai eu peur de toi ! — Tu as eu peur, tu as raison, il faut me craindre, je suis ton maître. — Oh, pas ainsi... Je t'aimerai tant si tu es doux... — Je suis le maître ! » Et le poing s'abat, frappe le doux ventre, qui, pudique pour la première fois, — car elle aimait ! — a résisté contre l'étreinte. Le poing est tombé. Un flot de sang jaillit là où songent les générations, là où la volupté infinie est enclose. La blessure a été creusée.

le sang du premier crime a coulé, l'intarissable stigmate, que les atavismes têtus transmettent à travers les millénaires, le sceau de l'homme furieux sur la femme plus faible, la malédiction du mâle tombée sur sa propre source, sur sa seule joie ! Non, ce ne sont pas les premiers enfants qui commirent le premier crime, ce fut le premier père avant le premier baiser humain !

LA PREMIÈRE NUIT NUPTIALE

Pauvre organisme naissant, nid de tendresse voué au perennel supplice ! Fontaine de vie d'où ruisselle mensuellement la mort, flot et débris, naufrage qui recommence sans cesse ; onde sanglante qui jaillit comme un souvenir de honte et de cruauté, tu es le témoignage sans cesse bondissant du péché viril, de la haine mâle. Et le jour où une femme pourrait tout à coup oublier, la blessure se rouvre, le crime est encore là.

... Elle s'est évanouie. L'homme regarde autour de lui, inquiet. Les fauves brusques, les grands oiseaux aux ailes griffues, les autres hommes, il redoute, devant son péché, la complicité des ven-

geances. Rapide, la grande fleur humaine sur son dos, à son tour il fuit. Puis dans sa caverne il l'étend au milieu de l'ombre. Nuit nuptiale, à laquelle ressemblent encore trop les nôtres ! Obéissance et terreur ! Acharnement et égoïsme ! Enfin il s'est endormi du sommeil de l'assouvi... La femme n'a pas cessé de souffrir.

Elle se traîne dans ses cheveux flétris de poussière. Il dort, elle peut donc veiller et être elle. Et elle plaint l'heure bien heureuse et maudite où dans leurs deux âmes s'éveilla un Dieu. Jamais elle n'eût été si délicate, jamais il n'eût été si impitoyable. Est-ce que chez les bêtes le mâle est le bourreau de la femelle? Au contraire il l'entoure de sa force comme d'un providentiel bouclier. Il fallait que le fils de l'Anthropopithèque démentit par un blasphème la pacifique loi. Maintenant quelque chose d'irréparable est entre elle et lui. — Le coup de poing a fendu le couple.

Elle voudrait bien fuir, ne le revoir jamais plus. Mais elle est trop malade, trop atteinte aux sources de son être pour quitter l'abri de ce rocher. Elle le regarde. Il est hideux ainsi, au repos, inférieur à cette nature dont il veut devenir le maître. Les tyrans futurs, les rois, les empereurs, les dic-

tateurs, les papes s'ébauchent en cette lèvre lippue et vorace, inhumaine d'être devenue humaine, ce front d'orgueil et d'obstination, ce corps anguleux et velu où la répugnante luxure témoigne que la Bestialité — et la plus basse — survit. Et elle lui compare l'harmonie douce de son corps à elle, pareil aux vagues pacifiques, au croissant du ciel, aux oiseaux gracieux qui firent plus tard rêver aux anges. Elle est sans tache comme les Déesses de l'avenir. Et elle chuchote, craintive de le réveiller, craintive aussi bien de sa caresse que de son courroux :

« Malgré tout, je t'aurais aimé, camarade des journées héroïques, quand nous luttions, inconscients mais soutenus par l'espoir de notre future intelligence, contre les éléments effroyables, contre les reptiles de la terre et de la mer, contre l'ours et le tigre, contre les monstres du firmament. Nous étions unis — et fiers d'être plus pacifiques et plus souples au milieu des ennemis inexorables. Oh ! je t'aurais aimé et tu aurais connu l'ivresse d'être « un » en nous deux, pareil aux deux belles ramures du cerf qui ne se quittent jamais... Pourquoi as-tu décidé de devenir mon ennemi ? »

LA FEMME EST LE PREMIER ESCLAVE

Il s'éveille, inspecte la caverne d'un œil hébété : « J'ai faim », dit-il. Alors elle comprend que son sort est fixé. Elle est la servante, il faut que le plus fort soit obéi. Elle baisse la tête, elle allume le premier feu, construit le premier foyer, attise de son souffle exquis la petite flamme, que l'homme célébrera avec des larmes dans les yeux, mais qui est devenu le symbole de la domestication injuste de la femme (II) ... Une bête égorgée est là dans un coin, elle la prend avec dégoût. L'inimitié git dans ce repas de fauve; ce sang, ces fibres, cette nourriture encore pantelante aidèrent à cette fureur dont elle subit l'horrible fardeau. Elle découpe et étale cette chair devant le feu qui pétille. L'odeur culinaire empuantit la caverne. Mais l'homme se pourlèche et rit. Dans son silence, elle s'épouvante de la prochaine frénésie sensuelle. « J'ai soif », dit-il. Et elle presse les fruits et les plantes dont la liqueur fermentée excite... « C'est bien, mangeons », dit-il. Elle le sert, il prend tout, mange, boit, crie, frappe du poing dans les viandes et les boissons. Puis, étant gavé, ses paupières

battent, les cils se collent, les yeux sont clos. Le sommeil l'envahit encore. Alors la femme bénit la nourriture épaisse, le foyer de servitude ; l'humiliation n'a pas été tout à fait inutile. Il lui est permis de n'être pas battue ou violée.

Telle fut l'inauguration du premier foyer. Désormais, sous l'impérieux regard, elle s'industriera à ce métier inepte. Cependant un jour la mesure est dépassée. Il mange trop, il boit trop. L'indigestion et l'ivresse s'exaltent l'une l'autre. Au milieu des hoquets, il se lève et marche vers elle, plus bestial que les bêtes, au-dessous de l'Immonde. Elle n'y peut tenir. L'épouvante n'était rien à côté du dégoût. Elle s'élance loin de ce spectacle intolérable, se jure de ne revenir plus. Tant pis si elle périt sous l'âpreté des éléments ou par la dent des fauves! Elle s'enfonce dans la forêt, met entre elle et lui la nature et l'espace. Hélas! elle a perdu l'habitude de la course ; asphyxiée par les fumées des cuissons, respirant l'atmosphère lourde du lit et des cuisines, elle chancelle, aveuglée de soleil, étourdie par l'air pur. Et les forces lui manquent. La blessure renaît et la terre boit encore les larmes sanglantes. Elles la trahissent. Lui a retrouvé la route suivie comme

le chasseur reconnaît les traces du gibier déjà atteint. Elle n'a pu aller au delà. Elle s'est agenouillée, a mis sa tête dans ses cheveux, attend la mort. Mais il n'est pas si sot. Il a besoin de la femme et il sait bien que cette fois une brutalité l'exterminerait. Elle lui est utile, indispensable, et il prendra les grandes précautions pour qu'elle ne fuie plus. Avec des rires muets de rancune, il l'entraîne, jusqu'au fond de la première maison, parmi les ordures et les pierres, là où la caverne est un *in pace*, presque sans jour. Tout a été préparé. Dans l'indestructible roc, il a scellé le lien ; et tout joyeux, il s'exerce avec des mains haletantes ; autour du cou d'abord le lien s'enroule, puis une armature serre à la taille la vaincue, afin qu'oppressée elle puisse moins se plaindre ; puis les mêmes liens s'incurvent aux poignets, se perpétuent aux chevilles. Cette fois il éclate de rire, pressentant sans doute l'éternité de cet enlacement. Il triomphe devant le premier prisonnier, le premier forçat, le premier paria qui est sa femme. Mais, étrange retour de ces contacts presque caressants de s'être tant appliqués, un frisson nouveau les a parcourus tous deux. Ses sens à elle se sont éveillés, la luxure de l'homme s'anime.

Un autre lien plus abominable va les lier, une chaîne d'impureté et de haine ! trop outragée, elle n'est plus insensible, elle pleure et elle crie.

Et tel s'accomplit le premier spasme du premier amour.

Origine de la coquetterie, du mensonge et de la guerre

Mais la honte l'arrache enfin à cette ivresse vile. Alors elle se dresse malgré les liens enchevêtrés, toute secouée de sa colère et par la vision de son destin.

« Te voilà fier, car me faisant ton inférieur, déformant mon corps, avilissant mon âme, détraquant ma sensibilité, tu m'as presque abaissée jusqu'à toi ! Ah, mon ventre labouré portera une génération maudite et criminelle, ce sont des nœuds de vipères qui se tordent en moi. Des frères envieux et malfaisants, les sœurs hypocrites et perverses gonflent déjà mes entrailles. Tu l'auras voulu ! Tes muscles plus forts auront créé la guerre, le mensonge, l'esclavage, la courtisane. Car, dis-toi bien cela, je ne suis qu'une prostituée.

Les deux baisers que j'ai reçus de toi ne furent point ceux de mon cœur, et dans le dernier tu as créé le péché suprême qui est la volupté sans amour. J'étais la ménagère, je suis la courtisane! Tu l'as encore voulu ! Mais ta propre défaite est dans mes propres chaînes. Vois-tu ces liens solides qui déjà marquent mon corps, tu les paieras cher, ô mon maître. Car il te faudra les renouveler toujours. Et ils ne seront plus grossiers et faciles à tresser, ils seront infiniment précieux, ornements de ma vengeance, instruments de ta folie. Les métaux, encore inconnus, serviront à mes chaînes; autour de mon cou, de mes bras, de mes pieds, de tout mon corps les liens, tes liens flamboieront. Et je serai non seulement une idole de la luxure. mais une idole de la richesse ! Tes arrière-petits-fils pleureront, prieront, mourront à mes insensibles genoux ; je ne les accepterai que s'ils m'apportent comme toi le lien, le symbolique lien, témoignage et rachat de mon esclavage antique. Quel long labeur ou quelle opiniâtre vertu ou même quelquefois la vie tout entière seront le prix de ma possession qui voudra être toute étincelante de ta ruine !

« Une *esclave*, crois-tu ? Non, ta *maîtresse*. Tu as

la force brutale, j'aurai la ruse souple. Ton poing participe à l'horrible fureur ainsi qu'à la caresse plus horrible. Ma bouche, qui donne tous les vertiges, saura inventer l'industrieux mensonge qui te plaira mieux que toutes mes véridiques douceurs. Désormais je porterai un voile sur le visage. Tu verras comme mes liens, lorsque je danse, font plus alliciante ma peau, tu verras que les pierres des profondeurs du sol m'aimeront et feront autour de mes carcans devenus mes colliers des arcs-en-ciel. Je serai pareille à un serpent lumineux qui sort du sable. Ah, ah, tu n'auras pas d'amis, car tu seras jaloux de moi et si tu me surprends souriante auprès d'un autre, tu frapperas de la hache ou de la flèche; et je rirai de faire couler le sang des hommes,.. »

Désormais le faisceau de discordes était indissolublement joint; le malheur était descendu dans le monde.

Les lois sont des chaines plus lourdes autour du corps de la femme

L'époux ne comprit pas tout d'abord: son cerveau restait fermé à l'idée, ouvert aux sensations

seules, alors que déjà la prophétesse s'éveillait en la femme. Mais pour sceller cette journée victorieuse, il glissa au doigt de l'épouse l'anneau nuptial, ce diminutif de la chaîne.

Plus tard il comprit trop. C'était l'époque moins primitive où les cités volantes commençaient, où l'homme était las de vivre, ennemi et seul. Il comprit que sur ses appétits les plus bas, la femme régnait : la cuisine et le lit étaient ses trônes. Cela lui plaisait cependant; mais il fallait se garer contre l'antique adversaire. Alors gravement, hypocritement avec une préméditation tranquille il édifia les lois.

Les lois qui semblaient impersonnelles ne furent que le reflet de l'égoïsme masculin. Toile d'araignée aux mailles solides. Et le partage fut décrété solennellement par elles. Eve fut définitivement parquée au foyer, autour de la petite flamme. Le triste cercle étroit de ténébreuse lumière lui appartint, le reste du monde fut à l'homme. Il s'attribua l'air libre, la pêche, la chasse, la guerre, le gouvernement, la science même; car elle s'étiolait sans pensée, la pauvrette qui vivait sous le joug. Tout fut à lui. Et naïvement il finit par croire que tout était bien ainsi et

juste, que la nature l'avait décrété, non sa personnelle volonté.

La femme, déjà accoutumée au servage, obéit, et la plupart de ses filles hébétées qui devinrent la multitude crurent qu'il en « devait » être ainsi. De nouveau, ce fut la déroute ; vainement le front viril, épris et rude, pliait quelquefois contre le sein délicat de l'épouse. Vite, au dehors, l'homme se reprenait. Loin de la maison la plus clémente, l'empire resserré et disputé de la femme s'arrêtait. La chose publique ne voulait pas d'elle ; on la jugeait indigne comme les criminels, les fous et les enfants. Prudence, haine subtile de l'homme ! La femme s'habituerait mieux ainsi à la paresse intellectuelle, se bornerait à la vie intime et laborieuse à la volupté de l'époux et aux douleurs convulsives de l'enfantement.

Et ce fut la première société.

LA FEMME ENFANTE LES DIEUX

Cependant un trouble étrange s'accomplissait en elle ; son cerveau évoluait aussi, mais loin de cette écorce des choses que l'homme matériel avait

accaparée. Elle entrait dans l'Au-delà et le Mystère. Lasse d'enfanter uniquement dans la honte et les suplices le rejeton de l'homme, elle enfanta dans le recueillement et le rêve ses fils à elle seule, — les Dieux.

Tandis que l'intelligence hostile s'était développée par la lutte chez l'homme, la femme, parquée comme une bête dans son taudis, insatisfaite des étreintes, ravagée par les phénomènes de la race, sentit l'instinct supérieur fleurir en elle. Elle écouta la voix des choses et des races crues inférieures. La bête apprivoisée, communiant par les yeux plaintifs avec l'humiliation de la servante, les menus objets du foyer créés par elle, magnétisés de sa propre vie, la source tranquille où elle allait puiser, l'arbre bienveillant sous lequel elle confectionnait les premiers vêtements de l'homme, et la brise dont la caresse était si douce, bien plus pénétrante dans sa chasteté que le baiser lourd de l'époux, le soleil naissant pareil à un beau petit être, les grandes minutes du crépuscule où il semble que meure un aïeul, elle avait senti et compris tout cela ; à tout cela elle donnait de son âme méditative. Elle eut le sentiment des forces bonnes, conservatrices de l'univers. Le sous-hu-

main et le surhumain lui apparurent. Et les énergies occultes, invisibles l'effleurèrent. Elle se levait la nuit quand l'homme stupide et ses agitations artificielles sommeillaient; les étoiles la regardaient avec des yeux de femme douloureuse. La lune était sa sœur, comme elle blessée, variable, diminuée, souffrante, pareille à sa glorification mélancolique dans le ciel. L'homme routinier mit du temps à s'apercevoir des modifications de sa compagne. De nouveau elle lui échappait. Ce n'était plus la fuite éperdue, les jambes peureuses, la belle tête emportant l'éblouissante toison à travers la campagne ; c'était l'absence immobile et, auprès de lui, une résignation pire que l'antique révolte, l'émigration de l'âme.

L'ENSEVELISSEMENT DU GRAND ANCÊTRE

Un événement important traversa cette crise. La guerre avait éclaté avec les premières tentatives sociales. L'homme avait marché contre l'homme. Mais l'homme avait peu frappé son semblable. Le monde était immense, la fuite lui avait permis de trouver de nouveaux climats où vivre seul avec sa tribu. Mais il n'avait pu préserver

l'Ancêtre, l'habitant des arbres, le vieux, le doux anthropopithèque, vers qui la femme s'était, dans la solitude, de plus en plus rapprochée. Il était oublié, mélancolique, ne poussant guère que des cris, incapable encore de langage, mais ayant les yeux bons des chiens et des grands singes. Il ne mangeait que des fruits, repoussait avec horreur le repas sanglant dont raffolaient ses fils. Lui et la femme se comprirent. En vain, elle tenta de l'emporter sur ses fléchissantes épaules, il était trop lourd; puis il refusa d'un geste de bête excellente et vaincue; il sentait que la planète où la guerre éclatait n'était plus faite pour sa douceur. Le silex d'un ennemi le frappa au visage, ouvrit son front, délivra son âme enfantine. L'homme saisit l'arme, mais recula dans les fourrés; la femme tomba sur le grand corps immobile en poussant une lamentation immense. L'Ennemi la regarda, vit sa faiblesse et l'ancêtre vénérable qui avait cessé de vivre; il eut pitié et s'écarta. Alors elle creusa le sol de ses propres chaînes, avec les instruments de ses humbles labeurs, avec ses ongles aussi, elle confia à la bonne Terre chérie l'ancêtre qui l'avait tant aimée et, comme la terre, ne fit jamais de mal.

LA FEMME ÉCOUTE LES RÉVÉLATIONS DE LA NATURE ET DE LA MORT

Mais elle emporta en ses yeux, en ses mains, en tous les objets qui servaient au foyer et qui creusaient la sépulture, le souvenir vivant du grand mort. Une nuit, une impulsion étrange la soulève. Elle a réveillé le compagnon à ses côtés. « — Qu'as-tu? dit-il. — Je ne sais pas, je ne puis dire, viens avec moi. » L'homme s'inquiète, saisit l'arme encore, soupçonne la rumeur de l'Ennemi. Mais elle l'entraîne vers la montagne; il suit, effrayé, gagné au contact de la nuit par le sentiment nouveau de l'occulte. Tout à coup, elle s'arrête sous un grand arbre, son doigt tendu montre une branche faiblement éclairée par la lune. « Il est là, là, regarde... » L'homme aux yeux matériels n'a rien vu, mais il a peur. « — Que vois-tu? demande-t-il ? — L'ancêtre, le vieux, le doux anthropopithèque habitant des arbres. » Un silence grave envahit le couple, unit pour la première fois leurs âmes devant le déchirement du Grand Voile. « Oh! miracle, crie-t-elle, il parle, il parle, lui qui n'a jamais parlé qu'avec ses tendres yeux. — Que

dit-il? — Attends, je ne distingue pas bien, ce qu'il prononce doit être mémorable. Ah! j'ai compris. Il dit : « Nous vivons toujours ; la mort nous transforme. Nous deviendrons des Déesses et des Dieux. » — Un nuage passe sur la lune. La vision s'évanouit au fond des ténèbres. Le couple retourne vers la tente, sans se parler, méditant l'infini obscur des Destinées.

Ce fut une trève dans la guerre des sexes. L'homme questionna sa compagne avec un respect imprévu, tempéré de jalousie. Elle lui raconta qu'une Déesse était née dans le foyer, à force d'y verser des larmes, qu'une ondine lui avait parlé au fond de la source, et qu'il y a dans la froide lune un visage pâle et plaintif. Une voix sortait des germes, un chant des étoiles, et sur les flots marchait une femme amoureuse et invisible. La nature était pleine de puissances, dont le langage était devenu familier à la captive. L'intelligence pratique de l'homme secouait la tête. Il avait cru, en effet, qu'un géant terrible hurlait dans le tonnerre et que la tempête était le souffle d'un invisible guerrier. Cela, c'était ses dieux à lui; mais les déesses de la femme lui parurent plus profondes, plus secrètes, plus admirables. Le visage austère de

la Mort et de la Renaissance était sur elles. Sa réflexion bovine finit par flairer le danger d'une déroute de son orgueil. Mais il inspecta ses muscles avec confiance. Là, était le secret de sa victoire. « La femme nous échappe par les Dieux, dit-il, faisons des Dieux qui nous enchaînent la femme. »

L'HOMME SE FAIT DIEU ET PRÊTRE

Entre des guerres et des chasses, il sculpta les Dieux, sans avoir compris la parole de l'ancêtre qui avait proclamé que les Déesses et les Dieux sont en nous, et qu'il faut les faire jaillir de soi-même par la volonté. Ce fut d'abord l'Humanimal, l'ancêtre, le vieil anthropopithèque habitant les arbres, puis le visage des Dieux et des Déesses, les Dieux du ciel et les Déesses de la terre, les génies de l'homme violent : la foudre et le cyclone, les génies charmants de la femme qui portent des gerbes, des cistres et des fleurs.

La femme ne les reconnut guère. Monstrueux, difformes, sans vie, insensibles, tandis que ses chers fantômes revêtaient une incomparable beauté consolatrice. Et puis, elle avait interprété la révélation

de l'ancêtre : Dieue et Dieu sont en nous. Elle hésita, voulut réagir. Mais l'homme, qui savait son but, brandit les poings. Elle baissa de nouveau la tête, adora les vaines idoles. L'homme se lassa, d'ailleurs du visage de l'Ancêtre qu'il trouvait indigne de lui ; les Déesses lui parurent trop mystérieuses ; peu à peu, il élimina les symboles où la Captive pouvait découvrir l'espoir d'une future réhabilitation. Mais il glorifia le Iaveh, le Moloch, le Melech, le Maître, le Roi, semblable à lui, barbu, ventru, viril jusqu'à l'immondice — et il lui immola des femmes et des enfants.

Alors, la femme détourna son cœur de ces infamies. Son révélateur, son messie, restait toujours le pauvre anthropopithèque, l'ancêtre si doux qu'il ne mangeait que des fruits, si vieux qu'il n'avait plus de sexe ! Ah ! comment tolérer l'autre, le sanguinaire, la caricature du vrai Dieu, le Diable, vraiment, c'est-à-dire le portrait authentique de l'Homme ? Celui-ci, certes, avait compris à sa guise, selon ses intérêts. — « Vous deviendrez des dieux », avait dit la voix de la mort. Et il avait sculpté le Divin à sa ressemblance de mâle, afin que la femme l'adorât, lui, l'ennemi lâche, lui, l'imposteur et le bourreau.

LA FEMME A GENOUX DEVANT L'HOMME

Elle résistait, altière. Elle était écoutée et crainte, assise sous les chênes, envahie d'un inexplicable flot de paroles suprêmes, conseillant la tribu, prophétesse; mais ses filles et ses petites-filles, superstitieuses, terrifiées, adoptèrent la supercherie de l'homme, se prosternaient devant le mâle horrible, luxurieux, glouton et meurtrier. Et lorsque l'une d'elles se révoltait contre le frère, le père ou le mari, ceux-ci se levaient avec emphase, lui montraient l'Idole en s'écriant : « Le Dieu te punira de m'avoir désobéi. » Alors, les filles et les petites-filles de la femme, se frappaient la poitrine, et tombaient à genoux devant l'homme devenu prêtre.

Car si au début la déesse avait contrebalancé le Dieu, la prêtresse avait compensé le pontife. Le type féminin, chassé de l'autel, fut bien vite exclu du sanctuaire. Et la femme, qui fut la mère unique des Dieux, ne put que pleurer tout au fond du temple qui, comme la cité, l'avait rejetée ; et, on la vit,

à côté des mendiants, dans l'ombre, s'humiliant encore, jusqu'à demander pardon de son sexe.

Telle fut la geôle suprême, construite dans le mystère, autour de l'Ame de l'éternelle sacrifiée

LE PREMIER ADULTÈRE

Pourtant, il faut descendre des cimes, ne pas voir la femme trop haut, sinon on ne la voit plus. Il faut la voir humaine, pétrie avec cette chair que nous portons tous, où l'héroïsme se tempère toujours d'un peu de défaillance, où le cri alterne avec le soupir. Au milieu des cataclysmes sociaux, des silencieuses évolutions de l'âme, elle est restée femme, elle a été sublime et elle a succombé. Elle a « trompé » puisqu'il faut employer ce mot qui n'est pas exact en la circonstance et que l'homme a inventé parce qu'il en est capable plus souvent. Elle a trompé. Mais combien après l'homme ! Celui-ci ne cherchait, ici ou là, que la secousse épidermique, l'évanouissement délicieux. Elle, elle voulut verser son cœur. Certainement, elle a trompé, mais prise au piège de la miséricorde.

Son péché primitif, c'est celui d'Eloa, de la rédemption. Par les alternatives des batailles, l'homme a entraîné au fond de la caverne le jeune ennemi blessé, rançon d'autres captures. Son crime commence aux soins qu'elle lui donne... Le voilà donc triste et jeune, aussi misérable qu'elle à l'époque où le poing et le lien la domptèrent pour les siècles des siècles. Il semblait sauvage et fier, quoique si beau, d'une beauté de jeunesse et de douleur. La blessure est profonde, le vêtement y adhère, elle l'écarte, et ses larmes tombent sur ce frêle corps qui a ceci du moins de semblable à elle qu'il ruisselle lui aussi d'un sang injuste. Sainte blessure ! Tu fais leur union qui, aux yeux des hommes, est une trahison. Elle y pose ses lèvres, boit ce sang, avant d'y ajuster les bandelettes rédemptrices. Mais, à cette caresse médicale, les sens du captif se réveillent ; il lui rend sa caresse en gémissant; comment le repousserait-elle puisqu'il gémit, puisqu'il est faible? Il abuse de la solitude; elle est vaincue, elle est à lui.

Voilà le premier adultère, celui qu'il faut respecter, sur lequel il y a un voile mystérieux, que les religions ont célébré plus tard en leur mythe, la résurrection d'Adonis, du beau jeune homme

blessé que les larmes des femmes font renaître, le Dionysos qui descend parmi les ombres et en revient, le Kreshna, au milieu des bayadères, sur le mont Mérou, leur apprenant les saints mystères de l'union des âmes, tandis que l'homme épais, seul dans le lit conjugal, dort, le Messie, celui qui nous apprend la seule science, mère de toutes les autres, la miséricorde au fond de l'amour.

II

Ève bienfaitrice de l'humanité (III).

Malgré la guerre primitive, la haine et la jalousie du mâle, Ève n'a jamais oublié l'infini et humble devoir. Souvent, malgré l'homme, elle l'a accompli et elle l'a accompli pour l'homme. Elle n'a pas cessé d'enfanter, d'allaiter, de s'asseoir à côté des berceaux, de soigner les malades, de panser les blessures, d'apaiser les déshérités, de secourir les prisonniers, de veiller — elle qu'on dit si faible, mais qui se manifeste, quand il le faut, si forte — auprès de ceux qui souffrent et que l'homme laisse seuls. Elle a été attirée, elle, la délicate, par la fermentation des plaies, l'odeur fade de l'hôpital, les charpies, les linges, le cri des agonies, l'épouvante des dernières heures. Elle s'est agenouillée auprès des morts, leur a fermé les yeux, les a descendus dans leur demeure suprême, et elle y est retournée

avec des larmes, des prières, des témoignages. Elle a veillé sur le bonheur, sur l'infortune de tous. Les faibles se sont groupés autour d'elles, les pauvres ont mis leur fortune en son cœur. Elle a pleuré sur toutes les misères, car toutes les misères sont des femmes. Douloureuse, elle a voulu être la miséricorde ; l'Ennemi Fraternel n'a trouvé rien de meilleur que son sein; elle le lui a donné quand il était tout petit, et voilà que, grâce au suc divin, il s'est dressé sur ses jambes incertaines et s'est mis à courir et s'est mis à parler et d'animal plaintif est devenu un être humain. Quand l'ingrat a grandi, ce sein, elle le lui a donné encore, et après la nourriture, il lui a été la consolation et la joie; les forces épuisées renaquirent entre les mamelles exquises. Il y a des minutes où l'homme redevient enfant, a besoin de dormir sur ce double coussin qui est l'autel de la bonté. Et quand il a voulu ne plus être seul et qu'autour de lui son visage multipliât, elle lui a encore prêté le douloureux et doux tabernacle... Elle est restée le centre de l'humanité, sa vie intérieure, son foyer, sa source, que dis-je, elle est restée le centre de la nature. Vers elle le chien a levé ses yeux inquiets, l'arbre s'est penché plus mollement, la

source a chanté, tous les êtres se sont approchés comme vers un refuge...

LA FEMME INVENTE LE FEU, L'ARC, LA ROUE, LA CHARRUE, LE NAVIRE

Tout ceci, c'est poésie, quoique vérité; mais le travail de la femme fut âpre aux jours antiques. Qu'est-ce qu'elle n'a pas fait? Elle a créé sans cesse, rien n'existant, l'homme guerroyant. Ses mains plus débiles ont édifié la civilisation, changé l'aspect du monde. Elle a été la grande inventrice et son labeur a été humble et sublime. D'abord les objets de la caverne, de la tente, de la maison — sauf certaines armes — sont marqués de son esprit; c'est elle qui a habillé l'homme, qui l'a nourri, qui a créé autour du plus sauvage, le premier confort, qui en deçà de la nature désordonnée, du péril, de la haine des éléments, dans la petite enceinte a établi le calme, la sécurité, l'amour des choses; elle a prouvé au compagnon la supériorité de ses déesses qui veillent sur l'harmonie. C'est elle qui a créé le feu (1), le premier

1. Voir le premier chapitre et la note IV.

rayon de conscience, celui sans qui rien n'eût été. Comment, si elle ne l'eût pas créé, en serait-elle restée la gardienne, la maîtresse, la prêtresse, Vesta, Estia, le foyer, l'autel, avec sa lampe utile qui ne s'éteint plus? C'est mieux que l'épouse, c'est la femme vierge, celle qui n'est pas contaminée par l'homme, c'est la femme seule. Ceci n'est que le point de départ d'autres merveilles. Nul n'a osé le dire encore, mais il faut le reconnaître enfin, c'est elle qui a inventé l'arc, la roue, la charrue, le navire.

Sans ces choses admirables et chétives, l'humanité se fût traînée, vermisseau de plus, dans la boue originelle. Avec quelles affreuses blessures revenait l'homme qui se mesura aux grands fauves, armé de sa massue ou même de sa lance ! La femme, plus rêveuse, dans les nuits où son sang la brûle, dépassa souvent le seuil, se perdit à admirer le firmament. Là elle vit une reine, la lune, la vieille, très vieille lune qui, pour les primitifs, était plus âgée que le soleil. Elle communia avec elle surtout quand elle était amoindrie, quand son croissant dessinait sur le voile sombre un bijou tranquille. Sainte Lune ! tu es vivante, tu donnes un conseil ! Et elle alla dans la forêt cueillir la branche recourbée,

celle qui forme un arc, imite le stigmate de la lune qui ressemble aussi au sourire de la femme. Joindre les deux extrémités et en jouer, qui n'en aurait eu l'idée? L'arc est né, l'arc qu'Artémis, que Diane ne quitteront plus, femmes divinisées par la reconnaissance naïve des âges. Et elles sont vierges toutes les deux, femmes solitaires, ayant l'horreur des dominations de l'homme ; leur invention est bien d'elles ; elles l'ont porté à l'homme, cet arc ; peut-être aussi luttèrent-elles contre lui, premières amazones qui se martyrisèrent un sein pour y mieux appuyer l'arme bondissante, pour rester victorieuses et libres. Mais l'une d'elles se lassa d'être chaste, visita dans la nuit Endymion, le beau berger, et c'est le croissant du ciel, l'arc divin, qu'elle laissa sur le lit de ses premières amours.

La roue, le soleil nous la donne ; c'est le disque inscrit sur les cavernes des Troglodytes et, plus tard sous les pieds d'Apollon, le mâle qui a conquis sur les primitives déesses leur attribut. Mais la très vieille Isis porte le disque sur la tête, le disque comme encadré par le croissant qui forme les deux cornes de l'intarissable fécondité. L'aïeule porte sur la tête exaltée ses grands bienfaits. « Voilà, dit-elle, ce que j'ai pour moi : l'arc et la roue. Toi,

montre les cadeaux que tu as faits aux hommes. Moi, j'ai le disque et le croissant, mon chapeau éternel. » Ceci ne peut être nié : l'Humanité a regardé le ciel comme une Bible, a voulu lire le schéma des étoiles, a pensé que c'était le premier poème tout ouvert, où palpitait non seulement la destinée, mais la vie quotidienne. A travers nos sciences dédaigneuses du symbole, se perpétue la croyance astrolatrique, astrologique; ne sait-on pas maintenant le rôle de la lune sur les menstrues, les fous, la mer? ses lointains rayons ne rongent-ils pas les murailles? Le soleil n'est-il pas le père des moissons, le grand civilisateur lui aussi, le guide des émigrants, un des plus puissants dieux, puisque sans lui rien ne serait?— Qui nous a civilisés? Si l'on avait posé cette question aux premières imaginations du monde, elles auraient répondu : « Ceux qui sont venus des étoiles, » c'est-à-dire ceux qui les ont souvent regardées, qui ont saisi au calme pays où tout est harmonieux le secret des lois terrestres. La roue vient du soleil, de la grande lune aussi, ce sont les deux supports cycliques du char humain, les grands astres qui emportent le progrès dans l'avenir illuminé d'étoiles. La roue devient enfin l'apanage exclusif

de l'Isis-Fortune; elle a de plus créé un livre, le plus mystérieux des livres porté par une femme, le Tarot (Rota) que la Grande Duchesse de Bohême traîne avec elle, la Vagabonde, dans son chariot éternel.

LE PÈLERINAGE D'ISIS-CYBÈLE-DEMETER À TRAVERS LE MONDE (V)

J'ai longtemps songé à la charrue, aux légendes qui l'environnent. On y voit la femme apparaître comme derrière un voile transparent. Elle est l'initiatrice de tout ce qui regarde la terre. Autour des légendes, que l'homme n'a pu autant défigurer que l'histoire (l'histoire dont la femme est chassée comme une servante) on la sent rôder, on voit par les voyages de Demeter, de Cybèle ou d'Isis, l'hégyre de la très bonne, évangélisant les peuples. Il ne faut pas sourire des légendes; elles sont l'histoire primitive, souvent plus véridique que l'histoire elle-même. Les hasards de la guerre sont terribles. Voilà qu'une de ces aïeules a été frappée; l'époux n'est plus rentré ou l'attrayante fillette a disparu tandis qu'elle était allée cueillir le

narcisse. C'est l'embuscade ou le rapt, l'éternel mécompte des âges de la force. Et la voilà qui quitte la maison, dont elle est reine, la cité merveilleuse qu'elle orna de sa science et de la magie de son cœur, Elle va comme une mendiante, une fugitive, « une très vieille femme, nous dit Homère dans l'Hymne à Demeter, qui n'a plus le pouvoir d'enfanter et les dons d'Aphrodite. » Elle vaut donc par elle seule ! elle marche sur les grandes routes, demande si l'on a vu passer sa fille, si son mari blessé ne s'est pas assis là. Elle questionne les hommes, elle questionne les dieux. Les hommes la regardent avec étonnement ; graves ils lui ouvrent leur demeure, la font asseoir, l'écoutent, — ils ont tant à y gagner ! — s'étonnent de la voir tout à coup grandir, remplir l'appartement, se revêtir de lumière. Ils s'agenouillent, la prient, regrettent de ne pouvoir la renseigner sur ceux qu'elle pleure. Elle va reprendre sa route, continuer le pèlerinage de la veuve éternelle ; mais auparavant, pour les remercier, elle leur apprend les arts pacifiques, élève l'enfant, le tient dans ses bras qui sont éblouissants, sur son sein qui est une source infinie ; les champs travaillés par de plus doctes bras s'enorgueillissent de fleurs et de blés,

elle laisse partout où elle a passé une atmosphère plus humaine et plus sainte. J'ai dit qu'elle questionnait les Dieux. Oui, certes. Et les Dieux se gardent de se taire, la sachant vénérable autant qu'eux — leur propre mère (1). Ils s'excusent, bégaient, regrettent de n'avoir rien vu, ou s'ils ont vu, de n'avoir pu empêcher. Ah ! ces Dieux, tous les mêmes, ils n'ont jamais pu arrêter le mal sur la terre, tandis qu'une simple femme, une pauvre simple femme, y est arrivée quelquefois, a fait ce miracle avec ses larmes, son courage, son grand amour. Les Dieux font triste figure, je dois l'avouer, en cette hégyre de la femme. Au fond ils sont gênés par elle, affectent une grande politesse, attendent qu'elle soit lasse de leur ignorance ou de leur impuissance, pour regrimper dans leur azur. Elle a pitié d'eux, elle reprend son bâton, ne se fie qu'à elle. Et elle va ainsi, la grande Demeter, la grande mère, vagabonde plus haute que les rois, plus pieuse que les prêtres, plus bienfaisante que les Dieux. L'Ananké la regarde avec délices, l'univers s'enivre de sa douleur. Va toujours, vieille adorée, sainte veuve, mère remplie d'infortune, va toujours,

1. Cybèle, Isis, Demeter sont toutes trois « Mère des Dieux ».

parcours le monde, tu ne retrouveras jamais ta fille ni ton époux, mais tu institueras dans les villes le culte de la bonté, tu mettras dans les campagnes une plus profonde affection pour le sol, pour la bonne planète obéissante ; tu es la terre, tu es la mère, tu es les seules choses qui ne trompent pas dans l'univers. Va dire cela aux hommes; qu'ils t'admirent et qu'ils voient en toi le vrai messie de la religion unique !

Mais je me laisse troubler par la grande Demeter, j'en oubliais la charrue, — oui j'allais oublier la charrue. La légende veut qu'Elle se soit arrêtée chez Celeus, roi d'Eleusis. Là elle nourrit le rejeton du Roi, Triptolème. Elle s'y attache, l'enveloppe d'un tel fluide d'affection que sa mère la reine se réveillant dans la nuit croit qu'il est baigné dans du feu... Puis, quand il a grandi, comme il est doux, tranquille, qu'il regarde avec ennui le fer de sa lance homicide, elle lui chuchote le grand secret, lui apprend à faire de l'arme un soc. « De même, dit-elle, que mon ventre fut déchiré par la virilité cruelle de l'homme, de même prends la lance belliqueuse ; et que, traînée par les bonnes génisses, elle creuse profondément ton autre mère, la terre nourricière où tu jetteras ton germe très

loin afin qu'il pousse haut et fort! » Ainsi dit, ainsi fait. Le nourrisson de la femme devient le grand agriculteur.

L'hégire cependant serait incomplète si Demeter, Cérès, Cybèle, Isis ne savait pas enfin le sort de celui, de celle qu'elle a tant cherchés.

L'époux est mort, la fille a disparu après avoir été prise de force, Perséphone est dans les bras de Pluton; voilà la récompense qui attend celle qui a semé la vie partout! Les hommes ont tué l'un, ont volé l'autre. Mais elle jette un regard de si profond désespoir sur l'univers qu'il en devient transparent. Elle aperçoit l'époux dans un arbre (voyez l'Égypte), elle aperçoit sa fille plus loin encore dans le royaume des ombres (voyez la Grèce). Alors un grand frémissement la conquiert toute; elle sent les deux immortalités, celle de la chair et celle de l'âme, la vie universelle la baigne, il faut tout aimer, elle étreint la nature, la devient, comprend qu'il n'y a pas d'hiatus, pas de vide, que rien ne meurt. Le corps du cher disparu, mais il a son ciel dans la terre! La femme est plus forte que la Mort. Elle descend au morne rivage, en ramène sa fille, pour peu de temps, mais la ramène; sa misère lui a révélé nos métamorphoses fatales,

innombrables ; notre corps est éternel comme la nature, notre moi est indestructible ; les enfers ne sont pas à jamais séparés du soleil, l'on revient du profond En-Bas... Nous n'avons plus besoin de livres sacrés. Cette vieille femme nous a tout dit.

Je ne l'ignore point; la légende d'Isis-Demeter et de Perséphone, que répétèrent les mystères d'Eleusis, représentait le drame des moissons, la graine, qui pourrit et meurt dans la nuit de sa tombe, le sillon, pour renaître plante au soleil. Mais cela n'empêche point qu'il n'y ait eu aux époques préhistoriques de braves et dignes femmes qui, aiguillonnées par le deuil, exilées de toute patrie par leur propre deuil, se soient faites les missionnaires de la paix et de la science, aient répandu leur cœur sur les grandes routes, dans les chaumières, aux palais des rois, parmi les citadins et les paysans. L'élément apostolique qui gît et bouillonne en toute humanité a dû être canalisé d'abord par les femmes. Isis Demeter nous le montre, nous le crie (1).

1. Rien de commun entre les légendes des anciennes déesses et les mythologies des récents dieux. Ceux-ci sont des symboles physiques; leurs innombrables unions, leurs aventures, leurs ca-

LE PARDON

En route, elle « invente le pardon ». Songez à cette chose immense que devait être le pardon en ces époques rudes. Songez à cette chose molle, commode et lâche dont nos époques détendues ont abusé. Le méchant Typhon Seth, un noir bonhomme lui a tué son époux Osiris, qui était bon, lui, de la tête aux pieds. Or, elle découvre par terre une boule plaintive, convulsée. Elle la tourne, la retourne, c'est un sale enfant jamais débarbouillé, si méchant qu'il ressemble à un chacal. Mauvais garçon qui déjà veut mordre sa bienfaitrice ! Elle le reconnaît avec une émotion violente où le souvenir du cher époux a passé. Ce petit est trop laid, il doit être, il est en effet le fils de Typhon, du bandit qui tua la moitié d'elle-même, du méchant nègre. Alors elle le prend glapissant,

valcades, romans de prêtres demi-savants, racontent sous une forme licencieuse qui devait plaire à ces décadences, les amours et les haines des éléments et des principes des éléments, comment ils se combinent, comment ils s'allient ou se dissocient. Tout cela c'est du jeu, de l'abstraction, de la physique métaphysique et superstitieuse ; le reste est profond, sérieux, éternel de la Vie en action.

mordant, tordu. Elle le met dans son sein, lui donne le lait qui lui reste, le prend pour compagnon de voyage ; et il devient le brave petit chien qui, au lieu de dévorer les impuretés du cimetière, fera la conduite au mort pur dans sa robe blanche, rappellera le bon gardien des vivants contre les rôdeurs et les bêtes de nuit. Voilà le vrai pardon, le pardon déjà de la femme consciente, de celle qui n'est point dilettante dans son altruisme, mais qui fabrique avec le pardonné quelque chose de meilleur et de plus beau (1)

L'ŒUF AILÉ

J'ai gardé en dernier lieu le navire. Cela est plus sacré encore. Isis invente la barque pour retrouver son époux au delà des mers. Vous savez que le navire est indissolublement joint à la femme ; elle est à sa proue comme conductrice, sa poitrine qui le préserve est la première à braver les flots. Isis le tient dans la main, Isis le consacre, Isis semble en effet l'avoir construit et, — même, lorsqu'elle l'a perdu de vue, depuis qu'elle l'a

1. Légende d'Anubis.

voulu, qu'elle y est entrée une fois — ne le quitter plus, le défendre encore. M. Louis Ménard a une monnaie d'Hadrien au revers de laquelle on voit le phare d'Alexandrie, prototype de tous les phares du monde; et devant lui, il y a une Isis tenant une voile comme déesse Ευπλοια. La Vierge, protectrice des matelots, continue maintenant, ce témoignage de la femme, cette royauté sur le navire. Donc, ce n'est pas seulement la barque funéraire que tient la vieille déesse, c'est encore la barque des vivants qui porte son sceau, reçoit d'elle la première impulsion, reçoit d'elle l'espoir du port, la lumière sur le rocher, préservatrice. Je suis persuadé qu'aux premiers temps, l'homme hardi jeta le radeau sur les flots, brava la tempête avec les troncs d'arbres liés ensemble ; mais la femme s'épouvante de cette planche sans bouclier, elle dut réfléchir, songer au sein, songer peut-être plus profondément encore à l'œuf, à l'ovaire, cet œuf intérieur qui, lui aussi, sur une rivière sanglante, chaque mois descend pour appeler une âme, barque vivipare... *Navis*, navire, n'y a-t-il pas dans ton nom, *avis*, l'oiseau, *ovum* l'œuf? Ta forme protectrice creuse, rappelle l'abri secret, l'antre où l'on brave les ouragans et les orages, la

profondeur où les races dorment. Et au-dessus de toi, la femme a adapté son voile, qui est devenu la voile, ce morceau de son vêtement qui se gonflait comme une aile; le navire c'est le sein qui marche, l'œuf ailé (1) !

SUPRÉMATIE ET SAGESSE DE L'AIEULE

L'aïeule, l'Edda chez les Scandinaves, eut certainement plus d'autorité que nous ne le soupçonnons. Dans la nuit historique, la femme manqua certainement ressaisir le sceptre du monde. La légende d'Isis-Demeter, la puissance redoutable des druidesses qui dominèrent la race blanche, ce respect profonds en tout pays pour les Déesses originelles, plus tard au sabbat cette sourde récupération du

1. Il ne faut pas s'étonner de voir la physiologie intervenir dans les inventions primitives. C'est M. Tarde, je crois, qui a posé l'imitation en principe de sociabilité. Et que voulez-vous que l'on imite de préférence, et d'abord, si ce n'est le corps humain et le visage du ciel ? Dans les cérémonies et les instruments du culte lui-même se retrouvent les organes de la femme et ceux de l'homme, dans le sacrifice qui, croyait-on, reliait la terre et le soleil, tout ce qui symbolise la conservation, la douleur, la stabilité retourne à elle. Tandis que l'homme garde le goupillon et le couteau, le calice, c'est la matrice profonde, le bénitier, c'est le sein où s'accumule l'eau sacrée. (Voyez « l'Isis romaine » de M. Guimet.)

trône témoignent d'une tentative universelle de matriarcat, qui dura trop peu, ne fut qu'un beau rêve de tendresse et de bonheur. Triompha-t-elle autre part qu'en les quelques contrées dont nous avons aujourd'hui encore connaissance? J'en doute. L'homme ne permet point ce rêve de douceur. Il ne se soumit qu'abâtardi et indigne alors du nom d'homme. En tout cas, il semblerait que dans l'ancienne Celtide le pouvoir, saisi par les prophétesses, sombra dans les dérèglements et dans le sang. La femme — sauf l'aïeule — n'aurait momentanément reconquis l'autonomie qu'en vengeresse et elle serait retombée ensuite dans un esclavage plus profond. Mais l'aïeule nous apparaît avoir été un souffle pur, magnétique, purificateur sur les âges héroïques. Il faut donc rendre justice en quelque façon à l'opinion d'une savante (1) qui posa le matriarcat au commencement de l'humanité. Il y a là quelque chose de vrai et de profond. Si cela ne fut pas, disons que cela aurait dû être. L'aïeule est l'éducatrice. Que voulez-vous qu'apprenne à un enfant sa mère, souvent une trop jeune femme qui ne sait rien de la vie ni des êtres? Mais

1. Mme Clémence Royer. Consulter sur le matriarcat l'anthropologiste M. Edward B. Tylor (*Revue des Revues*, 1er oct. 1896).

l'aïeule est là. Elle est attachée à la tribu qu'elle administre et gouverne, elle détient l'expérience, pense avec sûreté, reste impartiale, ne subit plus les détestables variations du tempérament, elle a vaincu le caprice, elle est grave et douce; sa main est ferme, mais ne blesse pas. Elle est le conseil et l'élan, elle est intellectuelle et pratique, point trop vite défaillante comme ses filles, point trop tôt violente et belliqueuse comme ses fils. Elle renferme en soi l'équilibre, elle est la Parque qui file sagement les Destinées, celle qui porte dans son cœur calmé une balance et sur ses cheveux blancs la tiare invisible de la sagesse et de l'équité.

III

Grandeur et servitude de la femme.

LES DEUX FLÉAUX (LA GUERRE ET LA COURTISANE)

Tout vaincu peut trouver sa revanche; rien n'est irréparable à moins qu'une infériorité inéluctable soit en lui. Donc, à force d'industrie, à force de courage, à force d'utilité, la femme eût certainement repris sa place, tempéré, éduqué l'énergie brutale, reconquis le siège de son égalité. N'a-t-elle pas pour elle la volupté et l'enfant, les deux plus grandes puissances du monde? Mais les fatalités s'en mêlèrent. Le dur univers se ligua avec l'homme contre elle. La guerre devint de plus en plus la loi sociale, une guerre grossière où la force musculaire fut glorifiée. La femme déjà écrasée par l'homme dut encore lui demander sa protection.

Horribles nécessités de vivre sous les armes! toute l'initiative s'y dépensa. Il fallait tuer pour exister et n'être pas tué soi-même. Désormais par le constant effort une beauté se mit dans la discorde et le combat. Et à cette beauté, comme à toutes les autres d'ailleurs, la femme fut sensible. Triste apothéose de la force; toutes les facultés humaines tendues vers l'art du meurtre. L'homme caressa avec des mains plus brutales, ayant le seul orgueil de frapper. Au prestige du plus utile, s'ajouta le prestige du plus robuste qui se crut le plus beau. La paix devint synonyme de faiblesse. Etre pacifique, être lâche ce fut tout un! Exécrables jours! La guerre est faite pour exalter l'homme aux dépens de la femme; la paix est faite pour le couple harmonisé, apte à fleurir en de plus hautes vertus. La guerre existera autant que la brutalité en l'homme, et en la femme l'admiration de cette brutalité. Mais la femme est la première à subir les funestes conséquences de la guerre. Voilà pourquoi, au début, la guerre étant indispensable, la femme fut plus profondément asservie. Les plus pénibles travaux comme les plus délicats lui furent imposés, toute l'œuvre domestique fut son œuvre, tandis que le mâle se goberge, se bat, se

carre. Paresseux, ayant désappris l'humble et sain labeur, il s'enivre, se réjouit, cherche la sensation violente, ou le repos absurde et lourd. La luxure primitive se raffine seule, si l'on peut appeler raffinement un déchaînement. Il a savouré les étrangères, dans les lointaines incursions sous des cieux nouveaux. Au retour, il ne se contente plus de l'épouse, elle est fade, le foyer qui la couronne de vertu l'a vieillie. Lui, au grand air, par le déploiement de ses muscles, douché par les tempêtes, réconforté par le danger, conserve une virilité frénétique. Peu à peu une entente se fait entre ces barbares blasés, entre ces compagnons d'armes à qui la vie extérieure et nomade a fait une âme, dédaigneuse de la calme vie dans l'ombre des familiaux autels. Biens communs, femmes communes, la femme étant elle aussi une propriété. Ils les auront toutes et rentrant dans le clan se réjouiront comme des guerriers qui s'attablent à de larges plaisirs, mettent les bouchées doubles quand l'occasion s'offre. Heure fatidique où la femme subit le sort le plus avilissant, perdit la notion de l'unité dans l'amour, fut réduite aux caresses d'un grand nombre, ne sut plus de qui naissait l'enfant si cher à son cœur, dont le père

innombrable reste insaisissable ! Alors sur Eve pesa le mépris de l'homme plus redoutable que son courroux. Sa conscience connut l'adombration la plus désolante, elle perdit sa dignité, palladium du dedans, ne se préoccupa que de plaire pendant la minute de l'étreinte à celui qui, posant la massue ou la hache, entrait dans le lit capricieux et farouche. L'épouse se voile, la courtisane règne, la femme a baissé.

Ce n'est que plus tard, après cette obnubilation dont la femme supporte aujourd'hui encore l'atroce brûlure, que pied à pied, par une lutte de géante, l'épouse reprit ses droits, vainquit même la polygamie. Voilà pourquoi l'union libre, sous son aspect de débauche, me semble non pas le rêve de la femme future, mais l'évident souvenir, le recommencement lamentable des plus noires époques. Imiter l'homme par sa course vers toute passante, subir de nombreux contacts et différents, rien qui abaisse plus, rien qui enlève plus le courage à l'heure suprême, quand tout à coup tout fait défaut, quand il ne reste plus que soi et sa propre dignité en larmes ! Alors celle qui ne pensa qu'à l'homme unique est forte, l'autre est amollie, sans ressource, vaincue. Dans la promiscuité, l'homme et

son vice redeviennent victorieux. C'est la ruine de la femme. Non, elles n'ont pas menti, celles qui à travers les siècles, par des prodiges de sacrifice et de vaillance, aboutirent à recréer le couple, à placer l'homme unique devant la femme unique, spectacle céleste dans l'humanité. L'autre, celle des unions multiples, même non payée, n'est qu'une courtisane, une dépatriée, comme à Athènes (1), une sans défense devant la civilisation énorme, pieuvre qui joue avec elle pour la dévorer mieux.

LA NAISSANCE DE L'IDÉAL

Cependant au fond de la honte il y a une belle plainte, dans le désespoir et la servitude souffre et grandit l'Idéal. Je rêve de ces tribus de femmes, de ces gynécées que l'homme transporte quelquefois avec lui, maintient dans le camp ou laisse, seules, en la ville barbare attendant son retour. Il ne pénètre au milieu d'elles qu'après les conquêtes ou les déroutes, chargé de butins ou de blessures; quels sentiments grondent alors dans son cœur? L'amour? Il n'a pas appris à le connaître, mais la

1. La femme.

colère, l'ivresse du carnage, l'habitude de la férocité. Toute la brute. Et les femmes que font-elles? Elles attendent l'homme en travaillant. Sous leurs doigts naissent les subtils instruments de l'industrie et de l'art qui ont demandé une application si obéissante, l'abnégation en quelque sorte de siècles et de siècles d'âmes. Les dieux et les déesses sont parmi elles, non pas les dieux ébauchés par l'homme, ces dieux extérieurs et futiles qui mourront avec le paganisme, mais les dieux intérieurs, les dieux du foyer qui vivent toujours, qui sont immortels. Et au jour où la douleur est trop profonde, quand le deuil est immense, quand l'aile noire de la mort ou de la haine couvre toute la cité, tout le camp, alors les déesses et les dieux sont en elles, alors l'idéal s'épanouit sur leurs lèvres, elles chantent! La poésie est née, non pas la poésie personnelle de l'homme qui célébrera ses passions, mais la grande poésie amorphe où la nature communie avec l'humanité, où toutes deux, l'une par l'autre se connaissent et se révèlent, le cantique, l'hymne, la plainte de la vaincue, les lamentations des captives, l'extase et les révélations de l'humilité et de la solitude, l'ode des métamorphoses, le chant de vie et de mort. Elles

célèbrent la nature si bonne, la terre pleine de fruits et de fleurs qui ne demande que de l'amour, la mère excellente ayant horreur des batailles, celle qui même avec le cadavre fait de la vie, qui même avec l'hiver fait le printemps. Elles célèbrent aussi la déesse vierge qui est au foyer, plus étincelante au milieu des courtisanes. C'est la pierre où le feu sacré ne s'éteint pas, entretenu par les enfants et par les filles que le désir de l'homme a respectées. Elle scelle l'autel et le tombeau, et au-dessus elle place une lumière, symbole de divinité et d'immortalité, symbole de chasteté aussi, là où les mains se tendent pour se réchauffer, où les cœurs se réunissent, où recommencent les forces, — tout ce qui proteste contre la barbarie, la sensualité, la destruction. Ces déesses sont si fondamentales qu'elles ont marqué la maison après l'avoir créée, que les appartements sont nommés par elles. Dans notre Europe, Estia, Vesta, a désigné le vestibule, tandis que Djana a signé Janua la porte. Tout cela est à la femme, à elle seule, car Diane et Vesta sont pures, elles gardent la maison, elles enfantent dans la parthénogenèse sacrée, les dieux lares, les pénates ou plutôt, mères sans tache, elles recueillent dans leurs

bras, les héros, les maîtres du passé, les guides de l'avenir.

Ceux qui imaginent qu'avec le christianisme commence l'ascétisme, que la chasteté est l'invention d'une église, ne peuvent que faire sourire les esprits studieux et réfléchis. Au delà de la mère, il y a l'épouse, au delà de l'épouse, il y a la vierge. Celle-ci est le commencement, la première, celle qu'on nomme d'abord, le sanctuaire, la pierre cubique indestructible de tout l'état social. Sans elle, rien ne s'inaugure, tout demeure dans le silence et dans la nuit. Je ne fais pas ici un cours de religions, je me contente de nos ancêtres les plus rapprochés, je touche à peine à l'Inde énorme, à l'Égypte, à la Scandinavie cependant si extraordinairement révélatrice. J'écoute seulement l'enseignement de la Grèce et de Rome. Et j'admire cette Vesta dont on ne devait pas faire d'image, la déesse immobile, pareille à l'âme même d'un peuple. Elle était si respectée que le baiser ne devait pas s'accomplir devant elle, et qu'on lui apportait l'enfant afin que son baptême de feu le purifiât. Elle est immense, elle tient tout le cœur humain ! Elle ne veut pas d'autre temple, d'autre idole. *Vi stare*, Vesta se tient par sa propre force, elle n'a

besoin de personne, pas même de l'homme, pas même de Dieu. Elle vaut par elle, elle est Vesta. Dès ces époques obscures, symboliquement la femme nouvelle était née. Nous n'inventons rien, nous nous souvenons. Tout le doux avenir est dans le passé formidable.

Il faut entendre, après Cicéron, Ovide, le sensuel, le débauché, le serviteur d'Aphrodite, s'incliner respectueusement devant Vesta, celle qui tient la première place dans les prières et dans la maison. Elle est au-dessus de Cérès, antérieure à elle Cérès (*geres*) celle qui porte, la terre sous son aspect de fécondité, la femme-mère; celle-ci arrive après la vierge, se greffe sur elle. Voyez la Diane d'Ephèse, l'étrange divinité avec tant de mamelles et de serpents, c'est la femme, vierge d'abord, qui accepte par amour de répandre sur l'Univers le lait mystérieux de son corps.

Oui, il faut insister sur cette page mystérieuse; la femme crée l'idéal en chantant; elle enseigne à l'homme dévoré de sensualité que la chasteté est divine, elle lui montre la paix comme le but de ses efforts quand il ne rêve, lui, que plaies et blessures; sur le guerrier ou le vieillard expirant, elle proclame l'éternelle vie, elle proteste sans cesse, elle

réagit contre la violence, la matière, l'aveuglement, l'esclavage; elle voit la liberté, elle embrasse l'idéal; couverte de coups, de plaies et de chaînes, elle crie la parole de flamme, elle enfante à travers les mythes et les légendes, l'Avenir.

Béni sois-tu, asservissement terrible et sacré! heures de méditation et de nocturne enfantement au fond du cœur déchiré de la femme, soyez bénies! Nous vous devons ce qui nous est le plus cher, ce qui demeure le plus durable dans le monde, l'idéal, la chasteté, l'héroïsme, les sources infinies où ira toujours boire pour se renouveler et se rajeunir, notre vieille et lasse humanité!

LA FEMME PROTÈGE LE HÉROS ET ENFANTE SEULE LE MESSIE

Aussi quelle explosion de joie, quelle ivresse, quel enthousiasme lorsqu'enfin un grand homme est né, celui qui étant fort reste doux qui, comme l'Ardjuna de la Baghavat Gita, ne tire le glaive qu'à regret et qui pleure de ses victoires. Les jeunes vierges en le voyant pressentent les destinées

des peuples. Leurs yeux se ferment, elles entrent dans un monde nouveau, et prophétisent des splendeurs. Les mères sentent leur cœur éclater et les aïeules, décharnées et amères, le regardent avec des yeux de braise, se demandant si enfin le Sauveur ou le vengeur serait venu. Elle l'imposent, le beau jeune homme tranquille, elles l'imposent à ses frères jaloux qui déjà préparent le poison ou le poignard, murmurent entre eux qu'il a trahi. Le Héros ne vivrait pas au milieu des hommes, qui le haïssent d'une haine illimitée; mais l'atmosphère des femmes le réconforte, il grandit préservé par ce magique et délicieux bouclier. C'est qu'elles ont vu au delà de sa chair aimée, elles ont descendu dans ses yeux, elles ont médité dans son cœur. Elles savent qu'un dieu habite l'homme juste, mais qu'il faut la douce main féminine pour abriter cette autre flamme, semblable à celle du foyer, plus délicate encore et qu'un rien peut éteindre à jamais. Oh! douce tribu autour du jeune chef souriant, tu ne te presses pas autour du tyran, du sophiste, du monstre orgueilleux que l'homme admire, mais qui mourra bientôt, tu vas vers l'inconnu qui est divin!

Seulement le héros est imparfait toujours, une

tare secrète, un « péché originel », une atavique flétrissure le mine secrètement, attente à sa beauté et à sa gloire. Il ne porte l'idéal qu'un moment; avant de mourir, souvent il meurt. La légende emporte au fond de ses bras de feu le jeune victorieux qui sur la terre est redevenu un homme. Et la femme, repliée sur elle-même, file de nouveau avec la quenouille de ses rêves la tunique merveilleuse que revêtira le fils parfait. « Il ne viendra jamais » a dit méchamment la sophiste à qui elle confia son espoir. Mais elle a continué à filer la tunique céleste, sans écouter la voix humaine. Si le héros défaille, c'est bien simple, ne porte-t-il pas dans son sang le sang du dominateur, du sensuel et du guerrier? La faute, la déchéance l'attendent avant sa naissance, dans la fécondation, quand le germe impétueux et brutal investit la citadelle pure. Eh bien, elle fera l'enfant tout seul... Elle ignore les lois physiologiques, croit au miracle, méprise un peu la raison qui est le pion du cœur; elle trouve cela encore tout naturel, elle enfantera toute seule, elle enfantera sans l'homme; et ce sera l'homme le plus beau, le plus grand, le plus surhumain, ce sera le maître des âmes, celui qui règne sur la vie et sur la mort, le héros qui ré-

génère, le différent, l'unique, celui qui n'a pas de père, le fils de la femme, — le Messie.

Ceux qui encore imaginent que le christianisme a créé la parthénogénèse sont des ignorants, ceux qui croient que cette idée est l'œuvre de la superstition et du mensonge se trompent; ils méconnaissent les fondements mêmes de l'âme qui sont la vérité et la justice. Quand l'être humain, sans influence de livre, sans assujettissement intellectuel, regarde en lui-même, il dit juste, il voit vrai en quelque manière, selon cet infaillible instinct que les civilisations ont perdu. L'enfantement du Messie s'allie à la création de l'idéal. Le prêtre a fait peut-être un dogme incompréhensible avec l'aspiration primitive, il n'a pas inventé cette chose admirable et exacte en un point mystérieux : le Messie est le fils de la femme. Il est en effet allaité d'idéal, il ne manie point la haine, il est doux, il est bon, il dédaigne la bruyante mêlée humaine, il est attendu et il attend, il attire comme une amante, il retient comme une amie ; il n'a rien de grossier et de vil; il méprise la force brutale, il agit sur le centre de l'humanité. Regardez-le; vraiment il ne ressemble qu'à sa mère. On dirait qu'il n'a pas eu de père, il n'a aucun de ces traits lourds, massifs, où s'affirme

l'atavisme des violents ; sa chair est toute aérée, subtile, légère, il marche sur les flots, il monte au ciel... ou bien il demeure immobile, comme la femme seule, sous l'arbre de contemplation, il protège jusqu'aux bêtes ; il fait rentrer le glaive au fourreau, il prononce les paroles sublimes dont rient les hommes, ignorants ou savants, parce que, quelque chose de semblable, ils ne l'ont jamais pensé. Il se transfigure. Il est Zoroastre, Bouddha, Crishna, Mithra, Jésus, il est le fils des dieux où l'homme n'a jamais mis son sceau, qui jaillirent sans fécondation d'un ventre vierge. La femme, courtisane et esclave, dans le gynécée les rêva de toute l'intensité de son rêve, appela, voulut, créa véritablement. Et cette décision fut si puissante, que les légendes obéirent, que Jésus est le fils d'une colombe, que Zoroastre descend du feu, que Bouddha naît d'un éléphant blanc, que Crishna est issu du soleil, que Mithra émane de la lumière. Nous connaissons leurs mères, le souvenir des peuples reconnaissants les a souvent sanctifiées le père est repoussé comme indigne, le père, mauvais rameau détaché de l'arbre de la vraie vie.

LA FEMME NE SE RÉVOLTE QUE POUR GUÉRIR

Non pas tant être protégée, mais protéger soi-même, tel est le sentiment le plus intérieur chez la femme ; cette idée de la conservation en fait l'avocate par excellence et le premier médecin. Avocate ? La femme l'a été toujours, l'est sans cesse. Isis, comme notre Vierge Marie, intercédait pour les pécheurs auprès d'Osiris, le mâle impitoyable ; les monuments funéraires égyptiens nous la montrent ne quittant pas d'un pouce celui que son corps lui-même a abandonné. Jusque dans l'au-delà, pensait la prudente Égypte, elle couve les âmes. Et croyez-vous qu'elle laissera le corps décimé par la maladie sans avoir l'intuition, la science de le défendre jusqu'au bout ? Combien de mères ont sauvé leurs enfants par des intuitions subites et admirables ! Allons plus loin, avouons que si aujourd'hui nous commençons à lire dans le corps humain, c'est à la femme que nous le devons. Et elle paya cela au prix de son sang ; des milliers moururent d'atroce mort pour avoir regardé dans les sépultures. J'ai certes compulsé

bien des procès de sorcellerie, et j'y ai vu la trace de la méchanceté humaine aussi bien du côté des juges que du côté des accusés. Mais je dois dire qu'au moyen âge, au milieu de maintes sorcières bassement criminelles, quelques-unes me semblèrent avoir tenu le flambeau de la science qui alluma leur bûcher. Ce fut beau et douloureux à en pleurer pendant des siècles. La religion trop respectueuse défendait de toucher aux morts. Il ne fallait pas soulever le voile de l'organisme, surprendre le mystère de la vie... La dissection, la chirurgie, l'anatomie semblaient sacrilèges et criminelles. La femme se rit des dogmes et des lois, risqua sa tête. A quatre pattes, elle se coulait, la nuit, vers les gibets, creusait les tombes. Ces chairs décomposées, elle se penchait sur elles, les serrait contre son cœur, studieuse à la façon des amants ! Ah ! premier atlas de physiologie, belle et chère pourriture ! Quel cri sublime de ravissement et d'effroi tu lui fis crier dans la nuit perfide où le bourreau veille encore... Déchirant cette peau, ouvrant ces entrailles, elle crut effondrer un tabernacle, surprendre la genèse d'un Dieu !

LE SABBAT FUT LE PREMIER CLUB FÉMINISTE

Je n'ai eu aucune tendresse pour le Sabbat (1) ; mais je dois reconnaître qu'il fut le premier club féministe. Certainement l'oppression farouche avait détraqué les nerfs de la sorcière, leur avait infligé l'hystérie ; mais au milieu des phénomènes démoniaques, dont la Salpêtrière de nos jours ne nous offrit que la parade ; l'écrasée releva le front. Et ce Dieu du sabbat qui fut-il? Arbre, animal, homme et femme, je suis bien tenté d'y retrouver le premier ami de l'Ève, le vieil anthropopithèque habitant des branches, l'ancêtre commun, celui dont la mort fut si pleurée par elle et qui le premier lui apparut et dont le dieu Pan n'est qu'une des formes. Devant ce Dieu si favorable, celle que Paul avait si autoritairement refrénée, la trouvant dangereuse même pour les anges, retrouva non seulement l'égalité mais la suprématie. Au Sabbat, elle eut la licence d'aimer qui elle voulait ; elle échappait aux droits du seigneur, du prêtre et

1. *Le Satanisme et la Magie.* Y lire la description du diable sabbatique, probablement l'humanimal primitif.

de l'époux. Elle savourait le repos de minuit après l'abominable jour d'esclavage. Prêtresse, elle remontait sur l'antique dolmen. Et c'était l'église proscrite des pauvres, la maison en plein vent des infirmes, l'hôpital souvent équivoque des déshérités. Elle y portait la communion et la donnait ; sa chair nue servait d'autel grésillant au pain de ténèbre et de douleur.

Et jusque parfois dans le crime et la folie, elle sut mettre le bienfait.

LA VOLUPTÉ JUSTICIÈRE ET PURIFICATIVE

J'ai maudit longtemps, je maudirai peut-être encore la mauvaise femme du passé ; j'ai participé à l'antique blasphème des poètes contre « la Dalila », contre « le compagnon dont le cœur n'est pas sûr », contre « la vipère dorée ». C'est pure routine d'homme. A une seule femme il est bien difficile de pardonner, c'est la femme à la mode. Elle est une forme malfaisante de notre civilisation ; il faut la détruire car elle est incurable et un des aspects que prennent les fléaux mentaux et physiques de l'humanité. Mais celle qui trompe

avec sa nature, celle qui tend le piège passionnel, celle qui attaque les volontés et les décime, la pirate de son sexe qui nous prend notre cœur, notre argent, notre vie, notre honneur parfois, celle-là c'est une guerrière, c'est la méchante que, depuis des milliers d'années, nous avons créée par notre dureté, comme le tyran par sa tyrannie crée la révolte et son remords. C'est, sans qu'elle s'en doute, la dernière Penthésilée et, aimant tous les hommes — on lui reproche même qu'elle les aime trop — c'est la dernière ennemie de l'homme. Elle est effroyable et souriante. Elle remplit de terreur l'imagination des mères et d'enthousiasme le cœur ignorant des lycéens. Au fond elle n'est guère plus redoutable qu'un petit fauve en liberté. Soyez bon pour elle, regardez-la, non plus avec ce regard du désir où il y a tant d'égoïsme, de domination grossière, mais avec l'affection de ce qui peut rester en elle de tendre et d'humain, avec la miséricorde de celui qui sait combien la méchanceté fut souvent juste ! Et vous verrez le petit fauve vous lécher les mains. — Au lieu de cela, l'homme entre en bataille. Parbleu ! il est vaincu, elle est, en ruse, si subtile que vous serez toujours pris en défaut. Et alors le mâle déçu agite des pierres de taille pour écraser le

moucheron qui preste s'envole. Ne donnons plus dans ce ridicule. Comprenons au lieu d'anathématiser. Toute faute enfante un élément de destruction. L'homme luxurieux et brutal a évoqué la mauvaise amie. Et gare à lui, s'il est faible d'intelligence ou de caractère, si sa santé n'est pas robuste, si ses sens l'entraînent; il est balayé, disséminé par la force dispersive. Le baiser le détraque et le tue, comme il harmonise d'autres hommes et les refond. Cette besogne de la femme est redoutable et sainte. Il faut s'incliner devant cette « justice voluptueuse » qui passe. Et même si la terrible amie s'attaque au doux et au fort, tente d'injecter son venin dans les veines du héros et du génie, il faut encore se taire et songer au mystérieux dessein des volontés plus fortes que les nôtres qui mènent le monde. En ce combat avec l'archange charnel, le juste trouve des forces inconnues. Holopherne repu râle sous le couteau de Judith qui en l'exterminant purifie la terre. Mais l'homme supérieur est purifié lui aussi par l'ennemie, sans pour cela en mourir. Eternelle Dalila, cueilleuse d'énergie, sois bénie quand, au lieu de nous presser sur une poitrine consolante, tu ne nous verses qu'une caresse ironique et désolée, quand le dé-

goût ou la haine viennent de toi! Repousse-nous, sois méprisante, sois funeste ! Tu ne nous aimes pas, tant mieux! Nous grandissons par ta trahison et ta raillerie. Cette énergie que nous t'aurions livrée, cet amour que nous te destinions, nous le consacrerons à des causes plus nobles et plus pures. Tu ne veux pas nous chérir dans ta volupté et dans l'oubli de toutes choses. Tant mieux! Nous aimerons alors l'humanité tout entière, saintement dans la douleur, le dévoûment et l'héroïsme.

IV

La faillite de la femme à la mode.

TOUTE-PUISSANCE PRÉSENTE DE LA PARISIENNE

Je ne m'attarderai point après tant d'autres à décrire et surtout à vanter par le menu celle que chacun connaît, que beaucoup pratiquent, l'esclave adulée qui orne les boudoirs, les casinos, les théâtres, les salons. Possèderait-elle tous les attraits il lui en manquerait un du moins, celui d'être nouvelle. N'est-il pas vieux comme notre civilisation, le mignon jouet que l'on démonte et remonte si aisément, qui marque l'heure de la mode et la minute où la plus noble idée tombée dans le snobisme s'achemine à devenir insupportable ? Poupée jolie et preste, mais d'une légèreté incurable, avec un cerveau d'autruche, un cœur en jeton, des nerfs qu'une vie anormale

taraude et extermine, des sens exacerbés et éteints, des yeux où le jeu, le calcul, les ruses, les liaisons trop souvent pratiques, les flirts acharnés pour remplir le vide des jours, les bals tardifs, les fêtes brûlantes, infligèrent le factice éclat qui alterne avec cette spéciale lassitude révélatrice d'une âme de néant. Dans la petite bourgeoisie elle est réduite à l'état de simple mécanique, répétant ce qu'elle a entendu, ayant l'esprit de son journal, ne gardant un peu de personnalité que pour mentir et médire. Dans le monde, le danger grandit. Car elle y devient presque toute-puissante. La femme, en effet, tient trop d'importance dans la nature pour que, chassée des domaines où elle pourrait développer ses dons bienfaisants, elle n'envahisse pas d'autres terres, n'usurpe des provinces qui ne lui sont point dues, qu'elle n'a surtout pas méritées encore. Elle jouera le rôle des favorites, puisqu'on ne l'a pas acceptée comme amie. Je ne voudrais pas que l'on me crût assez illusionné pour douter de la réelle influence de certaines femmes. La mondaine peut presque tout ; elle fait, défait les intrigues politiques, crée les réputations, impose son goût aux plaisirs et au visage des grandes villes. C'est *la dame* de Scho-

penhauer, si arrogante qu'il la comparait volontiers aux « singes sacrés de Bénarès... qui se croient tout permis. » Et il ajoutait avec son âpreté coutumière : « *La Dame*, ce *monstrum* de la civilisation européenne et de la bêtise germano-chrétienne avec ses ridicules prétentions au respect... plus de dames ! (1). » Tout aboutit à elle, à « la dame » en attendant. Balzac se tuait de travail pour la conquérir. Elle est Paris. Paris c'est la Parisienne, la parisienne d'un ou de deux quartiers, un millier de femmes ! Elle a manqué nous donner un dictateur, elle nous a fourni un président ; un jour elle nous imposera un empereur. Pour le moment, elle nous inflige sa littérature, son art, une philosophie qui la reflète quoiqu'elle soit encore incapable de la penser. Nous sommes imbibés de sa vénéneuse morale, elle dirige les énergies vers le luxe effréné et le succès sans mérite. Elle nous prêche l'oisiveté et le désordre, nous démontre qu'il n'y a qu'à viser bas pour arriver haut et aller loin. Elle alimente la vieille haine révolutionnaire, elle attire les futures revanches des affamés, son linge exquis appelle la lessive rouge.

1. Arthur Schopenhauer par J. Bourdeau, pages 138 à 143.

L'IDOLE DE L'HOMME MODERNE

Que s'est-il donc passé pour que l'Esclave devienne la gérante des Destinées ?

Le secret est simple. Les longues générations des femmes au lieu de créer une élite intellectuelle, ont créé une élite de peau et de ruse. Cette élite est devenue ainsi pour l'homme une sorte de proie supérieure, l'objectif, la synthèse de ses passions, la récompense du parvenu, le prix du suprême effort de l'homme qui sera toujours matériel. D'ailleurs elle vaut à ses yeux pour tout l'artifice d'elle-même, sa toilette, son fard, ses bijoux, ses gestes appris, le nom de son père ou de son mari. Elle représente l'aspect voluptueux de son ambition, de sa fortune, une marchandise payée si cher que lui seul a pu acquérir le droit de l'exhiber. Tenue primitivement en dédain, la femme a compris que sa force gisait dans sa faiblesse, qu'il faut prendre le mâle par l'amour-propre comme le dindon, qu'il n'oserait jamais, rengorgé et vaniteux de son importance, résister à la jolie audacieuse qui lui sourit.

Elle ne s'est pas trompée. Elle a passé partout. Et une fois en avant, elle l'a pris de haut, s'est estimée inestimable, a voulu régenter le monde. Le monde s'est laissé faire. Il se serait rebiffé devant une domination intelligente, il a trouvé courtois, charmant même, d'emboîter le pas d'un chef dérisoire et capricieux. L'homme ne se méfie que de ce qui est bon, pur, vraiment beau. Il s'endort sur le piège, s'assied placidement sur un abîme. Il aime ce qui brille et qui vaut cependant encore moins que lui. Nietsche nous raconte que son Zoroastre, las de cette petite humanité, put enfin réunir quelque hommes supérieurs auprès de lui. Il les invite à dîner. Or, pour je ne sais quelle cause il s'absente au milieu du repas; quand il rentre, il les trouve tous agenouillés devant un âne. Nietsche a raison, mais il aurait dû placer à côté de l'âne une paonne. Voilà bien les deux idoles de l'homme supérieur et des autres hommes : la bêtise populaire et la niaiserie encombrante des femmes.

BASSESSES ET CHATIMENT DE L'ADULTÈRE

Notez que cette femme-là n'est encore que l'âme outrecuidante et sotte de notre sexe ; ce n'est pas la femme, c'est le fantôme du « Sous-homme ». Et ce fantôme a réagi sur l'être vivant ; il repétrit l'original à sa ressemblance, comme s'il était possible de l'abaisser encore... Vous vous étonnez, vous flairez quelque exagération satirique ? Mais à qui devons-nous cet art de modiste, cette littérature de larbins et cette philosophie de danseuse ? A la femme à la mode.

Ce sera pour les temps futurs la honte de notre société d'avoir vécu sur l'adultère, de n'avoir pas eu d'autre horizon, de s'être régalé de ces aventures d'une médiocrité si insondable que certainement les psychologues prochains chercheront longtemps l'origine de cette épidémie décadente, de cette défaillance des lobes qui a fait tourner, comme des derviches ivres, autour d'un corset illégitime, plusieurs générations de pantins en frac et en monocle, et qui eurent la prétention d'avoir du sentiment et de l'esprit.

Cela paraîtra un jour invraisemblable : l'adultère a été et est encore bien porté. C'est un sport de l'âge viril et même de l'âge mûr, comme la bicyclette ou l'automobile, l'escrime et le cheval. L'adultère sied au gentilhomme et au bourgeois cossu. Je ne sais pour les deux sexes rien de plus avilissant que cet exercice. Ah ! quelle différence entre la rouée moderne qui conserve les apparences, sait se ménager tout de même le respect public, ment avec autorité, trompe avec considération — et la sincère pécheresse à laquelle le doux prophète pardonna ! L'homme se glorifie de l'adultère. Se doute-t-il de toute la honte qu'il y a puisée ? D'abord tous les vices qu'il déclare « féminins », il s'empresse par cette complicité de les assumer : dissimulation, mensonge, trahison. Tunique de Nessus que l'on porte avec désinvolture comme un frac fleuri mais qui ronge insatiablement la conscience ! L'homme devient alors pire que la plus inférieure des femmes ; car il accepte, en la sachant, cette infériorité. Il la recherche même. Le mari trompé, dit-on, est grotesque. Je ne vois pas très bien pourquoi, surtout s'il aime. En tout cas, l'amant est vil. Il y a du vol et de la lâcheté dans l'homme qui commet l'adul-

tère. Jusqu'ici il a profité du nimbe de l'amour qu'il a, depuis le romantisme, accroché autour de sa curiosité sensuelle. Il est temps de renvoyer au magasin d'accessoires ce colifichet de théâtre. Il n'y a pas d'amour avec la femme à la mode. Et ainsi commence le double châtiment.

Il lui sera peu pardonné à celle-là parce qu'elle n'a pas aimé. Sa seule excuse est qu'elle ne le peut pas. Ses heures — jour et nuit — sont trop absorbées; elle n'a pas le loisir d'être « elle » et, s'appartenant, de se donner. Elle est allée à la garçonnière comme à une autre visite, préoccupée de « son effet », d'une toilette bien appropriée et d'un parfum original. Et elle n'a pas cessé, pendant les courtes minutes qu'elle accorda à ce confident d'épiderme, de préparer ses tactiques mondaines, de tordre et de mêler les fils de sa vie compliquée et sans couleur. Elle n'a pas vibré dans les profondeurs salvatrices. Elle a essayé un amusement de plus. Elle y fut tiède, comme partout, distraite et préoccupée de l'autre frivolité prochaine. Quand elle se rajuste, il lui semble qu'elle a rêvé l'effleurement d'une caresse banale auprès d'un étranger.

Il y a pis même et je n'aurais pas voulu l'avouer

par respect pour la race latine dont je suis. Mais le « ménage à trois » chez nous est si effronté ; ce compagnonnage impudique et commode s'étale avec tant de cynisme ! D'accord avec la vie moderne, le théâtre et le roman voulurent avec tant d'acharnement nous l'imposer comme une institution sociale ! Rien ne doit donc être encore caché. Il faut qu'un latin dénonce la plaie latine : « N'est-ce pas du *vice*, a écrit Strindberg, de partager avec un autre homme, de vivre en promiscuité, en domesticité chez un autre ? » — Oui, le misogyne n'a pas tout à fait tort dans son exagération morbide. Je ne sais quelle odeur vicieuse et masculine reste là !

LA FEMME A LA MODE EST LA VÉRITABLE ENNEMIE DE L'ART ET DE L'ARTISTE

Si vous n'êtes pas écœuré de la production contemporaine depuis une trentaine d'années, c'est que vous possédez un cœur solide. Les babillages et les jupes de l'adultère étouffent la plupart des autres cris ; l'orgueil des éditeurs, la gloire des hommes de lettres se fixèrent au lancement ou à

l'élaboration de ces romans de trois cent trente pages, marqués trois francs cinquante et que débitent les employés des meilleurs bazars de l'âme à tous les étalages de librairie. Celle dont Alexandre Dumas fils disait : « Tue-la », la mauvaise, l'inconsciente ou simplement l'inutile, la frivole fit vivre de ses anecdotes bien des gras gentilshommes de lettres. George Dandin avait des cornes d'or.

Le prestige de la femme du monde, de la femme à la mode, est incalculable même aux yeux de l'intellectuel, de l'homme de lettres, de l'artiste. Aller chez elle, s'asseoir à sa table, y coudoyer des hommes bien mis, ignorants et titrés, qui lui adressent la parole avec mansuétude, lui apparaît la consécration la plus enviable de ses longs efforts, de ses luttes obscures. Et il méprise en rentrant chez lui sa pauvre lampe qui a vu tant de nobles agonies, sa mère qui n'est pas « dans le train » et se contente de l'aimer, et la compagne dévouée, modeste, dont il a honte et dont il songe à se séparer le plus tôt qu'il se pourra. Enfin, il a presque pénétré l'intimité de la déesse, elle l'a pris sous son amitié qui est encore une protection, enfin elle l'a entraîné auprès d'elle, lui parle en un bref

tête-à-tête. Il tremble un peu à l'oracle qui va tomber de ces lèvres suprêmes : « Vous n'avez jamais, dit-elle, de faux cols assez bien ajustés... laissez-moi vous dire ces choses pour votre bien... un tailleur plus élégant est indispensable, et puis faites-nous donc des livres qui se passent chez des gens de la bonne société, avec une intrigue amusante, un adultère par exemple, et un style compréhensible. »

S'il écoute la sirène dédaigneuse, le malheureux est perdu.

Cependant il ne faudrait pas trop sourire. La pensée moderne a manqué sombrer dans un flot de dentelles. L'opérette et le vaudeville avaient envahi jusqu'à la métaphysique. Je sais tel passage de Renan, dont le ton philosophique attend un Offenbach.

Nestor Roqueplan a lancé cette ennemie des « bonnes lettres » et du sérieux idéal. Arsène Houssaye fut sa corsetière ; Henry Becque son admirable vivisecteur. Jean Lorrain, bon écrivain et délicat poète, perd son temps à lui faire la classe. Max Nordau reste le seul prophète qui osa anathématiser ses toilettes et son goût monstrueux.

Notre critique se puérilise, n'ose plus réfléchir,

s'enthousiasmer ou s'irriter; elle ne sort pas d'un persiflage distingué et médiocre, tout cela pour plaire à la femme. Je ne parle pas de la peinture récente, hâtive, truquée, faite pour griser l'œil et aguicher l'épiderme. A côté de l'incomparable et mélancolique Puvis de Chavannes, cette pyramide de beauté simple dans notre ciel compliqué, une nuée de sauterelles du désert, après avoir dévalisé le maître, ont détérioré tous les primitifs et crurent assouvir leur famine dans les pâtisseries d'un mysticisme mondain tellement frelatées qu'eux-mêmes ils en sont morts.

La femme à la mode a rendu ridicule non seulement le mari, ce qui m'est égal, mais la pauvreté, « la sainte pauvreté » ce qui est encore la seule chose un peu haute dans ce bas monde, du moins chez les gens de lettres et les philosophes, qui n'ont guère que cette vertu, quand ils l'ont. Le poète n'a été reçu et acclamé que riche et avec aïeux. L'ancien aède impétueux devient un gentleman correct plutôt chauve, sans chaleur, diplomate et ingénieux. J'ai connu des travailleurs estimés de tous et qui, pris au piège des premières vogues, se perdirent dans le sillage parfumé de la barque féminine, s'évaporèrent, jusqu'à devenir des snobs, après avoir été

des artistes. La femme à la mode leur fit écrire des livres qui se vendent pendant la saison, mais qui ne restent pas. Ils choisirent de plaire, ils renoncèrent à être admirés.

C'est d'elle, c'est de la nuisible Égérie que Jean-Jacques Rousseau a écrit qu'elle « ne se connaît à aucun art, n'en aime aucun et n'a aucun génie ». Et l'on a beau être féministe, il faut reconnaître que Schopenhauer a raison en la rangeant parmi « les plus accomplis et les plus incurables philistins. »

LE MOLOCH AVEC DES HANCHES

Elle n'a d'ailleurs rien de commun, rien de parent avec les intelligences profondes et sûres qui mènent le cerveau d'un temps. Auprès d'elle, il semble que toute idée se dissipe; elle dilue les volontés, dissémine les caractères, délie les projets graves et longtemps médités, qui deviennent à son ombre aussi éplorés que des mendiants au seuil d'un bal. Et elle mange le temps, comme elle croque les fortunes; les journées sont ravagées de ses exigences, un seul de ses caprices peut écraser la possibilité d'un chef-d'œuvre. Elle s'ingénie

à

installer l'inutilité dans la plus laborieuse existence. Quand elle vous a quitté, tâtez-vous, vous sonnez creux, elle a drainé toute sève; le flacon des essences intellectuelles, elle l'a tout versé dans son mouchoir de poche.

Aussi, je le répète, qui l'aimera ! Qui ne s'écarterait pas d'elle comme d'un péril, à moins que l'intérêt, l'égoïsme, le snobisme, la vanité ne le poussent comme des vents mauvais vers cet écueil. Elle est tellement artificielle et à rebours des grandes lois de la nature que ses pires ennemis elle les trouve au milieu des siens, en ses enfants, en sa fille surtout. Celle-ci fut longtemps sacrifiée, loin d'elle ou bien dans son ombre, témoin impatient et muet de ces coquetteries, de ces fièvres où elle ne put prendre sa part, dont on l'écarta jalousement. Ah ! comme elle attendit, en rongeant son frein, l'époque où elle aurait enfin des robes longues, puis un mari, puis une cour. Comme alors elle battrait par sa fraîcheur, sa mère lasse et usée qui, si effrontément, la supprima. Mais ces deux femmes se sont dès longtemps devinées et d'autant plus qu'un même sang porte à leur cœur les mêmes passions aussi égoïstes. Elles se sont jetées le regard qui ne pardonne pas. La mère a

compris qu'elle a enfanté la première ouvrière de sa ruine. La fille sait que le sein qui aurait pu la nourrir ne se gonfla jamais que contre elle d'ennui ou de jalousie...

Elle est bonne cependant. Et ceci alors est épouvantable. Elle est bonne, entendez-vous, elle donne même le *la* de la bonté. Elle est la Charité, elle est la Philanthropie. Elle entretient par ce qu'on nomme « les bonnes œuvres » l'abominable coutume de la plainte, de la main tendue, de la paresse obsédante et parasite. Au fond elle se distrait, en exaltant sa vanité et jamais un infortuné n'a entendu son cœur battre. Sa main s'est ouverte, mais il s'en est fait un tel bruit que lui, le vrai pauvre, on l'a oublié.

En fait, elle est la machine la plus perfectionnée de démoralisation. Courtisane ou femme du monde, elle allume dans les yeux des affamés ces tisons de révolte et d'envie qui plus tard deviendront l'incendie de villes entières. Son titre, sa fortune, son sexe, son luxe, tout ce qu'elle possède sans l'avoir gagné ni mérité surtout, la précipitent à une oisiveté insolente qui est l'exemple le plus funeste pour les peuples. En Amérique, à côté d'admirables et utiles dévouements, la femme à la

mode qui les raille pousse plus loin encore qu'en Europe son despotisme monstrueux. Si elle est moins indolente, si l'activité de sa race brûle son sang, son labeur n'est que plus redoutable, aboutissement vampiresque de l'énergie qui se dévore elle-même, Moloch avec des hanches, assise sur un autel dont l'hostie est le dollar.

LE SUICIDE DE LA FEMME A LA MODE

Le mieux qui puisse arriver à une femme à la mode, c'est de devenir banale. Elle n'ignore plus rien des hideurs de la vie et elle a perdu le coup d'aile de la femme, attachée aux devoirs et recueillie. Elle se traîne sur les plus tristes réalités. Michelet a stigmatisé, lui aussi, « cette âme fanée de lecture, tannée de romans, qui vit habituellement de l'alcool des spectacles, de l'eau-forte des cours d'assises, non pas corrompue peut-être, mais vulgarisée, commune, triviale comme la borne publique (1). » Déjà l'homme a de la peine à main-

1. Remarquez que cela est écrit en 1859, avant la frénésie de jouissances qui éclate aux dernières années de l'empire et qui, après un moment de stupeur causée par la débâcle, a repris aujourd'hui de plus belle.

tenir quelque intelligence et quelque personnalité à ce régime. Et il a reçu toujours une éducation plus forte qui ceinture son moi. Mais la pauvre âme éparse de la femme se dilue tout à fait.

Elle s'ennuie et c'est bien fait. Elle a le pressentiment de sa fin. Elle va disparaître comme toutes les fausses idoles, qui ne durent qu'un temps. J'ai approché telles ou telles, qui restèrent supérieures à cette existence, vaine et solitaire au fond, malgré les adulations et les mensonges. Celles-là, liées à ne pouvoir se démettre, se revanchèrent en me confiant la faillite de leur caste.

« Nous sommes les sommets sociaux, me disait la plus consciente d'entre elles; et il ne tombe de notre clocher gracieux, aux aiguilles de fièvre que le glas de toute joie véritable ! » Sa voix était triste en effet, ses yeux désenchantés et même sans larmes. « Tant pis, continuait-elle, nous irons jusqu'au bout. C'est l'abîme d'une race, la fin d'une époque, qui, n'ayant cru qu'au plaisir, s'est ruée à l'extrême désespoir. Car, connaissez-vous un supplice comparable à celui de ne s'appartenir plus, d'être l'écho le plus aigu d'un temps, au lieu d'exprimer son âme propre, de s'être déguisée en fantoche, en artifice, en poupée sociale? L'irrépa-

rable ennui nous hante toutes, et les plus intelligentes au moment de s'endormir connaissent le remords de n'être bonnes à rien. Allez, nous disparaîtrons, tout doucement, sans même qu'il soit besoin d'une chiquenaude de justice, notre fard pâlit, notre émail tombe déjà, notre miroir nous montre notre fantôme. Vous me demandez si la femme à la mode se meurt, je vous réponds qu'elle se tue. »

II

LA FEMME NOUVELLE

I

La genèse de la femme nouvelle.

LA CICATRICE

J'ai écouté tomber les larmes de la femme. Je les ai écoutées tomber et tous les autres bruits du monde se sont tus. Je n'ai plus entendu qu'elles. Et il m'a semblé qu'un grand fleuve s'en formait, un fleuve de purification pour toute l'humanité.

Les luttes intérieures de la jeune fille, les sanglots de la femme de trente ans en bataille avec la vie, les déceptions violentes qui atteignent l'âme et déchirent le cœur, tout le désordre vital est à peu près partagé avec l'homme, quoiqu'il ait à son avantage la distraction violente et saine du travail professionnel et des affaires publiques. L'adolescent, lui aussi, a grand peine à obtenir au milieu des incertitudes et des agitations sa propre cons-

6.

cience ; l'homme boit l'amertume des passions, rencontre aussi les ombres redoutables de la maladie et de la mort. La désillusion et le désespoir n'épargnent nul être. Mais il y a en plus un désastre bien féminin, une déroute dont meurent certaines, dont beaucoup demeurent à jamais déchirées. C'est aux approches de la grande angoisse physiologique, alors que, déjà émue par les infortunes, la femme, si elle va vaincre ce dernier ennemi en son propre sang, est séparée de son passé, de ses anciens devoirs, des plaisirs qui la consolèrent. La voilà guérie de sa blessure, avec un organisme nouveau mais la voici hélas! en retrait de l'humanité.

LA CRISE DE CONSCIENCE CHEZ LA FEMME MODERNE

La femme moderne, la mondaine ne naît pas consciente; tout dans son éducation, dans la routine brillante ou monotone de sa vie, dans les exemples qui lui sont donnés, dans l'atmosphère sociale qu'elle respire, lui interdit ou la détourne de se connaître elle-même. Le couvent, qui a étreint ses premières années, l'a stylée surtout à

l'obéissance. A peine sortie, elle et les siens n'ont de cesse qu'elle soit mariée. Vite alors, elle se grise des plaisirs étincelants et fragiles; elle se modèle selon l'éloge perfide de l'homme qui la veut à son goût, gracieuse, irréfléchie, vouée exclusivement à lui plaire. Bientôt son esprit rappelle la trame d'une étoffe délicate, à la mode et qu'un souffle plie et déplie. Son moi est tissé avec les multiples et inconsistants phénomènes de son existence : rayons de lustres, regards de danseurs, babils de *five o'clock*, échos de la comédie ou du livre à succès, modes et bijoux. Vous pouvez analyser : à la réflexion, vous ne découvrirez pas un grand nombre de détails, supérieurs ou différents, sinon peut-être quelques rendez-vous secrets, des voluptés bien incomplètes et quelques larmes vite séchées pour que le teint ne se fripe point. Je crois bien que c'est tout. Et l'on vit de la sorte, dix, quinze, vingt années ou plus avec cette âme évaporée et mécanique.

Cependant une fatigue plus profonde entame le visage intact jusqu'à ce jour; c'est au retour d'une soirée plus tardive et plus fiévreuse. Après le sommeil lourd et inquiet, elle s'observe, et sa première décadence lui apparaît. Les paupières gon-

flées se strient de légers plis qui se précisent aux tempes lasses. La neurasthénie a fait l'œil pâle; la joue obéit moins aux émotions, elle porte, avec la bouche, le poids indéfinissable du sourire convenu; les cheveux, tant de fois décolorés par l'art, pâlissent çà et là.., et le miroir renvoie à la mondaine un visage, où la marque enfin visible du passé évoque un inquiétant avenir. Elle s'explique pourquoi certaines amies moins attrayantes mais plus jeunes sont plus recherchées; déjà le premier coup est porté à l'arbre de joie et d'inconscience. Elle s'épeure, se cabre devant la première giboulée qui la plie. Et les réflexions mélancoliques affluent. Elle scrute les hommages de l'homme et, sous ces fleurs trop banales, l'égoïste désir lui apparaît. Comme elle n'a guère recherché que la distraction, on ne lui fit fête que pour se distraire. Le sentiment qu'elle est étrangère partout l'envahit. Elle fut l'objet de luxe qui meuble bien un salon. Et quand il s'agit de jouer son rôle de femme sérieusement à la face de la Destinée, elle ne trouva plus qu'une chair désespérée et gémissante, résignée à devenir l'antre douloureux d'où fatalement jaillit la race.... Le vertige la gagne à ce bilan de son passé. Elle se comprend

seule. La vie, si peuplée il y a quelques années, si tumultueuse, lui semble une chambre vide. Elle touche à cette minute cruelle et salutaire où les corps s'élucident en transparents fantômes, derrière lesquels s'agite une âme faible ou coupable, seule réalité! Qui dira le tourment des yeux dessillés au milieu des vains mirages du monde? Ils constatent, ces yeux, combien peu parmi les êtres qui évoluent avec tant de fièvre sont autre chose qu'un reflet, une grimace, un vêtement. La vie n'était donc pas ce chatouillement des nerfs, ce stupéfiant du cerveau et du cœur? Non, la vie était mystérieuse, grave, douloureuse à l'infini.

Et la pauvre se voit toute petite, plus débile qu'un enfant devant ce problème inexorable. Où s'appuyer? Rien d'assez solide, puisque sa beauté elle même lui échappe. Qui implorer? la méfiance lui révèle que nul ne l'aime assez pour être sincère. L'époux est mort ou trop vieux ou si lointain d'âme. Les enfants sont mariés, pris à d'autres pensées. Il se fait un grand silence autour d'elle après le tumulte de la fête. Alors, sa tête si lourde d'enfin réfléchir tombe entre ses mains frémissantes, et de se voir pour la première fois,

telle quelle, elle sanglote en proie à une tristesse suprême et inconnue.

UN CORBEAU SUR UN MIROIR

Oui, grâce aux exigences de notre société ineptement construite au seul profit de l'homme, ce n'est guère que vers quarante ans que l'agitée attrayante ou la douce assoupie, la coquette ou la mère devient une femme, c'est-à-dire regarde les horizons de sa propre vie d'un regard qui n'est plus abusé. Minute mémorable, dramatique, digne de se hausser jusqu'au poème ou jusqu'à la légende. On pourrait croire que le corbeau symbolique d'Edgar Poë, l'oiseau aux répons impitoyables dictés par le Destin, s'est assis au-dessus de son miroir, comme dans les strophes immortelles et désolées, il s'assit chez le poète au-dessus de la porte. La désillusionnée l'interroge avec angoisse : « Verrai-je encore renaître quelques-unes des joies disparues ? » Et le corbeau impassible réplique son traditionnel : « Jamais plus. » Elle insiste pour scruter l'avenir, exposer ses plans de rénovation : « Je vais me créer, dit-elle, une

nouvelle vie, moins futile, plus ardente, je vais vivre désormais l'existence d'une femme désabusée. » Alors l'oiseau impitoyable sur le miroir s'écrie : « Trop tard ! »

« Trop tard ! » ou « Jamais plus ! » voilà les deux sentences pesant sur la vaincue qui commence à ne plus plaire à l'homme.

Souvent l'épreuve est plus grande que son courage. Elle en sort brisée, car elle n'est pas préparée à la lutte. Elle se résigne, adopte cette vie somnolente de la femme mûre qui, en province, se hâte vers la vieille femme. Le ressort inépuisable, croyait-on, de la coquetterie s'est détendu, l'organisme tout entier se déforme. Elle est, je le répète, une « vieille femme ». La déroute a été brusque, avec peu de ces gradations dans le renoncement qui font de la résistance féminine contre les assauts du temps quelque chose d'aussi émouvant qu'un beau crépuscule. Michelet a bien poussé le cri apitoyé : « Il n'y a plus de vieille femme ! » Qui l'a cru ? L'intrigante, l'endurcie, l'indigne de son sexe par l'impudeur de son obstination, l'irrésignée qui au delà des époques fatidiques joue les rôles de la jeunesse et donne, au spectacle de ses poignantes simagrées, la bizarre

impression de ce que Léon Cladel eût appelé « une martyre ridicule ». A certaines fêtes parisiennes, ou aux cercles des villes d'eau elle traîne ses robes fanatiques sous des chapeaux inexpiables avec un visage remanié où le souvenir de ce qu'il fut rend plus triste la palinodie présente. Elle impose une oppression presque physique et semble le dérisoire pendant de l'humble sacrifiée, de la modeste renonciatrice qui voulut en quelque manière le suicide de sa gloire, ne pouvant accepter ni la déchéance ni la lente destruction.

L'INJUSTICE DE L'HOMME

Notre société n'ouvre à la femme qui ne peut plus être mère qu'un désert aride. Cependant la grande crise eut pu être féconde en bienfaits. J'ai vu cette tragédie silencieuse purifier bien des âmes. L'insouciante et la frivole approchaient enfin d'une sorte de révélation. Elles allaient être transmuées en quelque personnalité plus haute, dont la société eut pu s'enrichir. Alchimie utile si le nouveau métal pouvait devenir une monnaie acceptée des changeurs. Mais, quand il s'agit pour

la femme d'appliquer à la vie pratique les enseignements de l'expérience, les cadres sociaux craquent, se refusant à insérer un élan imprévu. Ce n'est plus seulement la voix intérieure du corbeau fantastique, c'est aussi la voix brutale de l'homme. « Ton rôle est fini, dit-il, meurs ou taïs-toi! » Combien se révoltent : « Mais je ne me sens même pas entamée, je suis riche d'énergie, j'ai si peu dépensé jusqu'ici malgré tant de sang et tant de larmes. Les mouvements de ma volonté s'arrêtèrent dans un espace si restreint. J'imagine aujourd'hui qu'ils pourraient se répandre vers l'univers tout entier. » Elle ne se trompe pas; mais l'interlocuteur hausse les épaules, remâche la pensée de Napoléon : « La femme n'est bonne qu'à enfanter. » Et que fera-t-elle donc, ayant enfanté en effet, ayant parachevé le sanglant devoir plus dangereux, racontent les statistiques, que, pour l'homme, les champs de bataille? Que deviendra-t-elle ensuite quand sa mission créatrice est terminée?

L'HEURE DU PRÊTRE

Je le répéte. Elle est assise solitaire au milieu de sa vie dévastée. Le premier consolateur qui s'avance c'est le prêtre. Dans le presque suicide, il apparaît à quelques-unes comme le messie attendu. Sa robe noire s'accorde au deuil de cette âme; sa parole est affectueuse. Il apporte avec lui la considération et l'estime du monde. Celles surtout qui songent à se réhabiliter de peccadilles trop connues adoptent vite le sentier qu'il montre d'une main potelée que prolonge le bréviaire. Il n'a pas l'égoïsme brutal des autres hommes, il est bienveillant et lénitif. Il représente une idée antique, vénérable, de dévoûment et de sacrifice. Elle lui est reconnaissante de son regard baissé, de la mansuétude de sa personne, de cette science qu'il ne dédaigne pas de lui verser. Tandis les autres se taisent, devant elle — comme si elle était impure ou étrangère — quand elle entre au moment d'une causerie philosophique et émouvante, lui le prêtre, lui parle de son âme, de Dieu, des mystères qu'elle aime et dont elle a peur. Ce qu'il lui

explique est anodin et consolant. Et les flammes mêmes de l'enfer deviennent la naturelle épice du banquet céleste.

Elle a tant envie d'ouvrir les écluses de son âme bouillonnante et réfrénée ! Le confessionnal l'attend. Elle a tant envie de se lier à une force permanente ! Il offre l'hostie sainte. Elle se sent troublée par de mauvais souvenirs en son boudoir, elle a renoncé au bal, au visites, aux caquetages... L'église avec sa pénombre, ses vieux vitraux, sa musique grave, l'encens qui sèvre des désirs charnels, est toute prête à l'abriter, à l'accueillir.

Dieu me garde d'élever contre le prêtre la voix aigre de certaines émancipatrices. Pourquoi entraver l'apaisement de milliers et de milliers d'âmes? Je le sais bien, elles demeurent inactives, savourent le demi-suicide. « C'est ici, comme l'écrit Chateaubriand, que la religion trompe doucement une âme sensible. » Mais toute rade vaut mieux que le désespéré naufrage. La femme à qui l'enseignement du prêtre suffit, ne saurait pas vivre sans doute une autre vie. L'atavisme l'enchaîne, elle se perdrait sur une route âpre où l'ombre du clocher ne s'étend plus. Qu'elle reste au pied des idoles ! Elles lui seront certainement plus douces

que l'homme impitoyable. Une poésie infinie, un calme égal à celui des plus beaux paysages émane du silence et du recueillement de l'autel. Béni soit toujours celui qui apporte la paix! Je ne m'adresse pas à ces consolées. Je vais vers les inquiètes qui n'ont pas agenouillé leur destin sur la paille clémente des prie-dieu. A celles-là que reste-t-il?

Ce cœur immense et tard épanoui, notre société le repousse. Nous sommes pourtant si fiers de nos progrès, de nos découvertes, de la protection accordée aux souffrances, aux pauvretés, aux médiocrités mêmes. Notre civilisation est cependant plus dure pour toute la foule des femmes d'après quarante ans que le patriarche Abraham envers sa servante. Celui-ci du moins ne se vantait pas de philanthropie, et Agar fut exilée avec des provisions et quelque sollicitude. L'Agar moderne est vouée, solitaire et méconnue, à un implacable désert. Pas de source où désaltérer sa fièvre, pas même un Ismaël qui puisse recueillir ses pleurs. Son âme va languir, puis se dessécher dans l'oubli ou dans l'indifférence. Trop souvent pour un cœur délicat, la mort physique résulte d'un tel découragement. « Je n'ai plus rien à faire ici-bas, nul, paraît-il, n'a besoin de cette sollicitude qui ne se dilate en

moi que pour s'effeuiller obscurément. » Et la vie se retire obéissant à la volonté désolée. Combien de morts sont inexplicables autrement que par l'injustice et la surdité du monde social !

LE DERNIER AMANT

Souvent la crise redoutable surprend la femme en plein amour. Elle a fini dans ce chassé-croisé des heures mondaines, par rencontrer celui qu'elle appelle volontiers son maître et son ami, sans se rappeler le mot définitif, qui veut que notre pire ennemi soit notre maître. Cet homme détient la source des plus tristes rancœurs. D'abord il ne comprend rien à l'inquiétude qui la traque, à l'éveil d'une intelligence dont il n'a que faire, lui, oisif, frivole, n'ayant pour être supérieur à elle que de se dire un homme. Il s'oppose à l'évolution sérieuse et bienfaisante ; même il s'en rit. Elle souffre, n'ose le contrarier, d'autant que la voix symbolique de l'invisible corbeau sur son miroir lui a chanté la fin des joies. D'ailleurs il était sur le point de se détacher, il l'avait aimée par égoïsme, par vanité surtout, à cause du monde.

Ce serait le moment aujourd'hui de lui prouver qu'il est un homme véritable, c'est-à-dire une force clémente et abondante; il devrait l'abriter dans la déroute de son illusion, lui offrir la tente solide au milieu du désert et des flots de sable. Ah! rôle divin! Sauver une âme égarée, offrir un peu de repos, partager le pain de consolation... Au lieu de cela, il bâille, se détourne, la trouve insupportable, se dit que le détour de l'âge l'a détraquée. D'ailleurs l'intimité d'elle-même, il ne l'avait jamais sollicitée; ses confidences, il ne les écouta que d'une oreille distraite, ne remarquant que le joli mouvement des lèvres et l'animation chaude des yeux. Il l'aimait joyeuse, joueuse, brillante. Que lui reste-t-il de tout cela? Et elle n'est plus aussi docile, aussi facile à tromper. Elle est triste et clairvoyante. Un génie grave naît en elle. Les fils minces et tout extérieurs qui les reliaient sont décidément rompus. Elle aperçoit cette réalité horrible entre toutes, qu'elle fut toujours dupe... Malheur à elle si pourtant elle veut le retenir, si par amour-propre, par désespoir surtout, elle se précipite vers sa fuite, supplie, implore, subit tout, jusqu'aux rivales, afin de garder une heure çà et là, et croire malgré la visible impa-

tience de l'ingrat, son air écrasant de miséricorde, qu'elle n'est pas tout à fait seule et qu'un être humain encore ne lui est pas entièrement étranger.

LE PIÈGE SOUS LES ROSES

Le monde rit avec sa coutumière cruauté devant ces humiliations qui meurtrissent à jamais un cœur. Rien n'est plus injuste; vous ne donnez pas à la femme une issue favorable à ses énergies, et vous la chargez d'opprobre parce qu'elle en fait cadeau à des indignes, parfois à des monstres. Ne vous en prenez qu'à vous. Pour ma part, je ne toucherai qu'avec une pudeur respectueuse à ces dernières amours semblables à des blessures. Mais voici le dernier piège souriant enveloppé des roses de l'automne ! Elle ne sait pas, la malheureuse, elle ne sait pas elle-même combien peu elle s'est résignée à son abdication. La suggestion de l'homme : « Tu dois avant tout me plaire » elle n'a pas encore eu le temps de la chasser. Et puis l'intarissable besoin d'aimer, de dorloter, de soigner, se réveille brusquement avec cette certitude d'avoir été jusqu'ici guidée par l'instinct et

non par le libre choix. Si elle savait quel déboire menace sa nostalgie d'un grand bienfait !

« Comment, répond-elle à une amie qui l'avertit avec douceur, c'est cela que vous appelez le piège... Quoi ! ce n'est même pas un homme, c'est presque un enfant ! »

Oui, c'est le presque enfant, le tout jeune homme. Rien n'est plus naïf, ni plus perfide. Elle ne se souvient d'avoir été mère que pour regretter de n'être plus épouse. Les deux amours se fondent ensemble dans le soir de sa vie, nuage pourpre et nuage rose. Les déceptions du mariage, les déceptions de la maternité cherchent à se détruire en s'unissant. Le désir de diriger, la science du conseil qu'elle a acquise, elle veut les exercer sur cette frêle tête en qui l'avenir reste indécis, et qui pour elle incarne, n'étant encore qu'espoir et promesse, l'idéal complexe de son cœur. Lui est tendre d'abord, conquis à l'excessive ardeur, à la richesse de l'automne. Les fillettes qui traversèrent ses premiers rêves sont bien pâles devant ce fruit meurtri et savoureux, abondant et plus beau d'être coupable. Il est reconnaissant dans l'ivresse de ce dévouement qu'il n'avait pas prévu. Il regarde en elle le mystère de l'univers, il soupçonne que le baiser vaut mieux

qu'une distraction, qu'il est un verbe spécial, silencieux, mais plein de secrets. Seulement elle est une image trop complète de l'Expérience; en elle la volupté s'éloigne plaintive. Les larmes que la tendresse arrache à ses yeux ont le goût des pleurs de désespoir. Heureuse si elle a su résister à elle-même surtout, ne point se donner, n'être qu'une autre mère! Heureuse si dans sa lutte elle n'a point perdu la tête, n'ayant plus déjà à elle son cœur. Le charme ne tarde guère à se rompre. Est-ce la vieillesse à l'horizon qui épouvante ce nouveau venu de la vie? c'est plutôt ce passé, l'ombre de ce passé si regretté et employé si mal, qui pèse en nuages noirs sur elle. Comment continuer l'histoire simple et terrible? le jeune homme sans pitié auprès de la misérable sans défense. Son miroir du moins, au jour maudit et cher de sa conscience apparue, ne fut que strict en proclamant la décadence; cette fois sifflent l'ironie, l'injure plus aiguës sur cette lèvre plus chère. L'infortunée s'écroule sous le knout du méchant qui trop jeune n'a pas encore appris l'indulgence au fond des détresses de la vie. Elle est châtiée d'avoir cru encore à l'adage trompeur: « La femme n'est faite que pour aimer,

se dévouer. » Pour avoir aimé et s'être dévouée sans limite, elle n'a recueilli que le suprême affront.

LA VOIX DE LA COLOMBE

Il y a cependant une route silencieuse et toute pure, où beaucoup s'acheminent, pèlerins sous des voiles et des dentelles noires. C'est la route mystique; elle attend les âmes délicates et effrénées qui ne peuvent se résoudre, malgré l'ingratitude universelle, à revêtir l'égoïsme, cette tunique, plus irrévocable qu'un linceul. « Mon Dieu, ont-elles crié dans l'identique délire des crucifiés, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Mais un dieu habite les larmes. L'épreuve de l'amour humain conduit aux frontières d'un pays de sérénité, d'où les tentations ont fui. Elles entendent enfin la petite voix qui parle aux heures d'abandon, la voix de la colombe, dans les abîmes du cœur, succédant à la voix du corbeau sur le miroir. Ceux, celles qui l'ont entendue, cette voix, savent, seuls, quelle récompense elle porte. Vous aurez beau prêter l'oreille, vous ne la saisirez pas, si vous riez, si

vous croyez à la beauté de ce qui passe. Elle ne vous consolera point tant que vous n'aurez pas descendu les derniers degrés de votre misère. Elle est si légère, si frêle ! un rythme de valse suffit pour la couvrir; et cependant, pareille au souffle de prière soulevant le voile des premières communiantes, elle fait palpiter la poussière des siècles...

Récemment, me promenant aux confins de la Bretagne, devant les barbares calvaires qui s'érigent aux carrefours des chemins comme de grandes paroles monacales figées dans de la pierre, je m'arrêtai méditatif. Là, j'ai vu une femme nouvelle, née sous la main d'un sculpteur prophète et innocent. La Mère, non plus jeune et toute confiante serrant le bambin divin dans ses bras hardis, mais une femme assise, ébranchée à l'ouragan des infortunes, avec son fils sur les genoux, son grand fils glacé, mort. Je crus assister au drame intime de l'Eve moderne étalé dans cette pierre admirable et presque informe. Voilà la femme d'après trente-cinq ans. Ses joues déjà jaunies se marquent du fin collier des rides. Elle est assise au milieu de sa propre vie dévastée. Mais elle forte encore, elle sourit avec le pâle éclat des veilleuses et des étoiles. Sur ses genoux, l'Homme est étendu. Qui? l'époux,

le fils, l'amant peut-être, le symbole de son bonheur, l'image saignante et vaincue de son rêve. Son christ à elle est mort, l'enfant de son jeune espoir, toute sa vie passée de crédule tendresse; mais elle n'a pu se résigner au sépulcre. Elle l'en a arraché, elle le tient là contre sa poitrine ardente, d'où la vie par le canal des larmes redescend. Et le miracle lui obéit. Les paupières s'ouvrent, le sourire renaît; l'Idéal mort ressuscite plus beau sous la douleur féconde.

COMMENT ELLE DEVIENT MYSTIQUE

Le mysticisme est de mode aujourd'hui; je le sais et je le regrette. Ce que la mode consacra un jour est menacé d'un long oubli. Cependant, j'ai confiance. Toute rénovation importante a besoin d'un courant mystique. Certains volcans créèrent des montagnes non loin d'eux par leurs éruptions. Mais si les laves mystérieuses et redoutables n'avaient pas jailli éblouissantes, ces nouveaux sommets ne soulèveraient pas la plaine. Il ne faut pas rire du travail étrange de Cagliostro, étonnant l'aristocratie indolente et frivole par ses cérémonies

initiatiques où les femmes affluaient. Le souterrain isiaque prépara les grands seigneurs à l'échafaud. Le mysticisme aujourd'hui accomplit une œuvre plus pacifique, malgré les coups de tamtam et les bamboulas d'impardonnables charlatans. Il hâte l'évolution des âmes. Voilà qui est passionnant jusqu'à l'ivresse. Et que l'on ne dise pas que l'humanité intérieure est immobile. La nature change non seulement d'aspect selon les saisons ou même les heures de la journée, mais son essence subit des transformations profondes. Sans cesse, une race ou une espèce, disparaît, et une autre race ou une autre espèce la remplace. De même certaines tendances, certaines croyances, certains principes, crus jusqu'ici impérieux et indéfectibles, s'anéantissent lentement afin de laisser de l'espace à quelque chose d'imprévu. Il se pourrait qu'à notre époque la femme inaugurât une de ces radicales transformations.

Voilà la nécessité de la crise mystique. Elle prépare à une plus haute conscience, amène la transition entre la femme du passé et la femme vraiment future. Mysticisme amorphe et presque sans dogme. Paris — le Paris féminin et mondain — se souvient encore de s'être pressé dans le palais d'une

grande dame mi-portugaise, mi-anglaise, aux titres et au luxe exubérants. Une chambre étrange, vouée à une reine morte, servait d'oratoire pour ce culte, qui n'est après tout pas si insensé, puisque Auguste Comte voulait l'innover chez nous, puisque les Chinois le proclamèrent à des époques immémoriales et ne l'ont point encore abandonné. Je veux dire la religion des ancêtres, des bienfaiteurs de l'humanité, de nos pères et de nos mères de chair ou d'âme. Culte des saints chez les catholiques, culte des héros chez les païens. Il faut avouer qu'Auguste Comte n'accordait aucune réalité objective à ces grands morts. Pour lui, ils n'existent qu'en nous-mêmes, tandis que toutes les religions admettent une vie glorieuse réservée aux bons soldats de la Vérité. Mais cette différence d'opinion n'a pas autant d'importance qu'on pourrait le croire. Cet ami, dont je serre les mains avec effusion, dont la pensée m'est si douce, existe surtout en moi-même; c'est de sa réalité dans le domaine de mon âme que j'ai à m'occuper. L'autre réalité me restera toujours lointaine et mystérieuse. Il en est de même des morts. L'important c'est qu'ils vivent en nous par le culte, qui chez les modernes, est regardé surtout comme

un entraînement psychique, une façon plus religieuse de « cultiver » notre esprit. D'ailleurs, de toute manière, les morts seront la dernière consolation de la femme. Ils ne lui font plus de mal. Ils reculent dans le mystère, ils sont ses alliés, elle leur parle, elle les entend lui répondre; ils ne la trompent pas, ceux-là qui ont dépouillé la chair. « Tu es, lui disent-ils, dans une région d'épreuves, la véritable patrie nous l'habitons maintenant, nous reviendrons peut-être sur la terre, mais purifiés et meilleurs. Ne pleure plus : tu as gagné par la rançon de tes chagrins une belle existence pacifique et bienheureuse. » Elle les écoute, transfigurée. Nous avons vu au début de ce livre comment le sentiment de la ruine et la vue de la mort ont créé l'espoir en l'immortalité et le progrès. La vie devient dès lors supportable. Au lieu d'être le monotone recommencement des jours, elle devient la toujours flambante forge où le métal de l'âme s'épure. Ceux que nous avons perdus ne nous abandonnent pas. Leurs visages translucides éclairent nos sommeils; parfois, à des heures plus miséricordieuses, ils s'asseyent à nos côtés, nous parlent, sèchent nos yeux, réconfortent notre cœur.

La vie, tel un pèlerinage, s'achemine vers les douces piscines qui nous laveront des poussières tristes. Elle n'apparaît plus l'œuvre désordonnée et cruelle du hasard; elle devient logique et une, et il semble à cette délaissée que son existence si infructueuse, si tourmentée, si inconstante, se transmue en ce fruit cyclique, que les anciens statuaires plaçaient entre les doigts du petit Jésus.

Il y a cependant un danger en l'excès de cette vie intérieure. Elle peut devenir un stupéfiant pour le combat des jours, et faire de la femme une nonne ou un fantôme. Celle qui a trop regardé les étoiles en a eu les paupières brûlées, et la voilà devenue en quelque sorte l'aveugle et l'insensible. Le mysticisme à lui seul est incomplet, il ferait bientôt, s'il pouvait répandre sa doctrine, de l'univers un cloître, de l'âme un tombeau plein de lumière, mais sans rayonnement autour. Il faut que l'amour de la vie corrige cet excès sublime.

PAS LA CHARITÉ MAIS L'ALTRUISME

A côté de la femme mystique, il y a, si j'ose dire, la femme « humaine », ou bien la femme nouvelle, celle dont les yeux ne se perdent pas vers le firmament. Elle veut conquérir la terre, ne cherche plus en l'homme une protection qu'il fait toujours payer trop cher, demande sa grande place au soleil social afin d'apporter au monde un peu plus de justice et de pitié. Si la mystique renonce, l'humaine s'évertue. Celle qui prie sait sa foi; celle qui agit sait son acte. Elles existent par elles-mêmes, elles sont libres dans l'acceptation stoïque du mot. Elles ont accompli l'héroïque voyage sur la mer des tempêtes vitales pour attérir à l'Amérique merveilleuse qui est soi-même. Seulement chez la mystique la destinée en quelque sorte a tout fait, son âme reste passive. L'autre étreint sa destinée de front, l'imprègne de sa volonté. — Sois une conscience, dit l'une, afin de te vouer à la mort. — Sois une conscience, dit l'autre, afin de te vouer à la vie. — Sois divine, dit l'une. — Sois humaine, dit l'autre, sois humaine, il y a tant de

magnifiques tâches à accomplir sur ce sol maudit! Stuart Mill a écrit qu'il ne restait à la femme ayant atteint ses quarante ans que la religion ou la charité. Aussi demande-t-il qu'on lui ouvre alors le cycle social et politique. — Oui, plus la charité mais l'altruisme, Je n'aime guère la philanthropie officielle. Il faut d'abord, pour l'exercer, une fortune considérable; puis beaucoup de femmes très intelligentes s'impatientent de ne pas être plus près de la main qui reçoit. Le don pour le don ne satisfait pas certaines donatrices, éprouvées en leur passé, et qui savent combien la vraie douleur est pudique. —Cependant il est des voies plus proches de la grande désespérance. Par sa nature, par les fibres les plus secrètes de sa chair, par les minutes pathétiques de sa physiologie, chaque femme communie avec les plus hauts mystères qui sont des mystères de douleur, Si elle devient clairvoyante, son plus grand soin est d'apporter partout son secours, efficace infiniment; car on ne sait guérir que si on a été blessé.

Vers l'univers elle se penche, l'oreille attentive à tout bruit qui pourrait être un sanglot : « Mendiant, dit-elle, viens, tu as beau être mal vêtu et laid, tes haillons cachent le dernier des martyrs.

Viens, il te faut d'autres consolations que l'alcool de l'assommoir. Ma pitié te haussera jusqu'à ton légitime bonheur. » — Le mendiant a passé et la femme prête l'oreille encore. C'est un vagissement cette fois, une rumeur à peine, un murmure... un enfant laissé sans abri va mourir. Mais la femme le saisit, l'étreint comme une proie : « Pauvre petit délaissé, je t'adopte. J'ai déjà des enfants, mais le cœur des mères est immense, il s'étend jusqu'aux confins de l'univers, tu seras à côté de mes fils. » Le petit enfant est sauvé, mais la femme écoute toujours. Là-bas, cheveux couverts de cendre, yeux meurtris, se traîne le troupeau des courtisanes et des criminelles repentantes : « Mes sœurs, dit la femme, venez auprès de moi, je ne méconnais pas mon sexe même au fond de ses fautes. Pauvres victimes d'une société impitoyable, où l'égoisme de l'homme est roi, venez trouver un hospice, des soins, l'oubli du passé, le rachat de votre avenir. » ...La lamentation s'élève ; cependant le troupeau infortuné a disparu. Ah ! c'est la plainte immense de tous les malades, de tous ceux qui connaissent sur la terre l'enfer physique. Alors la femme grandit encore. Un cantique monte à

ses lèvres : « O vous, dit-elle, tous les déshérités du corps, je vous enverrai des mains délicates pour vous apaiser et vous guérir, je vous enverrai mes pures et nobles filles; savantes et bonnes, elles vous sont vouées. Elles auront de si douces attentions pour vos blessures : le seul contact de leurs doigts sur les charpies y répandra un magnétisme bienfaisant; et, cette affection débordante qu'elles portaient à leur mère, je vous la donne. N'est-ce pas tout ce que j'ai de plus précieux? — et Dieu lui-même ne pourrait faire plus.... »

Voilà la charité véritable, celle que l'on ne peut plus appeler charité de ce mot si beau devenu futile. *Caritas* chérissement, affection moitié maternelle, moitié messianique. La femme est bien créée pour l'exercice de ce laïque sacerdoce. Là seulement elle se trouve heureuse, assouvit son destin. Ardent et calme refuge, à la fois hôpital et temple vivants : telle elle se dresse sur le monde. Sauf quelques exceptions sublimes, l'homme songe à jouir d'abord, il aime la force, recherche les spectacles de la santé et de l'opulence. Au contraire, la femme secourt le monde moins par devoir

que par fonction, par amour pour la vie, par une juste indignation contre la mort.

« Il faut toujours faire quelque chose hors de la maison » me disait Mme Potter Palmer, celle qui a été justement surnommée pour sa beauté, sa richesse et son activité « la reine de Chicago » . En effet, épouse parfaite, ne trouvait-elle point le temps de présider en délicieuses toilettes, à côté de Mgr Gibbons le congrès des Religions? Cette formule est excellente, décuple les énergies, relie la vie de la famille et la vie de la cité. En Amérique, en Angleterre, dans l'Europe du Nord, la femme intervient pour tous les bienfaits de l'intelligence et du corps. A Paris, elle commence à peine à s'entremettre pour les infortunes avec une diligence éclairée. Déjà elle a pu pénétrer dans l'assistance publique, elle a fait se dresser des maisons hospitalières où les femmes enceintes sont accueillies; les libérées de Saint-Lazare ne restent plus en butte à toutes les hontes et à tous les périls. De nobles, de vertueuses femmes leur offrent le pain, des vêtements, leur cherchent du travail, leur rouvrent les yeux intérieurs, leur refont une conscience. J'ai visité ces maisons aussi utiles, plus utiles

même que les écoles, car on y redresse d'infirmes destinées. Tâche plus difficile, plus délicate que de diriger un instinct qui s'éveille et qui n'a pas été faussé. Instruire c'est beaucoup, rectifier c'est immense. Tandis que mystérieusement une volonté néfaste semble traquer de pauvres créatures en débris, quelques femmes luttent contre le *fatum*, les lois aveugles de l'atavisme et de l'habitude, créent par leur légion sacrée une providence humaine. Les carrières libérales s'ouvrent aussi aux jeunes filles. Dans les hôpitaux, je les ai vues ces admirables créatures plus belles, il m'a semblé, avec leur tablier d'infirmerie que sous leurs colifichets, tant d'ingénues que la seule vue d'une plaie ferait s'évanouir. Je les ai vues apportant aux soins des maladies l'attention opiniâtre d'une sœur de charité qui serait un médecin. Et il faut voir, au milieu de leurs camarades virils, comme leur atmosphère studieuse écarte toute plaisanterie déplaçée, les fait aussi respectées que de petites saintes sans auréole, défendues par leur franchise et leur pureté. Je connais la vie de certaines que j'admire à l'égal de ces nonnes de vitrail, vivant entre leur missel et leur prie-dieu. Elles ont de petites chambres où le lit, la table, la

chaise, la toilette, se pressent, oiseaux frileux dans le même nid. La lampe à esprit-de-vin chauffera le déjeuner rapide, tandis que le livre de physiologie ne quitte pas leur main impatiente. Ah! comme elles s'y jettent, à intelligence perdue, dans ces mystères de l'organisme, en les dédales des os et des muscles! elles suivent les globules du sang avec l'angoisse de ceux qui voient s'enfuir un navire. Comme les cellules du cerveau leur apparaissent des choses infiniment troublantes et captieuses — des îles inconnues! Le fin treillis des nerfs, elles le parcourent ainsi que des chemins qui mènent au secret d'une Ville... Qu'elles voudraient en dévider l'écheveau, l'enrouler au rouet de leur rêve pour en tisser la santé éternelle de l'humanité!

LE NAVIRE ARGO DE L'AGE NOUVEAU

Où cet éveil de la conscience conduira-t-il la femme nouvelle? Nul ne connaît la limite de cet élan, pas même elle. Mais elle ne veut pas que l'homme cette fois encore lui dise : « Tu seras ceci

ou cela. » Elle riposte avec vivacité : « Je ne sais pas clairement ce que je deviendrai, mais laissez-moi devenir ce que je devrais être. Le premier devoir d'une créature humaine, c'est de réaliser tous ses possibles, serait-ce à ses dépens. »

Enfin, puisque nous ne sommes que des hommes, souhaitons-leur un voyage glorieux, sur la dangereuse mer. La voilà pareille à un petit esquif, ayant une chevelure de ténèbres ou de soleil, comme voile, et une poitrine géminée comme proue. A l'exemple du chœur antique, faisons-lui du rivage notre affectueux compliment : — « Va, barque hardie, dirons-nous, vogue sur l'immensité, libre d'arriver où tu rêves, de choisir ton port, de te mesurer aux tempêtes. Nos espoirs t'accompagnent. Si tu savais combien nos cœurs battent au soulèvement de chaque flot! Mais personne n'a le droit, ni d'ailleurs le pouvoir de deviner où tu vas. L'avenir prononcera seul sur ton aventure, selon que tu auras sombré ou survécu; car l'avenir est un tabellion qui ne pardonne pas.

« Ou plutôt c'est toi-même qui décideras de toi-même; tu es ta volonté, tu seras donc ta liberté et ton jugement. Si tu portes en tes flancs la Vérité,

sûrement tu débarqueras au rivage de la Victoire. Va, petit esquif conscient, tu es le navire Argo de l'âge nouveau, ta cale bourdonne de l'hymne des messies futurs. N'est-ce pas que tu ne nous trompes point en nous affirmant que tu portes en toi le plus précieux trésor du monde?

II

Le problème de la Jeune Fille.

(LA JEUNE FILLE LATINE)

INVECTIVES A LA POUPÉE

Je vais vers la petite fille et je lui dis :

« Brise ta poupée. — Déchire cette gentille robe que tu lui fabriquas aux dépens de la tienne, éparpille cette dînette où tu te complus à lui réserver les meilleurs mets. Jette loin de toi ce jouet perfide que l'homme imposteur, que ta mère asservie ont glissé entre tes bras. Ce joujou te prépare à une vieillesse abominable. Ces yeux d'émail, cette chair de carton, cette anatomie de son et de linge, c'est déjà tout le mensonge social auquel l'on veut lier ta destinée. Ne te voue pas uniquement à dorloter le rejeton de l'homme, qui t'abandonnera quand il aura grandi, et avec raison, car

on ne fait sa destinée que tout seul. Et alors, déjà vieille et toujours enfant, n'ayant jamais joué qu'à la poupée, et bonne à cela seulement, tu t'apercevras qu'on t'apprit à t'oublier toi-même le jour où tu comprendras que tout le monde t'a abandonné. Ah, il n'est pas trop tôt dès maintenant de penser à toi... Regarde-toi dans les sources, apprends à lire ton âme dans les flammes inquiètes de tes yeux. Ouvre les livres qui révèlent les mystères de la vie, ou plutôt regarde autour de toi ; épie ton père autoritaire et ivre d'être un homme, suis dans les coins obscurs ta mère qui sanglote. Vite tu comprendras que même en obéissant, surtout en obéissant, la femme est sacrifiée. Consciemment ou inconsciemment l'homme l'a trompée sans cesse. N'accepte aucune idée toute faite, autre poupée ! Méfie-toi ! Révolte-toi. Fais-toi une mémoire toute remplie des exemples de l'immense infortune de ton sexe (VII), une intelligence alerte qui peut s'adapter à toutes les directions. Regarde combien la terre est avide de travailleurs et comme les siècles attendent des caractères. Tu ne seras pas égoïste, parce que tu n'auras pas été sotte. — Ta poupée, mais c'est toi-même. Et ne sache pas seulement l'habiller et

la faire dormir, apprends-lui à marcher toute seule, à lever la tête, à retrousser ses manches; dis-lui de ne pas pleurnicher et surtout de ne suivre, qu'après les avoir soupesés dans sa jugeotte, les avis et les ordres des autres poupées en pantalon. »

« Arrière ! s'écrient quelques personnes timorées. Vous enseignez à l'enfant l'oubli de tout devoir : vous lui infusez l'esprit de rébellion; vous lui prêchez la stérilité. »

Ah, bonnes gens, dormez tranquilles. Vous n'étouffererez jamais l'instinct. La femme se dévouera toujours, elle adoptera toujours l'idée qui lui semblera la plus noble, émanerait-elle de son ennemi ou de son époux; toujours elle enfantera. Mais ce qu'elle avait oublié, jusqu'ici — et ce qu'elle doit tenir en son cerveau comme un principe sacré entre tous et au-dessus de tous — c'est qu'elle est une femme. « Rien de ce qui est féminin, peut-elle dire, ne m'est étranger, c'est-à-dire rien de ce qui est humain. »

Cette graine semée dans le cerveau de l'enfant lèvera un épi de courage « à l'âge des souvenirs » qui n'est que l'âge de l'abandon et de la solitude. Dès lors elle ne sera plus sans défense.

Elle n'aura pas enseveli dans une illusion sa volonté, sa conscience et sa beauté. Même dans la période d'insouciante jeunesse, elle saura la gloire douloureuse et jusqu'ici trop humiliée d'être une femme. « Autant que le compagnon, dira-t-elle, je participe à la vie universelle, je suis un morceau de Dieu. »

UNE JEUNE FILLE INCLINÉE SUR UN LIVRE

Je ne sais rien de plus émouvant qu'une jeune fille inclinée sur un livre. — Je veux poser d'abord cette pure image devant nous. Jusqu'ici les romanciers, les poètes n'ont cessé de nous représenter la femme penchée sur son miroir. Ses cheveux sont dénoués sur le sein presque nu, les yeux brillent, les joues s'animent de coquetterie. Spectacle délicieux pour les sens, certes, que ces apprêts, cette coalition de toutes les armes de la volupté afin de plaire à l'homme ! Voyez ces mains adroites, ces crayons, ces pâtes, ces flacons, ces essences, ces poudres. La guerre des sexes étale ici son arsenal le plus raffiné. Voici, s'exerçant dans le boudoir, la combattante disposée à

rencontrer l'ennemi qui la désirera et qu'elle va aimer. Mais les âmes de l'avenir s'enthousiasmeront davantage à regarder la jeune fille qui apprend, qui ose de son doigt patient creuser sa douce tempe, tandis que son petit front tendu ne redoute pas la ride de l'attention entre les deux sourcils. Non, rien ne vaut la grâce de celle qui sculpte son avenir, cisèle le bloc mobile de ses rêves, illumine sa native ignorance avec la lampe de l'étude plus belle que les lustres des bals. Voyez-vous celle qui sera la mère, préparant à l'enfant futur non pas un lit capricieux de chair obtuse, mais une demeure comme spirituelle, un berceau autour duquel s'allume la conscience et où veille déjà une prudente affection? Le désir de ne plus être passive et incertaine, l'inquiétude devant l'effort antique des races pour pénétrer le mystère qui nous clôture et qu'il faut conquérir pied à pied, l'amour de ce travail immense et confus amassé derrière nous par de vaillantes intelligences qui s'immolèrent au devoir de nous révéler une nouvelle loi, le respect pour les traditions de la raison et de l'étude, respect aussi sacré sans doute que la vénération pour les livres des prophètes et des saints, bref la méditation de l'univers cognoscible a tou-

jours accru les âmes et les a purifiées. C'est l'hygiène du cerveau en même temps que le grandissement du moi. On dirait qu'un vent frais vient du large, balayant toutes les dangereuses rêveries. Celui qui travaille, celle qui travaille ne peuvent pas être indignes de vivre. Il n'y a d'indignes de ce cadeau mystérieux et sublime de la vie que les méchants et que les sots. L'effort des nerveuses cellules découvrant tout à coup une vérité, c'est mieux que l'acquisition d'une province ou qu'un titre de noblesse conquis à la tête d'une armée ; c'est la transfiguration humaine qui commence, l'éveil en soi d'une personnalité plus haute, la création d'une beauté mentale dont la femme manqua trop souvent jusqu'ici, et que « la jeune fille nouvelle » construira lentement sous la beauté physique, — édifice qui ne s'écroulera jamais, deviendra au contraire plus visible sous les rides, plus attrayant et plus doux aux rayons du soir de la vie.

LES QUATRE POINTS CARDINAUX DU JARDIN VIRGINAL

Pour nous limiter, je tracerai le portrait de quatre types de jeunes filles. Notre Latine, l'Anglo-

Saxonne, l'Américaine et la Slave. A vrai dire je pense qu'elles établissent assez bien les quatre coins cardinaux de ce jardin virginal où s'apprêtent et s'élèvent les plantes vivaces de l'humain avenir; amante, épouse, mère, citoyenne germent là dans une ombre suave, parmi les parfums du rêve, les sommeils de la genèse et la fraîcheur de l'étude.

L'une, notre Latine, est encore tout le passé avec ses relents d'esclavage et d'ignorance. Elle mêle tant de faiblesse à tant de grâce! nous en voilà inquiets, harcelés et ravis. La seconde, l'Anglo-Saxonne, extirpe d'elle la frivolité, tente de concentrer vers la race l'élan sérieux de son intelligence et de son cœur. Cette liberté dont elle est si jalouse, elle la vouera comme un joujou incomparable au bébé qui naîtra de son amour et en conformité avec son idéal. La troisième, l'Américaine, lacératrice des préjugés, se déploie, corps et âme, cherche à découvrir sur les grandes routes de la vie les véhicules les plus favorables à son instinct, afin de se précipiter sans entrave vers le bonheur. La Slave, plus rêveuse et, si possible, plus indomptée, plus délicate et plus sauvage, fournit l'enseignement apostolique le plus ardent,

élabore un type de nonne nouvelle, qui aurait fait vœu d'intellectualité, alimente d'héroïsme le cœur presque tari et si volontiers égoïste de notre société, poussée vers de trop vulgaires buts.

A elles quatre, elles se corrigent, se continuent, offrent le panorama mouvant où des faiblesses latines pareilles à de jolis côteaux fleuris jusqu'aux cimes du Nord à nous si étrangères, un long rayon doux et rénovateur se répand, faisant fondre à la fois et ensemble, on dirait, les neiges et les roses afin que plus tard ruissellent dans les vallées de la vie, les torrents irrésistibles et purs de savoureuses femmes.

LA PETITE LATINE

Où la trouver? Qui est-elle cette ingénue quasi classique, l'exquise fillette aux yeux baissés, aux cheveux calmes, aux robes effacées? C'est la plus proche ; elle glisse en silhouette sur nos scènes, sourit ou boude dans nos romans, pleure dans notre souvenir. Qui d'entre nous en effet n'a pas gardé en un coin de son cœur la marque secrète de la charmante dent de cette adolescente. Elle

s'apparie pour l'intellectuel aux poésies dont il est friand, débilitantes et presque pas nubiles ; à ces émotions troubles et chères qui accompagnent l'éveil des instincts ; à l'espoir d'une sœur que l'on pourrait aimer sans trop de péché ; à l'indécise ténèbre des philosophies antinomiques. En se penchant vers elle pour lire ses changeantes prunelles, les sociologues et les poètes devinent les inconstances, les enthousiasmes, les trahisons des foules, tout ce qu'il y a de doux et de terrible dans les forces encore inconnues de l'univers.

Au fond, la pauvre ne représente pas un grand capital de forces. Elle est bien étonnée que l'on aperçoive en elle tant de choses ; elle ne connaît guère qu'un grand vide qu'elle voudrait remplir à tout prix par une affection. Elle sait si peu qu'elle n'a guère le goût d'apprendre davantage ; elle ne sait même pas ce qu'il faut vouloir. On l'a laissée grandir avec le soin jaloux de la laisser la plus intacte possible, afin que son temps, son cœur et son esprit ne soient fécondés que par l'époux. Elle est un ces étangs aux rives sans herbes et sans arbres, attendant au milieu d'un désert le voyageur inconnu qui aura la charité de s'y mirer.

Videz le fond de cette âme. Triste tiroir de colifichets, de musiquette, de religieuserie, de rêvasserie puérile qui deviendrait vite malsaine. La vie en famille, cousue aux jupes de la mère, avec les petits jeux abêtissants, l'exclusion de toute conversation un peu élevée ou même seulement sérieuse, la robe maintenue courte comme les idées, afin que la mère ne soit pas trop vite vieillie; le couvent avec les minuties de vieilles filles autour de soi, une religion épieuse, maussade, l'obligation de se cacher de tout, la nécessité de mentir presque excusée, un seul art appris à fond par l'exemple autour de soi, la coquetterie; quant au reste, un piano désolant, des livres d'une sottise irréparable, — et à l'horizon des fiancés impertinents, déjà fourbus par les cocottes.

« L'Ange » et « l'Ingénue ».

Cependant rendons-lui cette justice : elle a ciselé dans notre imagination deux bibelots qui resteront sur les étagères de notre souvenir, alors que son type réel se sera effacé de la vie. Aujourd'hui ils

ne sont pas encore détachés de la banalité. Demain ils seront les deux tanagras du XIXe siècle. Appelons-les : « L'Ange » et « l'Ingénue ».

La première on dirait qu'en effet elle possède des ailes. On lui a tant appris à paraître ne plus tenir à la terre. Elle fait partie de nos rêves. Essence de désir, qui, pareille au papillon de Lamartine, « jamais ne se pose » et nous fait craindre qu'elle ne remonte trop tôt dans son ciel avec ses ailes d'azur.

Aubanel, ce grand poète méridional qu'un profond sentiment religieux conserva chaste, fut dévoré par l'angoisse de la vouloir. Dans la plus brûlante de ses œuvres, *Les filles d'Avignon*, il ne la voit presque plus marcher, tant elle est devenue surnaturelle à force d'être la Nature. Il lui semble qu'elle vole, son corps est un triomphe voilé, car on n'aperçoit d'elle que ses fins petits pieds et ses chevilles. Elle ne veut lier son sort, dit-il, qu'avec un fil d'amour. Elle embrase tout autour d'elle, d'un regard... Cependant elle pourrait, si délicate, être broyée sous le poing « comme un moucheron ». La nuit, le rêve lui ouvre le mystère de sa vraie patrie. Dans les étoiles seulement, il serait permis de l'approcher. La lumière y serait ses den-

telles, les nuées ses rideaux, et à ses pieds l'amoureux, comme un jeune chien admis dans un palais jouerait avec ses dents respectueuses.

Voilà le premier bibelot; le second n'a pas d'ailes, mais il est aussi peu humain, quoiqu'au fond bien terre à terre. C'est l'ingénue un peu plate (intelligence et poitrine) de M. Scribe ; chez Molière nous en avions ri franchement, mi-rouée déjà en son innocence extrême ; Gyp l'a carrément peinte délurée; mais sa Paulette est à sa façon une révoltée, elle n'est pas la règle. « Je me marie pour avoir une existence agréable, pas pour autre chose » dit-elle à ses petites camarades. Et elle a sur l'homme l'opinion sans doute de sa mère et de sa grande sœur : « Comme s'ils n'étaient pas tous « quelconques » au bout d'un temps plus ou moins long! » Mais l'ingénue, quoi qu'on déclame sur nos mœurs relâchées, reste légion. Un poète mort tout jeune en a inscrit la légende dans son œuvre dispersée. C'est Jules Laforgue. Cérébral à tous crins, il raffole de la poupée latine. Il en joue dans ses complaintes et dans ses proses. Que font-elles, ces excessives vierges, tandis que par les soirs traîtres d'automne, il se promène sous leur fenêtre, sans pardessus? Elles tapent implacable-

ment leur piano, rêvent « aux christs des dortoirs, » défont et refont leurs tresses, brodent « d'interminables canevas » ou « pour un oncle à dot elles confectionnent des bretelles » . Que voulez-vous tirer de ces petites égoïstes? Elles sont des vestales de l'instinct, des fleurs inquiètes du papillon qui passe. Tout leur problème n'est que physiologique. Elles sont vouées à l'homme, comme une nonne à son Dieu. L'époux les guérira « du mal de pousser solitaires » ; car elles se savent obscures et se comparent aux fleurs « injustements écloses. » Il viendra, certes, leur Lohengrin, mais sur le cygne d'une déclaration en bonne et due forme; alors elles seront « les pauvres cœurs en faute, fiancés au remords comme à l'oubli sans fond, et les suffisants cœurs cossus n'ayant d'autre hôte qu'un train-train pavoisé d'estime et de chiffons. » Voilà le style qu'il faut pour des natures aussi épidermiques et sautillantes ! Et, soyez paisibles, ce ne sera pas un poète qu'épousera la petite latine pratique quoique romanesque, ce sera quelqu'un de sérieux et de riche, un financier ou un négociant.

Elle, en ce moment,
Elle, si pain tendre,

Oh! peut-être engendre
Quelque garnement.
Car on l'a unie
Avec un monsieur
Ce qu'il y a de mieux,
Mais pauvre en génie.

C'est du café-concert désolé, et c'est la vie qui est trop, hélas! au-dessous de l'opérette.

Railleuse, froide, mystique à sa cruelle manière, la jeune latine se précise encore en « Néronette » qui enflammerait volontiers tous les cœurs de Paris, de la province et de l'étranger pour voir comment on brûle! (Telle en les romans étincelants et épiques de M. Paul Adam). Elle incarne aux yeux de l'ardent écrivain les cités capricieuses (dociles et fugaces); on dirait le miroir du monde que vous croyez posséder parce que votre reflet y passe, mais qui se reprend aussitôt en se donnant sans cesse à une autre image et qui se moque des larmes et du sang versé comme les nuages doivent se rire de la grêle et de la pluie...

Il n'y a peut-être pas autant d'imagination qu'on pourrait le croire en ces créations presque légendaires. Rien de plus dangereux que l'être qui s'ennuie et à qui l'on oublia d'apprendre à être utile,

c'est-à-dire la meilleure manière d'être bon. Lamentable éducation qui prétend former l'enfant uniquement pour la carrière maternelle, et, trop souvent, ne la voue qu'à ces délires de la solitude, que traversent les démons de la perversité.

LE VIOL LÉGAL

Pourquoi ce cadenassement d'une âme, pourquoi ce rétrécissement d'un corps, pourquoi cette déviation d'une destinée, cette hypertrophie du sens matrimonial aux dépens de toutes les autres aptitudes ?

Pourquoi la création artificielle de ce monstre de candeur, de cette fiancée amorphe et toute creuse ?

Pourquoi fausser ainsi à jamais un être humain ?

Afin de donner à l'homme le régal rare, d'une chair longuement préparée pour son brutal appétit et ses délices ; afin que s'accomplisse avec toute sa brusque horreur le coup de théâtre de la nuit de noce; afin qu'il y ait devant l'orgueil de l'homme une enfant effrayée et plaintive, devant sa luxure une chair neuve et qui frémit au

moindre toucher, devant son antique et indéracinable sauvagerie une victime à torturer, sanglante.

Vous souriez à ce mot de « victime »? Eh bien, questionnez la plupart des femmes, apprenez quelle épouvante, quel désespoir, quel irréparable d'elles désenchantement elle respirèrent à la fleur empoisonnée de cette prétendue nuit d'amour.

De sages sourcils se fronceront toujours en envisageant le sort de « l'ange » ou de « l'ingénue qui fonce à ailes déployées sur l'écueil conjugal.

Cette coutume du viol, si légalisée, si invétérée qu'elle paraît naturelle même à la malheureuse dont parfois elle brise à jamais l'existence, appartient surtout à des civilisations intermédiaires, incomplètes, matérielles comme la nôtre. Ces civilisations-là deviennent sur bien des points pires que la barbarie. Elles polissent les manières afin de mieux aiguiser les instincts de la brute secrète. L'Ogre veut qu'on lui fabrique des Petits Poucets tout exprès ; et la société, cette entremetteuse, établit de longue date ses filets pour lui faire plaisir. Si j'adopte le mot « ogre » qui est bien démesuré pour un jeune ou vieux garçon, c'est qu'en le rite nuptial, tel qu'il est compris, voulu, prémédité, réapparaît le goût infâme du

sang, cette manie du sacrifice humain, de l'Iphigénie menée, non plus au couteau du prêtre, mais au lit du mari, souvent plus abominable et plus douloureux.

Voilà donc l'éducation de la jeune fille latine, dirigée toute entière pour aboutir à ce viol légal, où elle doit s'élancer aveugle — afin que sans doute elle marche plus vite, et surtout sans fuite et sans horreur ! On tient son cerveau en laisse, on gîte en son cœur toutes les puérilités, on ne laisse même pas à son corps tout le développement désirable ; il faut qu'elle soit « jeune fille », un peu grêle, sautillante, fleur qui manque du grand soleil où tout s'épanouit et qui attend le rayon sauveur de l'homme. Telle est « l'ange », ô tristesse ! l'ange à chlorose ; telle est l'ingénue qu'on déniaisera dans un demi-meurtre, la frêle cuve où la vendange de le race doit fermenter ! Malheureuse fillette ! après l'épreuve du mariage, après le drame de la maternité, il faut qu'elle ait bien de la chance pour ne pas tomber irréparablement malade, vieillir tôt, parmi ces délabrées qui n'ont pu supporter l'assaut des grands devoirs physiologiques.

Et si elle triomphe du mari et de l'enfant, si

elle survit, saine et forte, quel lait intellectuel la pauvre Ange à cerveau d'oiseau versera-t-elle à ses rejetons? Quelles superstitions, quels préjugés, quelles folies, quelles frivolités, quelles dangereuses chimères, quelles inconséquences ne perpétuera-t-elle pas en cette jeune humanité qui lui est confiée, trésor de demain, à elle qui ne sait même pas se garder, que son mari est obligé de maintenir et de conduire comme un enfant et qui, si on l'émancipe, en devient périlleusement étourdie et ivre, comme ces prisonniers trop longtemps clos dans une atmosphère étouffante, et souffrant de respirer à pleins poumons, et ne pouvant plus supporter la liberté!

Et vous vous étonnerez — quand l'ange ou l'ingénue, par son propre effort, malgré vous, réfléchit, prend un peu conscience; vous vous étonnerez, vous vous indignerez même, si elle proteste, si elle ne veut plus.....

LE PLAIDOYER D'UNE RÉVOLTÉE

C'était une jeune fille aux beaux yeux étincelants de droiture et de science, avec une chevelure

impatiente et une bouche fière dont les roses délicates s'animaient au souffle ardent des Amazones ressuscitées en son moderne corps.

« Depuis trop longtemps nous plions sous l'intelligence de l'homme. Il suffit qu'il soit l'homme pour que nous admirions son cerveau, comme autrefois l'aïeule des premiers jours s'agenouillait sous la brutalité du muscle. Eh bien, je ne m'inclinerai ni devant la tête, ni devant le bras du mâle. C'est de la superstition. Ne suis-je pas, moi aussi, intelligente et forte? Je travaillerai, je serai médecin, avocat, poète, savant, ingénieur, je serai sa concurrente, amie ou ennemie, comme il voudra. »

Elle allait dans la petite chambre où nous causions, véhémente, déplaçait un bibelot d'une main fiévreuse, s'arrêtait parfois à la fenêtre pour soulever le rideau comme si, regardant dans la rue, elle allait découvrir une idée nouvelle.

« Vous me répondrez, continua-t-elle, cela s'est fait, cela se fait et se fera toujours, mais ce sera tant pis pour la jeune fille et pour la femme. Vous autres hommes, parbleu, vous appelez des « déclassées » celles qui vous tiennent tête au lieu de se traîner à vos pieds. Vous brisez leur vocation

toute frémissante par un coup sec de votre ironie. Et alors qu'arrive-t-il? c'est qu'il faut bien que nous vivions tout de même, sinon vertueusement, c'est-à-dire comme des esclaves muettes et oubliées, du moins en lutteuses acharnées et souples. Le soleil sain et pur, la pleine lumière ne voient pas nos efforts, nous travaillons dans votre ombre, cherchant votre côté faible, le point de sensualité ou d'amour-propre. Et quand nous avons trouvé, nous frappons sans relâche, jusqu'à ce que nous vivions de votre agonie et que nous triomphions de votre chute.

« Vous n'avez pas voulu de nous comme camarades loyales, vous désarmez notre cerveau, vous arrêtez notre main; eh bien c'est dans votre âme, au cœur même de votre destinée que nous déploierons nos talents naturels transformés en intrigue. Nous ferons notre métier d'exploiter les passions de l'homme. Et je vous jure que nous y serons infatigables, puisque voilà le seul droit que vous nous laissez.

« Vous voyez cet éclat et ce teint sans tache, ma taille souple, cette jeunesse qui fleurit en tout mon corps. Eh bien voilà qui me donne sur la vie (et sur l'homme puisqu'il nous garde impitoyable-

ment la vie et qu'il faut le subir pour y être admise) des pouvoirs plus victorieux, des armes autrement respectées que la pureté scrupuleuse d'une vierge, la science d'un inventeur et l'esprit sublime d'un grand philosophe ou d'un grand poète. Quand pour traverser la rue je relève un peu haut mes jupes, je vois un courant de sympathie s'établir plus vite entre la société et moi que si j'avais prononcé un beau discours. On ne nous demande que des satisfactions vulgaires; et si nous ne les apportons pas, nous aurons beau être incomparables, l'homme ne voudra pas de nous. Il détournera la tête. Telle n'est pas la marchandise dont il a besoin.

« Comment s'émanciper? Comment conserver sa dignité et respirer cependant de tous ses poumons? Comment vivre? Le mariage est la seule solution.

« Donc la chasse au mari. Donc le mari, ce gibier et ce mal nécessaires.

« Qu'en résulte-t-il? Nous n'épousons le plus souvent ni par amour, ni par maternité, ni par idéal, mais pour être appelée : « Madame ».

« Madame », c'est-à-dire les promenades seules, les visites, le droit de montrer ses épaules, de porter des bijoux, de recevoir, de tout entendre et

de tout lire, — parfois de tout faire, si l'on est prudente et si le mari est patient.

« Sinon la vie décriée, sinon la vie étroite et sèche. Femme libre ou vieille fille. La honte ou le mépris. »

Elle s'était arrêtée, avait croisé les bras et maintenant parlait comme à elle-même, en une exaltation presque sombre.

« Eh bien, moi, je ne puis pas me marier parce que je ne puis subir le joug d'un imbécile et parce que je ne puis sans dot acquérir l'époux de mon choix.

« Que voulez-vous que je devienne ?

« L'enseignement ? C'est une situation qui frise la femme de chambre et où l'on meurt quasi de faim.

« Le commerce ? C'est la santé perdue, la beauté fanée avant le temps, la mort précoce, l'ennui sûr.

« Allons, c'est entendu ; je suis lasse d'une immobilité où ma jeunesse se perd. Je serai gaie, gentille, prête à plaire aux hommes. Ils me feront riche, je serai encore plus désirée et je passerai devant mes sœurs plus scrupuleuses la tête haute, avec un grand bruit d'étoffe et l'éblouissement des

pierres et des métaux, — ayant conquis le privilège d'être insolente (1). »

LA SUPPRESSION DE LA DOT EST UN MAUVAIS REMÈDE ; IL FAUT UNE ÉDUCATION NOUVELLE

Oui, craignez d'augmenter le nombre déjà trop considérable des courtisanes, si vous voulez restreindre à de vieux cadres sociaux d'ardentes âmes où gronde l'avenir.

Balzac et Michelet ont proposé la suppression de la dot comme une panacée irrésistible. « Il faut que l'homme gagne pour deux. » Et voilà, nous crient-ils, la solution la plus juste, la plus belle. L'homme choisira par amour sa femme. Je veux bien, l'homme choisira, mais la femme? Elle sera à l'encan, encore plus à l'encan qu'autrefois, obligée de faire d'autant plus ses grâces à l'acheteur que celui-ci endossera une plus lourde dette, sans compensation, en l'acquérant. La voilà liée plus atrocement que jamais au maître; ne doit-elle pas tout subir puisqu'il la nourrit? Elle n'a plus de

1. Il y a de tout cela dans un joli roman, encore inéclos : *Fille du Nord*.

sort, plus de vie propre; je la vois plus dénuée de destinée que le chien de la maison, qui saura bien, mis à la porte, vivre dans la rue. Elle est désormais condamnée à mourir, s'il le veut, à vivre s'il l'ordonne, à végéter obscurément et plaintivement s'il lui plaît. Nul esclave ne connut aux époques les plus ingrates pareille servitude.

La révolte est toute proche. La jeune fille trop endiguée éclatera; d'autant que le mariage devient de plus en plus difficile et que dans certains pays pauvres et émigrateurs l'homme manque, alors que la femme pullule. Et puis, le célibat s'impose, s'étend ! On ne peut pourtant vouer à une prostitution évidente ou déguisée ces bataillons d'adolescentes sans mari. Il faut vivre. Alors la transformation s'accomplit tout naturellement par la nécessité des choses; la jeune fille laisse là sa poupée, ses illusions, ses marivaudages, marche vers son idéal personnel, un métier, une destinée. Il lui faut donc une éducation pour elle, des nerfs plus robustes, un cerveau solide, un cœur équilibré. « L'ange » et « l'ingénue », vous le voyez, n'ont encore qu'un temps bien court à exister devant la dure vie du siècle nouveau. L'ère de la femme, vraiment femme, commence enfin.

III

L'enseignement de la jeune fille anglo-saxonne

Savez-vous comment éclata la grande colère de la femme? Elle avait tout accepté, sans se révolter, le contact haï, l'asservissement injuste. Elle s'était immolée, âme et corps. Mais voilà que l'égoïsme criminel du mâle l'a poursuivie trop loin; jusque dans ses entrailles, il atteignit, gâta l'innocent rejeton. La vierge résignée disparut devant la mère implacable. C'est pour défendre la Race que la femme s'est réveillée d'abord. En ces pays anglo-saxons, où la famille a gardé tant de prestiges, il a fallu cette attaque profonde et lâche pour susciter la croisade qui aujourd'hui ne s'arrête plus, a fini par s'en prendre au mariage, à la société tout entière, l'a secouée jusqu'en ses fondements, Il n'y a pas de plus redoutable énergie que celle dormant au cœur si tendre des mères. L'Homme

a commis un sacrilège envers le plus inexorable des Dieux. Tel est le sujet d'une des premières nouvelles féministes, parue dans le *Humanitarian*. Une jeune fille épouse un vieux polisson, sur les instances de son ambitieuse famille. Elle met bientôt au monde un fils scrofuleux. Le père abominable meurt. La mère infortunée épouse enfin le jeune homme de son choix, bon et sain; mais voilà que le deuxième enfant est aussi dérisoire que l'autre. C'est fini. Ses veines à elle véhiculent à jamais le sang impur du premier père. Et la désespérée se tue. — Cas plus fréquent qu'on ne pense en ces régions anglo-saxonnes où règnent le *cant* et l'hypocrisie; situation d'ailleurs qui se retrouve partout et qui devrait être autrement punissable que l'adultère.

Je vous laisse deviner les conclusions qu'ont tirées de ces faits odieux des imaginations juvéniles et ardentes. La grande ligue des jeunes filles nouvelles contre les plus pompeuses institutions sociales vient de là: elles incitent leurs sœurs à une révolte utile contre des parents intéressés qui imposent le fiancé méprisable ou malsain, ou même simplement le mariage de convenances, immoralité légale. Cette inquiétude de l'atavisme, elle court

dans tous les romans écrits sur le mariage par les jeunes misses. Le bien aimé a grandi à leurs yeux. « O Bien-aimé, toi qui es jeune et fort, une voix me dit que tu m'apporteras l'enfant qu'il me faut, c'est la Race qui me fait t'aimer. L'union avec toi, c'est la seule légitime. » Si la thèse de l'union libre est trop acharnément propagée, trouvez-en la cause en cette magnifique superstition de l'enfant futur. Toutes se sont réfugiées dans l'Amour comme dans un temple. « Donne-nous qui nous aimons et qui nous aime, Patrie, et tu seras fière, nombreuse, forte. » Ne croyez pas que la jeune fille latine ne possède point ce sens aussi, ce culte de l'enfant à travers l'époux choisi. Écoutez Ada Negri, la poétesse italienne chanter « cette race divine fleurie au soleil, ce déchirement de nos entrailles qui donne toute notre vie a une autre vie (1) ». Instinct tout-puissant, c'est toi qui as fait pousser le premier cri de haine universelle contre la domination de l'homme. — Tu ne peux pas tromper : ce que tu conseilles, Dieu le veut !

Tel fut le premier pas de l'émancipation, tel le raisonnement étroit et invincible : « La carrière de

1. *Tempeste.*

la femme c'est la maternité, dites-vous. Donc, nous, jeunes filles, nous devons choisir en toute liberté et conscience notre précieux compagnon. De cette façon, les enfants seront beaux, l'espèce sera continuée selon notre volonté qui est la sienne. Or, il se pourrait qu'il se fît attendre, le fiancé tant désiré. Laissez-nous donc non seulement le champ libre pour apprendre notre métier de mères honnêtement dans la connaissance de notre corps et de notre âme, mais qu'aussi toutes les carrières nous soient ouvertes afin que, bien défendues contre le piège des félons, nous puissions vivre par nous-mêmes et accueillir, le front haut, notre idéal chevalier. »

Cette idée qui paraît toute simple, toute naturelle, cette préoccupation d'être mère avec discernement — que nous sommes loin de la petite jouant à la poupée ! — c'est déjà immense. Cette idée ennoblit, sauve de louches aventures, style pour une vie belle. Nietsche a proclamé qu'il n'y avait pas d'état plus vénérable que la grossesse, quand tout ce que l'on fait se sanctifie par la persuasion intime de profiter à ce qui devient en nous (1). Je vois un état semblable mais plus pur

1. *Morgenræthe.*

en cette attente consciente d'être mère. Tout, autour de la jeune fille, s'en embellit. Ces soins jaloux pour l'enfant futur la font plus attrayante. Elle veut être le sanctuaire le plus suavement beau de la charnelle hostie. Pour cela la voilà devenue un être libre, faisant appel à son honneur, se créant une chair saine du cœur au cerveau; plus de ces niaiseries entre petites sottes, plus de ces énervements à propos d'un jeune homme qui flirte. L'ombre lumineuse de l'enfant est sur elle. L'aile d'un ange grave garde son front. Qu'il vienne le collaborateur providentiel, le père et l'amant dans le même vigoureux et doux jeune homme ! Le mystère de la race s'accomplira comme un rite sacré...

LE TRIOMPHE DE LA RACE

« La femme nouvelle n'est plus une femme, c'est un monstre, un homme manqué ». Nous pouvons rire de cette calomnie qui démontre seulement l'ignorance de nos contradicteurs. En Angleterre, spécialement, la femme nouvelle a formulé sa doctrine sentimentale; rapidement et

fortement, elle a pris conscience. Nous pouvons, dans ses confessions, la saisir. Elle ne s'y dissimule point, toute d'élan généreux, de liberté fougueuse, de sacrifice irrésistible à l'espèce, de culte héroïque pour l'amour et l'enfant. Comment se serait-elle révoltée contre les purs devoirs, celle qui demandait seulement de ne plus la ligotter de vos lois où elle n'a jamais pris part, de penser par soi-même, de vivre sur les montagnes de la vie où l'air est pénétré du divin. Vous disiez : « elle veut singer l'homme, en lui échappant, elle veut surtout n'être plus mère, n'être plus épouse, elle convoite le sort égoïste de nos célibataires, c'est l'Ennemie de la Race et de l'Amour. » Vous n'aviez pas confiance en la femme, et vous avez cru que ses entrailles ne seraient plus celles de l'éternel Messie humain infusant la vie aux corps et aux âmes. Le souffle âpre que vous preniez pour le vent du désert n'était si chaud que pour charrier du fécond soleil. Elle avait soif seulement de meilleurs et suprêmes sacrifices. Ecoutez ces femmes divines, surhumaines d'être vraiment féminines, ou plutôt humaines d'une humanité qui frémit d'être saine enfin jusqu'à en devenir sainte. Elles n'ont demandé leur fran-

chise qu'afin de vous revenir de leur propre gré, comme cette étrange « dame de la mer » qui tombe dans les bras de son mari, lorsque celui-ci la fait libre. Les nobles caresses perpétuent une humanité plus belle. Le cri d'Hilda Sachs, qui peut révolter les âmes légères, ne l'a pas empêchée d'avoir plusieurs enfants, tandis que tant de Françaises frivoles que la vue d'un bébé rend ivres, ne trouvent plus sous l'armure débilitante du corset la place d'en laisser naître un. Ne limitez pas la femme nouvelle à la fiction que vous vous êtes créée de l'épouse et de la mère parce qu'alors elle serait mauvaise épouse et faible mère, l'ignorante ou la perverse, l'indigne d'aimer, donc de procréer.

Écoutez Sarah Grand, le guide de la jeune cohorte, l'auteur de ce chef-d'œuvre *The Heavenly Twins* (les Jumeaux célestes), écoutez Amélie Rives (1), M[rs] Mina Claird, M[rs] Mannington Caffyn (2), Arabella Kenealy (3), miss Annie Holdswuth (4), et surtout cette extraordinaire et prophétique Olive Schreiner, porte-pensées, porte-flambeaux,

1. *Barbara Dering.*
2. *The yellow aster.*
3. *D[r] Janet of Harley Street.*
4. *Jounna Troil.*

au tempérament sincère et brûlant d'Africaine. Enfin, des femmes, délivrées de la suggestion virile, ont raconté l'amour et la maternité. Nos psychologues les plus raffinés, les Bourget, les Prevost, d'autres aussi, se flattaient d'avoir entassé dans leurs magasins romanesques le stock complet de l'âme féminine ! Mais cela n'était point l'âme réelle de la femme, c'était l'âme de l'homme seulement, encore, croyant retenir le « moi » fugace des Èves, l'âme de l'homme portant des jupes. Il n'y avait pas urgence d'ailleurs à ce qu'ils nous fissent part de leurs imaginations ou de leurs aventures, tandis que les femmes citées plus haut furent le porte-voix de milliers et de milliers d'impatiences, et le monde féminin fut un peu soulagé du poids des injustices, ayant, grâce à elles, crié.

Toutes réclament une éducation morale pour la jeune fille, pour la femme. « La femme doit être instruite, c'est elle qui formera l'humanité de l'avenir. La grandeur d'une nation concorde avec l'intellectualité de ses femmes. Nous ne pouvons nous attendre qu'à des hommes médiocres, fils d'ignorantes (1). » Notre Julie Daubié,

1. Zula Mand Woodhull.

française, l'avait déjà dit : « La femme n'est point isolée dans l'ordre social ; elle porte avec elle les destinées de l'enfance, elle exerce une grand influence sur l'homme fait ». Et M. Levasseur, membre de l'Institut, qui cite ces paroles, ajoute : « Elle avait raison. L'instruction, la bonne éducation des jeunes filles importent autant au progrès d'une société que l'éducation et l'instruction des jeunes garçons. » Olive Schreiner verse sur la question un flot de lumière : « L'homme de loi, explique-t-elle, n'a pas besoin d'en savoir plus que le code et il n'est pas nécessaire que le chimiste sache ce qui est au delà de la fenêtre de son laboratoire. Mais la femme qui fait le travail de la femme a besoin d'une culture multiple et bien diverse ; les hauteurs et les profondeurs de la vie humaine ne doivent pas s'étendre au delà de son rayon visuel ; elle doit avoir la connaissance des hommes dans chacune de leurs phases. Un large élan de sympathie, uni à la force qui provient de la magnanimité résultant de cette force... C'est nous qui portons le monde et nous qui le faisons... (1) »

— « Je ne serai plus aimé de la femme nouvelle

1. *The story of an African farm.*

de même que je ne pourrai l'aimer, réplique l'homme. » Certes l'égoïste, le suborneur auront à se plaindre de l'héroïne future. L'oisif, le débauché, le coureur de dots risquent fort de manquer leur vie. Mais ne sont-ce pas des déchets de l'humanité, à côté de l'humanité véritable qui seule nous préoccupe ?

« On dit aussi, reprend Olive Schreiner : lorsque les femmes et les hommes seront égaux, il n'y aura plus d'amour ; les femmes très cultivées n'inspireront plus l'amour et ne le rendront plus... Quelle erreur ! une grande âme attire et est attirée avec bien plus d'intensité qu'une âme mesquine... A mesure que nous grandissons en hauteur intellectuelle, notre tendresse enfonce ses racines plus profondément et ouvre plus largement ses bras. C'est justement en faveur de l'amour que nous espérons des temps meilleurs. En cette bienheureuse époque, quand l'amour, n'étant plus un moyen d'existence, ne sera ni acheté ni vendu, et quand la vie de chaque femme sera comblée par un travail sérieux et indépendant, alors l'amour lui apparaîtra avec une étrange douceur... *elle ne l'aura pas cherché, mais il lui viendra.* »

Sublime intuition, rêve de voyante dont les

yeux ardents traversent l'avenir! Il faut connaître l'existence lamentablement vide des femmes modernes pour savoir quel triste sentiment elles nous vouent. Elles s'ennuient. L'inquiétude suprême, l'antique angoisse divine s'abaissent à ne devenir plus qu'une distraction, un jeu, un mensonge, aussi infécond pour les intelligences que pour les corps. On rappelle sans cesse à la pudeur la femme libre. Mais songez donc d'abord à la femme esclave, aux détestables liaisons qu'elle nous crée, tissées par le luxe, l'intérêt, le spleen les voluptés les moins belles. Toute la boue qu'agitent quatre bras qui se lient! Fi donc! Puisque l'homme ne peut sortir l'Amour de ce bourbier, l'Amour, qui est un dieu, se choisira un autre prophète. Que dis-je? il l'a choisi: c'est la Femme Nouvelle qui nous crie d'aimer pour la bonté de l'amour et pour la beauté de la race.

La Race! Sous la forme d'un inconscient désir, toute femme la retrouve ou la pressent même en l'ivresse monoidéiste de l'éteinte; elle est, la Race, cette part d'impulsion créative qui fait communier l'humanité aussi bien avec les simples races inférieures, avec la nature éternelle, qu'avec la sublime métaphysique, exaltatrice de notre « moi ».

Dans les domaines biologiques, la Race prépare le lien fatal et doux entre l'égoïsme des amants et la volonté de l'Espèce. Elle ennoblit la molle caresse par les travaux de la maternité ; elle orne l'austère et triste Anankè avec les roses voluptueuses. Ce n'est pas un « piège », comme l'imaginait à tort Schopenhauer, que nous tend la Race, dans l'amour. Elle est l'Amour tout entier : sous l'aspect de joie éphémère qu'est l'étreinte, sous l'aspect d'éternité qui est l'enfant. La Femme devient vraiment non plus la servante, mais la prêtresse de la Race. C'est la Race qui soulève ses deux seins harmonieux pour une harmonie plus douce. L'un, semble-t-il, appartient à l'époux, l'autre à l'enfant et quand ils vibrent ensemble, c'est tout le secret du bonheur uni à tout le mystère du devoir.

La Race ! mais elle n'espère plus qu'en cette jeune fille, en cette femme nouvelle qui est accusée de n'être plus mère, de même que l'honnête homme, le bon époux, le père véritable l'attendent aussi, l'appellent de leurs bras impatients. Une nausée cruelle, un pessimisme enliseur montèrent pour eux de la poupée éternelle ou de la servile amie. Revanche qui frappe d'une tristesse infinie les générations. Nous avons cru agréable de lier Eve,

puis de nous complaire sur son irrésistance à la contagion de notre égoïsme sensuel. La force impure dans son flot de détresse a tout noyé, elle et nous et notre rêve. Schopenhauer, qui maudit la Femme et la Race — il est logique au moins celui-là — Schopenhauer, c'est comme un messie satanique de la mauvaise Femme, l'Envoyé du Châtiment. Il vaticine dans la ténèbre, il déclare notre faillite morose et sans espoir, il nous démontre, avant Nietsche, notre petitesse, et cela peut-être seulement parce que notre vraie compagne en est absente, car cette petitesse deviendrait, auprès d'elle, grande et douce, tandis que l'homme supérieur reste petit, étant seul.

L'AMÉRICAINE ET LA LIBERTÉ

Je ne m'étendrai pas en considérations sur la jeune fille américaine. L'évoquer c'est déjà la définir tant elle est vivace ; d'autre part, elle « se fait », quoiqu'elle ait déjà fixé avec énergie bien des traits de sa physionomie naissante. Cette physionomie reste mobile encore, et, dans cette mobilité qui n'a rien de capricieux ou de fuyant, nous donne la

leçon de la liberté. La liberté est précieuse beaucoup moins comme satisfaction d'amour-propre que parce qu'elle ouvre, dans le passé massif et le présent déjà presque solidifié, une porte haletante aux souffles rénovateurs venus des confins de l'espace. Nul ne sait jusqu'où ira l'Amérieaine. Et ce n'est pas son moindre titre de gloire.

L'éducation qu'elle reçoit dépasse la nôtre de beaucoup. Déjà les Anglaises nous devancèrent; elles mêlèrent aux violentes distractions du sport les plus austères études. Cette vie d'étudiantes a de quoi étonner les « demoiselles » de notre prudhomesque bourgeoisie. Elles vivent en colonie intellectuelle, gardant chacune son indépendance, son « home ». Après les cours de la faculté, elles reçoivent des camarades des deux sexes et autour des inévitables tasses de thé, le flirt teinté de science et de métaphysique, un flirt gracieux quoique peu frivole groupe les sympathies et décide parfois d'heureux mariages. Les étudiantes de Newnham, de Gerton, de Somerville, de Queen's Collège nous préparent déjà à la libre vie de la jeune Américaine de Boston.

Le « self-government » triomphe avec celle-ci. Je ne pense pas que la préoccupation de l'enfant y

soit la première; je crois que plus simplement la jeune Américaine pense à soi. Elle profite de la « désexualisation » bienfaisante des écoles mixtes qui lui donne ce ton dégagé, cette allure de chevalière errante qui ne redoute rien. La *sexual tension* de nos couvents lui paraît un état physiologique rétrograde. En elle tout « romanesque » trouble et malfaisant s'évanouit. Elle voit enfin la vie face à face, telle quelle, ses beautés âpres, ses imperfections, ses larges et brûlants devoirs. Dans les collèges, les galeries de tableaux et de statues, les biliothèques, les salons de lecture avoisinent les laboratoires de chimie, d'histoire naturelle, de biologie et le gymnase. L'idéal et la réalité habitent partout fraternellement, la chimère nulle part. Mlle Dugard nous a indiqué avec netteté et esprit (1) cette vie qui cependant ne manque pas de poésie. Elle a été devancée bien moins par M. Paul Bourget (2), trop admirateur du gros luxe et de l'énergie yankees, que par Mme Bentzon (3) aux pénétrantes études, d'une sensibilité indulgente et fine. Que ce soit au palais de Wellesley avec ses

1. *La Société américaine.*
2. *Outre-Mer* (2 vol.).
3. *Les Américaines chez elles.*

sept cents étudiantes, près d'un beau lac, ou à Bryn Mawr au milieu des pelouses et des jardins, nous assistons à la genèse de celle que le doux prophète Tennyson définit « maîtresse d'apprendre et de se faire tout ce qu'elle peut être et devenir, sans sortir de sa nature de femme ». Qu'elles sont gentilles et sérieuses, ces futures licenciées ou doctoresses sous la toge noire et le bonnet carré, qui, en effet, les fait resssembler à la Portia de Shakespeare! « Dans le vaste gymnase, dit Mme Bentzon, j'ai vu Portia dépouillée de sa robe de docteur et s'y appliquant aux exercices qui empêchent le corps d'être opprimé par l'esprit. » — Laissons Mlle Dugard nous dépeindre les jeux de Wellesley : « Dans le hall de marbre fleuri de palmiers et de chrysanthèmes, les étudiantes, plusieurs vêtues de mousseline blanche, erraient librement, tandis que quelques-unes dans le salon de réception, aux sièges profonds et aux tapis épais, assises avec des jeunes hommes, causaient à l'écart, souriantes et dignes. dans une galerie supérieure, d'autres prenaient le thé avec des gentlemen, et d'en bas on voyait circuler les nègres avec des plateaux lourds de fruits, et l'on entendait, mêlé à des rires discrets, un murmure confus de voix masculines. — Au dîner,

dans le large réfectoire aux tables étincelantes où elles prennent leurs repas avec les professeurs, toutes descendirent en toilettes légères, de crêpes rose ou bleu pâle, quelques-unes décolletées, avec au corsage et dans les cheveux des guirlandes de feuilles cueillies dans le parc, ces feuilles de l'automne américain, rouges et semées d'or, pareilles à des fleurs... »

On s'explique que beaucoup de filles, habituées à cette vie intellectuelle et sans entraves, ne se ruent pas au mariage comme nos petites latines. « En fait de conquêtes, elles visent à l'indépendance ». Cependant le diplôme ne stérilise pas le cœur et la plus brillante éducation universitaire n'empêche pas de devenir une mère modèle. En tous cas, voici des intelligences bien armées pour la vie, des corps aptes à la lutte et à la reproduction. Une vraie habileté pour les travaux domestiques s'unit volontiers à une connaissance approfondie des sciences exactes ; beaucoup de piété à la chapelle n'empêche pas de boire en tête à tête avec de jeunes hommes un thé parfumé de flirt et de citron. Mais un attrait nouveau s'ajoute à ces organismes pratiques et exaltés à la fois ; le roman que leur imagination ne daigne plus vivre, il y a

des chances que leur vie le crée. Selon toute apparence elles ne courront pas les banales aventures communes aux femmes du passé, servantes d'une destinée étroite et de notre sexe dominateur et jaloux. Elles iront où il leur plaît, là où les vents imprévus de leur âme les porte. Une visiteuse du collège de Willesley raconte que par la baie du parloir s'ouvrant sur le lac, elle vit quelques étudiantes délier les barques et d'une rame énergique glisser au loin, sur cette eau inconnue... Ce n'est plus l'embarquement pour la vaporeuse et fade Cythère, c'est le départ vers quelque aussi mystérieuse mais plus fière île de science et de pensée.

OBJECTIONS FRANÇAISES CONTRE L'ÉDUCATION NOUVELLE

Mrs Lydia Dickenson, dans un discours au parlement des religions (1) a proclamé qu'enfin, grâce à cette femme nouvelle, l'union veritable entre époux sera réalisée après des siècles de vaine recherche. Il est certain que si elle veut bien aimer un homme,

1. *The divine basis of cooperation of men and women.*

cette Eve subtile et forte en sera l'alliée la plus utile, la plus chère. Tant d'Européennes, qui n'ont rien dans la tête et souvent de tristes choses dans le cœur, deviennent au foyer une dépense et une lassitude de plus. Celle qui sait travailler et comprendre, voilà la vraie femme désirée, attendue par nous. Qu'enfin, comme l'a chanté Tennyson, « la fête nuptiale s'avance, chaste et calme, et que se dresse une race de surhumains ! » (1).

En attendant, la jeune Américaine n'ignore plus rien, et c'est là ce qui démontre nos pusillanimités latines ; quoique pure elle a perdu cette innocence, si soigneusement préservée par nos méthodes jansénistes ; le mystère sexuel lui est scientifiquement familier, elle l'a étudié avec des yeux tranquilles. Elle sait le bien et le mal, elle est prête aux tâches humaines. Voilà où le différend éclate. Trop savante et trop libre. Eh bien, expliquons-nous.

Après avoir entendu ma conférence à la Bodinière sur la jeune fille, M. Marcel Prévost m'entreprit sur cette nouvelle éducation que j'ai toujours trouvée préférable à la nôtre (2), Il le fit

1. *The Princess.*
2. *Gil Blas* 10 *et* 17 *févr.* 95. Voir aussi la note VI.

avec beaucoup de tact et de jugement, mais selon l'opinion un peu défunte que professe la moyenne bourgeoisie en France. Il allait plus loin dans la réaction, voulait que l'on consacrât « à garder « cette innocence les mêmes efforts qu'autrefois et « même davantage, car de nouveaux périls la mena- « cent. » Et il continuait, m'attribuant une flatteuse initiative que je suis trop jeune pour avoir eue : « Votre réforme, mon cher Jules Bois, est plus radi- « cale. Vous voulez sortir une bonne fois la jeune « fille de ces limbes où l'éducation nationale fran- « çaise se plaisait à la maintenir jusqu'au mariage. « Pour cela vous estimez qu'il faut lui donner tout « de suite la plus grande liberté possible, lui laisser « connaître les réalités de l'amour et les laideurs de « la vie, en un mot l'élever *comme un garçon*... « Quelles jeunes filles donnera cette éducation? « Des jeunes filles analogues à nos garçons. Re- « marquez que je ne blâme pas ; je constate qu'elles « seront telles, ni meilleures, ni pires... Vous aurez « en France environ quatre millions de demoi- « selles élevées comme des garçons ; la moyenne « de leur moralité représentera la moyenne de la « moralité des garçons... Vos jeunes filles nou- « velles seront donc très différentes des actuelles.

« Elles auront plus de muscles et plus de compré-
« hensivité. Elles seront plus franches et plus
« loyales. Elles auront moins de pudeur. Vous
« protestez ? Je répète : *elles auront moins de pu-*
« *deur*. La pudeur telle que l'inculquait aux
« jeunes filles la vieille éducation nationale était
« un sentiment irraisonné et quasi mystique, une
« sorte de religion. Cette pudeur-là n'est compa-
« tible qu'avec l'ignorance des réalités de l'amour,
« avec la vague terreur de l'homme.

« Votre jeune fille moderne n'aura pas la terreur
« de l'homme, Elle saura ce qu'il lui veut, ce qu'il
« en coûte de lui céder. Elle raisonnera son désir
« comme un étudiant sérieux. Comme, d'ailleurs,
« votre éducation nouvelle ne supprimera pas les
« tempéraments, comme il y a toujours des faibles,
« des ardentes, et même des hystériques parmi vos
« femmes nouvelles, des accidents prématurés sont
« à craindre que prévenait l'ancienne éducation par
« la surveillance, par l'isolement des sexes. Que
« vous disais-je ? Cette misérable question des sexes,
« que vous reprochez aux romanciers de traiter
« obstinément, nous la retrouvons dès qu'il s'agit
« de l'éducation des jeunes gens et des jeunes
« filles ! Il est vraiment trop commode de l'esca-

« moter et de dire après : Voyez comme tout va bien
« dans notre nouveau système ! L'ancienne éduca-
« tion, l'éducation nationale de la jeune fille latine
« résolvait le problème en séparant la jeune fille de
« la société des hommes, en lui refusant même le
« droit de savoir ce qu'est un homme et ce qu'est
« l'amour, jusqu'au moment où elle était remise
« entre les bras de son mari. C'était immoral,
« égoïste, tout ce qu'il vous plaira ; mais c'était
« logique, et le système tenait debout. Le vôtre a
« une faille, un vide — au point de la crise sexuelle,
« le point le plus important, puisque la maternité
« en dépend, et, par là, la famille et la société
« nouvelle.

« Vous avez lu ce curieux dialogue de Schopen-
« hauer où l'amant et l'amante se parlent, non plus
« au nom des fictions du législateur et du poète —
« mais au nom de l'instinct, au nom des lois de per-
« pétuation de l'espèce ? Je voudrais, mon cher
« Jules Bois, que vous nous présentassiez un dia-
« logue du même genre entre le jeune homme et
« la jeune fille de demain. Je voudrais savoir com-
« ment ces deux compagnons vont devenir époux
« et quel dialogue d'amour s'engagera entre ces
« deux adversaires. Vous aurez beau avoir armé

« la femme d'une éducation pareille à celle de « l'homme, lui avoir donné des droits égaux à « ceux de l'homme : à cette minute critique, tout « sera remis en sa place, il y aura un vainqueur et « une vaincue, et l'étrange rêve de parité entre les « sexes se manifestera aussi chimérique que le « serait la révolte du champ, de la glèbe passive « contre le laboureur qui la creuse et l'ensemence.

« Je vous entends me dire : « Mais, ailleurs, cela « se passe comme je l'ai décrit. En Amérique, en « Russie, en Angleterre, il y a des jeunes filles « qui... » Ma foi, cher confrère, les quelques sé- « jours que j'ai faits hors de France, la lecture aussi « des écrivains étrangers m'ont démontré que la « femme est partout la même dès qu'elle est amou- « reuse. Ah la crise d'amour mise à part, elle ne « se ressemble guère ici et là ; vous avez raison. « Mais éviter la crise d'amour, c'est bien l'excep- « tion chez une femme, puisqu'elle *doit* être mère « et, donc, épouse ou maîtresse. De cette crise vous « faites trop bon marché ; la vérité, c'est que toute « la vie de la femme a son centre là : *tota mulier in* « *utero*, disaient les casuistes. Et voilà pourquoi « vous aurez beau me montrer un programme « d'éducation féminine où la jeune fille va au col-

« lège exerce ses muscles, s'occupe de politique ou « d'économie sociale, dédaigne les artifices de la toi« lette et les mièvreries du flirt, je vous répondrai :

« D'accord. Tout cela va fort bien, mais tout « cela m'est égal. Voilà votre jeune fille modèle « amoureuse d'un homme. Que va-t-il se passer? »

L'ÉDUCATION DE LA JEUNE FILLE NOUVELLE PRÉPARE A UNE MATERNITÉ SUPÉRIEURE

Je ne pense pas que l'ancienne méthode (cette éducation *nationale*, que vous célébrez avec plus de talent qu'elle ne le mérite, me paraît une bien poudreuse institution...) puisse trouver un avocat plus précis et plus pressant. — Voilà un excellent terrain de discussion. J'y répondis en son temps (1), je vais reprendre ici et compléter les mêmes arguments.

D'abord, prenons ce que l'adversaire nous accorde. Cette jeune fille nouvelle, de par son éducation, il la reconnaît plus loyale, plus franche, plus compréhensive, mieux musclée, donc plus apte à la maternité que la débile enfant qui nous entoure. La petite maison, le nid parfait du

1. *Gil Blas*, 6 et 15 février 1895.

germe, il est là dans le triangle mythique de ses hanches. Elle est prête physiquement au grand œuvre; l'athanor net et solide abritera l'homunculus et, si vous croyez à la formation psychique, à l'influence cérébrale de la mère dès le fœtus, vous pouvez être tranquille: une âme vaillante s'enroulera dans les organes, la conscience forte accompagnera la santé.

Voilà pour tranquilliser les adeptes du *Tota mulier in utero*; dès la préface de ce livre, nous nous sommes défendus de cette maxime théologique, et nous ne l'avons admise quelques minutes que pour faciliter la riposte et rasséréner sur de toujours possibles mais rares accidents. L'Amérique et l'Angleterre sont là pour témoigner que le véritable danger est dans les suggestions malsaines que donne surtout la peur du danger.

Enfin, si « toute la femme est dans le sexe », qu'avons-nous tant à craindre d'une éducation en effet jusqu'ici masculine, parce que les mâles se l'étaient adjugée arbitrairement à eux seuls ? Je ne sais pas de vraie femme qui puisse être masculinisée. Savoir la trigonométrie n'empêche pas nécessairement d'être gracieuse, et on peut avoir une jolie taille, de beaux yeux et une toilette

exquise (ceci s'est vu, se voit), et avoir reçu une instruction semblable à celle d'un garçon. On est plus intelligente en restant aussi jolie, en le devenant davantage peut-être, car je ne crois guère à la beauté des sottes. La physiologie marquera toujours la femme intellectuellement, sentimentalement, physiquement d'un caractère indélébile. Nous n'avons pas à nous en occuper. La nature fait bien ce qu'elle fait. « Le désir de plaire met à jamais la pudeur, la délicatesse et toutes les grâces féminines hors de l'atteinte de toute éducation quelconque (1). »

CONTRE L'INNOCENCE, POUR LA PUDEUR

D'abord, pour être net, jetons une bonne fois par-dessus bord l'innocence. C'est le véritable péché originel que la femme traîne avec elle depuis l'Eden. Innocence et perversité, deux sœurs qui se tournent le dos et, secrètement, se tiennent la main. Rien n'est plus funeste que l'innocence. C'est un prêtre, l'abbé Constant, qui l'a définie : « l'ignorance complète du mal et, par

1. Stendhal, *De l'Amour*.

conséquent, aussi l'ignorance du bien. » Et il ajoutait : « C'est donc la privation du sens moral, c'est le néant de la conscience, c'est l'irresponsabilité de la bête. C'est donc la bêtise humaine la plus complète (1). » Une femme, une jeune fille conscientes ne peuvent pas, ne doivent pas être innocentes. Allons plus loin et disons qu'une pudeur véritable n'a rien de commun avec l'innocence. « Les femmes de Taïti sont innocentes (pour citer encore l'abbé Constant) comme des sauvages qu'elles sont, ou plutôt qu'elles ne sont pas, car elles se livrent au premier venu avec une impudeur toute enfantine. Si elles étaient élevées à Paris, elles apprendraient à rougir pour se faire désirer et à résister pour se faire mieux rechercher et vendre leurs bontés. Seraient-elles plus chastes ? Non, mais elles seraient coquettes et hypocrites et ne seraient plus innocentes. *L'innocence est inséparable de l'impudeur.* » Il y a donc une vraie pudeur qui ne ressemble en rien à cette fâcheuse innocence et cependant n'est point coquetterie ou hypocrisie.

« La jeune fille nouvelle, peut-on répondre à

1. *Libres pensées sur des idées nouvelles.* Manuscrit communiqué par le baron de Spedalièri.

M. Marcel Prévost, aura *moins de pudeur,* dites-vous. Non. Elle n'aura plus « l'innocence », c'est-à-dire l'ignorance de la faute, si apte à la faute qu'il faut en effet pour préserver nos jeunes Latines d'innombrables précautions. Elle n'aura pas la honte, la peur irréfléchie et folle, elle aura la « pudeur ». Vous ne la prendrez peut-être pas contre son gré, brutalement, comme il est coutume en les ordinaires nuits de noce. La joie sadique d'étreindre un être faible, de le saigner dans les cris et l'horreur, le mâle risque beaucoup de ne l'avoir plus. La jeune fille nouvelle ne sera pas violée par le mari, elle se « donnera ». Ah ! ce mot « se donner », si à la mode, est bien profané chez les romanciers depuis le jour où Flaubert l'employa pour Mme Bovary, attendrie et trompée, reconnaissante d'un faux émoi, trahie... Cette épouse consciente sera plus pudique que l'ancienne ingénue. Plus délicate, plus sensible, recroquevillant les antennes de son âme devant tout injuste empiètement sur sa liberté, même sexuelle : ne sait-elle pas la raison aussi bien de son recul que de son élan, et n'en a-t-elle pas pénétré jusqu'à la beauté?

De cette date néfaste du bestial et pervers assaut (nous l'appelâmes dans le chapitre précédent

« le viol légal »), résultent justement cette « antinomie irréductible » dont vous me parlez, « l'incompatibilité dans le mariage, la rupture du ménage, la dissolution de la famille. » Je vous entends me répondre : « Il me répugne qu'une jeune fille connaisse l'anatomie et le secret de ses fonctions génésiques. » Libre à vous ; mais cela, c'est du sentiment, ce n'est pas une raison ; c'est, chez la plupart de l'égoïsme encore, le goût d'une volupté morbide. La pudeur, je le soutiens, s'allie à cette science de soi-même ; cette pudeur s'affinera, s'intellectualisera à connaître combien elle est non seulement gracieuse, mais fondamentale ; elle apprendra que, si l'homme anatomiquement est exubérant donc moins pudique, la femme au contraire est, de par sa structure, chaste, close et toute vouée à la pudeur. C'est une gloire, pour la femme, un héroïsme de plus que de ne pas ignorer sa douloureuse destinée, son noble devoir.

Dirai-je enfin, pour terminer, que la pudeur est aussi bien parfois le fait du mâle que de la femelle, la pudeur fleur du cœur, parfum des sens, sentiment mystique, vous l'avez dit, naturel et physiologique aussi, je le proclame.

Vous rappelez-vous, au dernier Salon, le chef-

d'œuvre de Dampt, la Mélusine que caresse Lusignan? Le plus pudique, là, c'est l'homme; la femme se livre : elle avance ses hanches, elle tend ses lèvres, elle apporte toute sa chair, tout son désir; lui la touche à peine de ses mains de fer, de la visière de son casque. Il est comme épouvanté d'être si fort; de peur de la briser, il est tremblant et timide,..

Et cependant qui pourrait accuser Mélusine d'être une femme nouvelle, élevée comme un garçon?

LES FUTURS ROMÉO ET JULIETTE

Vous nous demandez, dirons-nous encore à M. Marcel Prevost, de vous exposer le dialogue d'amour de la jeune fille nouvelle et du jeune homme nouveau. Peut-être tenterons-nous un jour cette scène dans une autre œuvre, mais vous trouverez ce dialogue dans maints romans récents, polonais, finnois, russes ou anglo-saxons, écrits par des femmes. Je vous réponds qu'ils valent, s'ils ne les dépassent pas, les conversations de Roméo et de Juliette, où il n'y a encore qu'une poésie fatale

et trouble sous les ruses du désir. Ce dont je vous réponds, c'est que jamais la Juliette nouvelle ne prononcera ce blasphème contre sa propre dignité qui se pavane sur les lèvres de l'amoureuse shakespearienne : « Je dépose à tes pieds toutes mes destinées, dit-elle à Roméo, je te suivrai, mon Seigneur, jusqu'au bout du monde ! » L'amour d'une jeune fille n'est digne et profond que s'il reste fier et s'il n'a pas d'autre seigneur que soi-même.

De la sorte seulement, elle peut échapper aux conséquences fâcheuses de cette première nuit, égrillarde pour l'homme, si souvent maudite pour sa compagne. Elle ne s'abandonne qu'à bon escient, après avoir bien connu son fiancé et non parce qu'il est assez agile pour réussir l'escalade d'un balcon. Ensemble ils auront parlé longtemps d'eux-mêmes, auront mêlé leurs rêves, leurs pensées, librement, en tête à tête, sans contrôle, avant que de mêler tout à coup des lèvres presque inconnues. Ils auront prévu l'union des âmes et la possession des corps. Ils n'auront pas joué sur un coup de dé le grave enjeu de leurs mutuelles destinées.

Et puisque son rôle spécial à elle se hausse jusqu'à l'identifier à la prêtresse sociale, à la provi-

dence de la race — elle s'enquerra si elle est faite pour porter les enfants de ce prochain époux, si son sang à elle est assez pur pour lui, si son sang à lui est sauf des tares individuelles et des dégénérescences héréditaires, car elle aura devant les yeux le type sain et vigoureux de l'homme à venir, elle ne sacrifiera point à une courte volupté la beauté des races, elle n'ouvrira ses flancs que pour le rejeton pur et fort !

Mais la triste révélation peut sonner à ses oreilles et, de là, tomber comme un bloc aigu dans son cœur. Il se peut que deux organismes maudits d'avance s'aiment. Alors, ou ils s'écarteront l'un de l'autre, irrémissiblement tristes et héroïques, ou ils accepteront le sommeil côte à côte sans souillure et aussi sans espoir, avec ce seul réveil que la peur de ne pas entendre respirer assez calmement la bien-aimée... Il y a beaucoup de ces mariages spirituels chez les peuples du Nord, et nul ne les raille.

Vous voyez bien que tout n'est pas pour les femmes et entre hommes et femmes unique question de sexualité ! »

LE JEUNE HOMME FRANÇAIS EST SOUVENT UN PETIT MALFAITEUR

Vous m'objectez : « Mais il faut un jeune homme modèle à votre jeune fille modèle. »

Oui, il est vrai ; « modèle » pas tout à fait peut-être, mais différent du *petit malfaiteur* qu'est bien des fois le jeune homme français.

« Il faudrait enseigner aux jeunes Français le *respect* de la femme, il faudrait les convaincre de cette vérité, admise en Angleterre et en Amérique (madame Pognon, qui m'écrivit ces lignes véridiques, oublie les peuples slaves, qui sont dans le même cas) qu'un homme abusant d'une jeune fille, est un être vil, méprisable, un *lâche* enfin. Dans notre cher pays, toute la vertu, toute la force morale doivent se trouver chez l'être faible. L'être fort, l'homme n'a pas à se préoccuper de ces détails. En somme, l'éducation mixte et une morale unique pour les deux sexes, voilà ce que nous demandons depuis longtemps ».

D'ici peu, je le prédis, l'espoir des femmes féministes se réalisera progressivement : il n'est pas

possible que l'âme française s'enlise dans un préjugé de corruption qui nuit à notre réputation chevaleresque; quant à ceux qui ne se résoudront pas à la loyauté dans la passion, ceux-là, ils auront à jamais leurs joues marquées du gant de la Swawa de Bjornson souffletant l'impur fiancé.

Et les vrais hommes n'auront pas à se plaindre de cette épuration de leur morale: ils y gagneront plus de certitude dans le mariage, plus de bonheur dans l'amour.

IV

La jeune fille Slave, la chasteté et la rénovation des âmes.

LA SCANDINAVE ET LE CYCLONE PLEIN DE GERMES

La Scandinave, la Norvégienne surtout est, quelque chose de mystérieux et de terrible. En cette moderne revit le barbare blanc, pareil aux frimas, qui descendit sur le monde aux époques gigantesques. Comme je demandais à l'une d'entre elles d'où leur venait cet élan formidable, parfois destructeur : « C'est que nous nous levons, » dit-elle. Elle se lève, en effet ; son âme se lève et c'est un soleil sur des glaces ; elle a médité pendant des siècles, comme son soleil est resté enfoui des mois et des mois sous l'opaque hiver. Et c'est maintenant un printemps déchaîné, un de ces printemps qui éclatent de toutes parts, comme en connaissent ces patries, un printemps qui ressemble à une

menace de la nature, à une éruption verte et fleurie. Femmes indomptables, consciences qui se sont concentrées jusqu'à devenir une explosion! Elles ont leur Orphée et leur Shakespeare en Ibsen et en Bjornson, qui nous les révélèrent avec leurs ténèbres, avec leurs flambeaux — des flambeaux qui mettent le feu au vieux monde. Elles méritent à elles seules toute une étude. Nous avons entendu M. Hugues Le Roux, et Mme Hudry-Menos raconter ces tempéraments frénétiques qui ont le culte farouche de leur génie. Tout se plie, tout s'écarte ou se brise devant l'héroïne au cœur sauvage, où la grande Frigga des épopées primitives renaît. Elles ont mis en fureur ce pauvre Strindberg, elles ont en effet le culte d'un idéal tellement aigu et nouveau que le monde s'effraie, recule, et les cerveaux faibles qui les approchent sont emportés par ce tourbillon qui charrie le deuil et la victoire comme un cyclone plein de germes.

LE TORRENT DU PUR AMOUR

Ainsi que pour toutes les forces jeunes, il y a du péril autour de la Scandinave, mais il n'y a

qu'amour infini et vierge au front de la jeune fille slave; j'entends celle qui ne ressemble en rien à Marie Baskirtschff, à la détraquée, à l'insupportable inquiète, à celle que sa vanité surtout extermina; je parle de la grave et sensible Slave qui passe sa jeunesse dans le rêve des dieux nouveaux. Cette individualité si vivante se noie, s'anéantit, se détruit en l'universelle douleur. Dans « la Genèse de la femme nouvelle », j'ai montré l'Ève moderne épiant toute rumeur de sanglot aux quatre coins de l'horizon. Cette Slave n'écoute plus la douleur, toute la douleur vit en elle ! Le Christ est descendu en cette âme jusqu'à d'incalculables profondeurs. Elle n'exhibe point le moi féroce de la Scandinave, sa personnalité tout entière se mue en un étincelant bouclier qui s'étend sur tout ce qui est faible ou ignorant, tout ce qui gémit. Les ouvrières là-bas vivent une vie sombre Elles marchent pieds nus à leur dur labeur. Ces jeunes filles sublimes voulurent aussi marcher pieds nus. Elles apprirent les travaux manuels, l'âme de Tolstoï est le reflet de la leur, mais après l'avoir inspiré puis entouré, elles s'en détournèrent, car ce prophète s'est laissé prendre à un nirvanâ diluant; et son précepte « il ne faut pas résister au méchant » leur semble

inique. Ah, toute leur vie est justement vouée à combattre cette hydre mystérieuse dont les antiques tentacules torturent le monde, et qui a une double tête : le despotisme et l'ignorance. Elles y résistent sans cesse à ce méchant ; toute leur vie est un rempart contre le méchant. Elles se lèvent dans les villages et dans les villes. Au fond des vieux châteaux où la dernière féodalité s'endort, elles se dressent, rêvent de mourir pour l'humanité. Je dis que Christ était en elles ; oui, mais pas la religion du Christ. Leur foi s'est écroulée comme de vieilles pierres, elles ont le scepticisme infini de celles qui ont renoncé au ciel. « A la terre ! à la terre ! » pourraient-elles crier comme cette Ada Nègri qui parfois a chanté le cantique de l'Ève nouvelle. Mais cette terre, elles s'y consacrent, en la surpassant et en l'exaltant. Elles apprennent à lire aux humbles, ce qui est considéré comme un crime. Et ce simple geste d'enseigner devient par cela même sacerdotal. Les vérités scientifiques montent sur leurs lèvres avec la gravité des anciens psaumes. Elles y croient d'ailleurs à cette science, elles y croient comme à un Dieu enfin visible, avec l'amour infini et débridé d'un cœur qui ne ressent plus d'attrait que pour le surhu-

main. Cette science elles voudraient l'absorber comme un pain de lumière; elles voudraient être non seulement les messies, mais les incarnations vivantes de ce Dieu en qui elles ont mis tout espoir, parce que, croient-elles, par lui elles rédemptent toute l'humanité; elles vivent en lui, elles meurent en lui, et j'en connais qui, n'ayant pas trouvé en la science l'illumination attendue, se sont tuées.

LA NONNE NOUVELLE

Je prête l'oreille et j'écoute. Dans les familles nombreuses du Nord une petite voix se lève : « Père, je suis de trop ici et inutile; mère, je n'ai pas entre ces quatre murs, où je ne te sers point, de quoi épanouir mon cœur. Laissez-moi partir, apprendre. *Je veux étudier*. Je veux glaner l'épi de science; car il y a trop de pauvres d'esprit dans ce petit univers. » La mère pleure, le père gronde, mais l'enfant part. Et elle arrive dans les capitales, habite toute seule, vit avec moins de cinquante francs par mois, suit les cours des facultés, entre dans les hôpitaux.

Dans son roman *Na Przeboy* (*A travers le Combat*) Mme Cheliga a rapporté le mot d'une d'entre elles, étudiante en médecine, mot qui, à lui seul, révèle tout l'apostolisme de ces têtes chères. Natalka l'héroïne, au moment où le cadavre d'un enfant dans la salle d'autopsie va être ouvert, clôt les yeux, pense s'évanouir... Mais elle craint la raillerie d'un camarade masculin. Le petit cœur est arraché et coupé. Le médecin désigne les traces du mal. « Cela vous intéresse, mademoiselle? » interroge le camarade de Natalka. « Oui, répond-elle très sincère. *Je voudrais tant savoir empêcher de mourir les petits enfants.* »

Ce sont les nonnes nouvelles ; je ne puis penser à elles sans que mon cœur se déchire. Le spectacle de tant de courage, de tant de foi en l'idéal, ne peut pas être supporté sans qu'il s'y mêle une grande douleur. Pauvres nonnes nouvelles, que les murs d'un cloître ne protègent plus contre la cruelle et stupide humanité, à quels déboires marchez-vous de ce pas virginal dont la grâce dépasse le messianique passé ! A quelles ironies vous-êtes vous volontairement vouées, à quelle indifférence aussi, sans quelle basse voûte de matérialisme et de sottise votre tête divine sera-t-elle réduite à se plier ?

Mais il faut que vous marchiez sur cette terre indigne, pour qu'elle ait encore aux yeux de quelques-uns assez d'attrait pour y supporter la vie. Les étoiles que vous êtes, semées dans l'obscurité de nos tapages, apaisent encore notre soif mystique et vous voilà, avec des lys dans le cœur, qui gravissez le Golgotha de la pensée afin de mourir sur une croix nouvelle, afin que des gouttes d'une lumière inconnue tombent en pluie bienfaisante sur les arides guérets humains.

« LOUBIEN »

La vierge slave nous apporte un sentiment tendre et fécond, étranger à nos contrées latines où la passion est obstinément, grossièrement sensuelle. Nous n'avons, dans notre langue cependant si habile, si nuancée, aucun mot pour exprimer cette amitié amoureuse, cette tendresse où il n'y a aucune défaillance. « Loubien » tel est le mot slave qui veut dire chérir d'amitié, aimer en frère, en sœur. Parlez d'un sentiment semblable à un Latin, à une Latine. Ils riront, ils ne comprendront pas, ou soupçonneront l'intrigue passionnelle. Je ne sais rien de plus noble, de plus haut que ce commerce su-

périeur des âmes. Allez, foules aveugles, étreignez-vous, couvrez-vous de baisers épais et ivres, qui restent sur votre peau comme des lèpres, marquez votre corps de l'immondice éternelle, allez avec vos péchés comme des insensés qui se seraient plongés dans un égout et marchent ensuite, fiers de l'ordure qui dégoutte. Allez et dites : « Il n'y a que cela ! » Votre châtiment sera justement *qu'il n'y ait que cela pour vous.* Vous aurez passé auprès des félicités de l'âme, vous serez retournées, non pas à la bête innocente et calme et qui ne se souille pas, mais vous aurez descendu au-dessous d'elle, vous aurez été indignes non seulement de l'amour mais de la bestialité.

Cette haine de la nature, de ses hontes et de ses prostrations a véritablement édifié des chefs-d'œuvre d'intelligence et de dévouements altruistes. La cité intérieure a pu se construire à l'ombre d'affections fortes qui ne déprimèrent jamais. Pour la première fois le frère et la sœur ennemis se sont embrassés et chastement — c'est-à-dire sans regret. Il est né un enfant de courage à ce baiser vierge dont les cerveaux ont frémi. Les laïques François d'Assises et les sainte Claire laïques habitent déjà les montagnes de notre humanité.

LE MARIAGE DE LIBRE GRACE ET LE MARIAGE SPIRITUEL

Tandis que l'Allemande et l'Anglaise travaillent à nous assurer la vie sensuelle et sentimentale, la Slave sculpte un idéal d'humaine spiritualité. Au lieu de l'odieuse et brutale « union libre » elle nous offre deux mariages nouveaux infiniment attrayants et doux. L'un, le mariage de libre grâce, c'est la réunion mystérieuse et complète de deux âmes, de deux corps qui s'aiment malgré la société extérieure. *Mariage* vraiment, c'est-à-dire durable communion, consacrée par le témoignage de plusieurs, — engagement qui, s'il était rompu, entraînerait la mésestime de ceux à qui on l'a fait savoir; devant qui il fut consommé. L'autre rapprochement est encore plus mystique, car il demeure chaste quoique aux yeux du monde il s'identifie à l'union conjugale, C'est « le mariage spirituel. » La situation dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent n'est pas toujours aussi simple. Quand la jeune fille demande à s'en aller, veut accomplir l'exode scientifique, les parents s'opposent, refusent d'autoriser le départ qu'ils prennent pour

une fantaisie romanesque. Alors elle va trouver un jeune homme, un de ses camarades, un de ses conseillers, celui-là à qui elle doit les premières brochures prêtées qui l'émancipèrent, et elle lui dit : « On ne veut pas me laisser libre. Voulez-vous m'épouser? Nous resterons toujours frère et sœur. Mais je pourrai déployer mes ailes. J'irai étudier puis enseigner. » Et souvent le jeune homme accepte. Ce mariage spirituel, au lieu de faire une esclave de plus comme les autres mariages, crée par le dévouement viril une indépendance féminine, marque l'évolution plus haute d'une destinée.

L'EXEMPLE DE SOPHIE KOWALEWSKA

Nous avons du mariage spirituel un exemple bien près de devenir célèbre. Sophie Kowalewska, la mathématicienne géniale, lui dut la possibilité de commencer ses études et ainsi d'accroître le précieux trésor des grandes personnalités humaines. Ce désir d'être émancipées de la famille dévorait Sophie et ses deux autres sœurs. Mais ces épousailles laconiques et originales ne s'accomplirent pas aisément. L'époux modèle se fit attendre.

Les trois sœurs allèrent trouver d'abord un professeur. Celui-ci était à sa table de travail lorsque le domestique introduisit les trois demoiselles dont la visite le surprit d'autant plus qu'il n'avait avec elles aucune relation de société. Il se leva poliment, les pria de prendre place sur un large divan ou elles s'assirent côte à côte, un moment de silence embarrassant suivit ce début.

S'étant assis en face d'elles dans un fauteuil à bascule, il les examinait l'une après l'autre : Aniouta, grande, svelte, blonde, une grâce souple distinguant chacun de ses mouvements, ses grands yeux d'un bleu foncé, fixés sur lui sans timidité, mais avec une certaine hésitation; Inès, brune, forte, aux traits accentués, au regard profond et un peu dur; enfin la petite Sonia, toute fluette et menue, avec sa tête bouclée, ses traits réguliers, son front d'enfant innocent, ses yeux étranges et chercheurs, interrogateurs avec passion. Aniouta prit enfin la parole, ainsi qu'il avait été préalablement convenu entre elles et sans la moindre trace de confusion posa au professeur la question suivante :

« Serait-il disposé à les affranchir par un mariage avec l'une d'entre elles, pour les conduire

ensuite à une université suisse ou allemande et les y laisser? »

En tout autre pays et en d'autres circonstances un jeune homme eût été fort en peine de répondre à une question semblable, posée par une belle jeune fille, sans y mêler un peu de galanterie ou tout au moins une légère pointe d'ironie. Mais celui-ci était « à la hauteur de la situation »; Aniouta avait bien choisi, sous ce rapport. Il répondit froidement et sérieusement qu'il n'éprouvait pas le moindre désir d'accepter une proposition de ce genre.

Et les jeunes filles? On croit peut-être que ce refus les humilia! Nullement. Leur vanité féminine n'était pas en jeu; jamais l'idée de plaire à ce jeune homme ne leur était venue. Elles reçurent ce refus aussi tranquillement qu'un homme, offrant à un autre de lui servir de compagnon de voyage, verrait décliner son offre. Toutes trois se levèrent pour partir, reconduites par le professeur qui échangea à la porte des poignées de main avec elles. Pendant bien des années, elles ne le revirent plus, et jamais elles n'eurent la moindre crainte de le voir abuser de leur confiance. Il appartenait à la « sainte ligue » qui tenait, serrés comme dans un

anneau, les cœurs battant pour la même cause : cela suffisait.

Quinze ans plus tard, Mme Kowalewska, alors à l'apogée de sa célébrité, rencontra dans le monde à Saint-Pétersbourg l'homme qu'elle était venue demander en mariage ; ils causèrent en plaisantant de cet insuccès.

Mais ce fut un simple étudiant qui accepta l'offre des trois sœurs, et, à leur grand étonnement, au profit de la plus jeune. Le général en père rétrograde refusa Kowalewsky. Sonia ne voulut pas plier. Elle profita des apprêts d'une réunion de famille pour s'enfuir de la maison. Son cœur ne battait guère d'amour dans cette entreprise audacieuse. Rien d'un roman passionnel ne se jouait là, mais un drame de conscience. Kowalewsky l'attendait, c'était un brave garçon comme tous ceux qui ont le nez gros et beaucoup de barbe ; mais la barbe n'était pas belle et le nez était laid. Enfin le général furieux vint retrouver sa fille dans la chambre de l'étudiant où elle s'était bien ennuyée sur le divan, juste le temps de pouvoir être compromise, tout en restant sans tache. Il la ramena à la fin du dîner avec son acolyte et dit à

ses invités : « Permettez-moi de vous présenter le fiancé de ma fille Sophie. » — Et tout cela pour entrer simplement à l'université !

En France un tel jeune homme aurait bien des chances de devenir ridicule ; d'autant que notre héros attendit pour rompre « la spiritualité » de ce ménage plusieurs années et la volonté comminatoire de Sonia. Il la rendit mère ; mais cela ne valut jamais le premier service, la liberté donnée à une vierge, grandement, noblement, sans ces compensations sensuelles que le mâle exige toujours. Il faut féliciter ce pauvre Kowalewsky sans grâce ; par son caractère accommodant il a fait cadeau au monde d'une femme de génie. (*Sophie Kowalewska et mon amitié avec elle*, par Charlotte Leffler.)

UTILITÉ INDIVIDUELLE ET SOCIALE DE LA CHASTETÉ

Pourquoi chez les intellectuels cet attrait profond pour la jeune fille, si ce n'est à cause de sa chasteté? mais l'ange et l'ingénue latines vont disparaître, désuètes, débiles. Nous n'admirerons désormais qu'une chasteté consciente, sociale, qui depuis les vestales antiques, à travers les saintes

silencieuses des cloîtres, jusqu'à nos altruistes plus hautes et plus humaines est une des formes les plus vives de notre concept de la divinité dans le monde. La jeune fille scandinave ou slave, (celles du moins que nous avons citées) grandit à nos yeux par le culte de son rôle. Je sais bien que notre esprit gaulois se rebiffe à tant d'idéal. Mais aussi il se pourrait, que dans cette façon sensuelle et pratique de considérer la femme se tiennent la vieille injustice et le mépris jaloux de l'homme pour celle qu'il ne considéra trop longtemps que comme un instrument de volupté. Comment regretter sans bassesse que des femmes, que des jeunes filles replient leur pudeur en elle, jusqu'à en faire l'essence de leur vie, oublient leur sexe, veuillent devenir un front pur, un cœur fier ? Le sociologue devra les bénir de cet effort ; car si elles se conservent intactes, l'énergie de transformation et de progrès qui s'amasse aussi bien dans leur cerveau que dans toute leur physiologie éclatera suprêmement dans la mêlée humaine. Il est bien difficile de faire s'accorder le relâchement des mœurs avec la force expansive des rénovateurs et des apôtres. L'un anéantit l'autre le plus souvent; choisissez ceci ou cela. Ne

comptez point sur une transaction, vous n'aurez pas les deux. Cela est vrai même chez l'homme qui cependant sait mieux que la femme séparer sa vie mentale de ses actes quotidiens. Une des conditions les plus logiques du dévouement altruiste, c'est le respect de son moi qui ne va guère sans une certaine pureté des sens; sinon se dresseront devant la volonté amollie les barrières du libertinage et de la paresse. Celui qui a tempéré sa chair pousse plus librement le cri spirituel. Je ne crois point que les bras ouverts d'une femme, serait-ce à des multitudes, entraîneraient jamais à la vérité un seul de ceux à qui elle aurait transmis la brève joie matérielle, tandis que de simples yeux débordants d'une flamme contenue ont suffi bien des fois pour embraser le monde. Il y a quelque chose de plus sacré que l'Amour, c'est sa réserve et sa défense, c'est la Chasteté.

LA RÉNOVATION DES AMES

Nous nous plaignons et l'on se plaint de la décadence latine et de la française en particulier. Mais à qui la faute ? A nos mœurs coupables et légères qui ont créé l'insane littérature de peau et

de frivolité que nous lisons et que nous voulons imposer au monde. Mais il faut que nous nous transformions ou nous tomberons même esthétiquement dans le mépris. Le monde ne voudra plus de nous, de nos livres, de notre langue.

Ah! nous avons cru que nous pouvions sans danger avilir la moitié de nous-même, chanter cet avilissement, l'orner de fleurs et l'encenser comme un César métaphysique... Nous avons perdu notre dignité et notre repos. Nos poètes ont travaillé à notre tristesse en maudissant la « malade », l' « impure! » Il y avait un poison dans le jouet brisé. Il s'est diffusé parmi le monde!

OU TROUVER LE LIVRE DE LA FEMME ?

Un artiste de génie aigu et patient m'écrivait : « Que peut-on dire de nouveau sur la femme, cette source de douleur? » Il avait raison au point de vue de l'homme. Tout a été dit sur la source de douleur, sur Dalila, sur la méchante, la corrompue, le reflet impur de l'homme? Tout a été dit sur l'éternel féminin qui est formé par la combinaison d'éléments artificiels et rebattus. La vraie

femme reste inconnue à beaucoup d'hommes, surtout les hommes de lettres. Leur curiosité, leur cynisme ne leur amène qu'un troupeau d'inconsistantes, de folles et de déclassées, — le rebut d'une société surchauffée et maladive ? A la vue d'une femme, épiez leur sourire, il dit tout. Eh bien, c'est regrettable à constater pour notre littérature si prétentieuse, la femme lui est restée presque totalement inconnue.

Et je ne parle pas de l'Ève nouvelle, mais de la simple femme qui élabore notre race, qui est assise dans la maison comme un Dieu modeste et laborieux. Celle-là, même ignorante, même étroite d'esprit, même fanatique, est quelque chose de sacré, comme la moelle d'une nation. Elle est à jamais close à nos psychologues, qui ne la dévêtiront pas, qui ne la trouveront même pas intéressante, car elle est austère et vraiment mystérieuse, étant pure.

Aussi, s'il existe tant de livres pour la mondaine et pour la courtisane, il n'existe pas un livre digne de la femme.

« Oh, un livre digne de la femme!... Où le trouverai-je ? Un livre saint, un livre tendre, mais

qui ne soit pas énervant?... Un livre plein de la paix de Dieu (1). »

Ou même simplement un livre impartial qui parle d'elle.

Tantôt elle lit le faux dithyrambe né dans le désir : « Tu es l'idole, tu dois être adorée, tu n'as qu'à te montrer et tout t'est dû. » Ou bien l'insulte, le baiser qui bave et salit, le récit de voluptés âcres, discordantes, avec leur cortège de furies : la jalousie, la haine, la traîtrise. Quelle femme vraiment femme peut fixer ses yeux limpides qui ont bu la forme délicate de l'enfant, sur ce tissu de corruptions et de hideurs, où ne se retrouve d'elle que son nom, pareil à une étoile dans de la fange ?

Puisqu'il faut des exemples, parcourez les romans de Paul Bourget et de sa suite. A quelles femmes s'adressent-ils, de quelles femmes traitent ils? Toujours la femme à la mode, bonne à rien et nuisible à tous, n'ayant qu'une mission, l'odieux, lâche, niais adultère, sans cerveau, sans cœur le plus souvent, mannequin automatique d'une jolie robe, paquet de nerfs confus et trompeurs.

1. Michelet, *L'Amour*.

N'imaginez pas par exemple que je veuille plaider ici la cause des livres dits « innocents ». Ce sont presque toujours des manuels de puérilité et d'hypocrisie. On peut écrire des livres robustes de passion, ou même pervers, qui soient des chefs-d'œuvre. La beauté existe hors des morales ou plutôt elle renferme en elle sa morale, supérieure à tous les sermons. Mais ce qui est affligeant pour des âmes fortes regardant l'avenir et rêvant l'ascension graduelle du couple, c'est le lent et persistant travail d'abaissement de la femme auquel collaborent des intellectuels, exploitant l'ennui et l'ignorance de leurs clientes, distillant pour acquérir un succès facile, ce venin dosé et correct qui plaît aux salons.

LA FEMME ATTEND ENCORE SON POÈTE

Reste-t-il du moins à la femme les poètes?

Hélas! Ils l'ont plus blasphémée que chantée.

Un des plus grands, — le plus pur, — Alfred de Vigny a déchaîné contre elle, « la colère de Samson », qui, entre parenthèses, devait être la plus intolérable brute, à côté de laquelle nos por-

tefaix et nos débardeurs sont de petits agneaux. Cependant Vigny n'était pas aveugle devant l'immense miséricorde de l'Ève, si pécheresse au dire de l'homme. Mais il n'osa de ce messie naturel faire une vraie femme, il la projeta dans le domaine des fictions, la consacra « Ange », et écrivit *Eloa*. D'ailleurs Eloa faiblit vite, elle est vaincue par le Satan mâle et pour la remercier de sa pitié qui n'est qu'une chute —elle est mise en enfer jusqu'à la fin du monde.

Hugo, qui était un prophète, devait n'être pas soumis aux ataviques préjugés; mais il paraît plutôt ébloui par sa chair à Elle — « argile idéale, ô merveille! (1) » — que par son âme. En des morceaux exaltants, il raconte les mères, nous démontre le jeu de leurs nerfs bien plus que le mystère de leur cœur (2). Mais ce géant doit être haussé sur sa montagne. Il a vu la femme libérée, il l'a prise par la main et lui a désigné son aurore. Le premier, sur un Sinaï nouveau, il a entendu Dieu parler de la femme sans injustice et sans parti pris.

1. *La Légende des siècles.*

2. La sachette dans *Notre-Dame de Paris.*

Lamartine, plus sentimental, plus pieux dans le sens chrétien du mot, vit surtout en elle un prétexte à harmonies et à cantiques: à travers cette âme, il admira l'univers; le baiser se change en prière. — Lisez *Raphaël*, écoutez les vers destinés à Elvire : l'étreinte lui semble trop animale, le cerveau lui-même et le cœur demeurent trop matériels pour son extase; que reste-t-il ? Une ivresse cosmique, le délire d'un Hindou.

Musset a jeté, contre la première maîtresse, le cri d'exécration qui a retenti dans le cœur de tous les jeunes hommes. Nous avons pleuré à ces accents, nous avons maudit celle que l'on attend sur le balcon, qui ne rentre qu'à l'aurore et pour laquelle tant de sanglots et tant de poèmes tombèrent au fond de la nuit... Mais la passionnante anecdote se renouvelle peu en toute conformité avec la *Nuit d'Octobre*. Celui qui enseigne le premier la trahison, c'est l'homme bien souvent. Et puis je ne vois pas en quoi une femme, qui a cessé de nous aimer, deviendrait tout à coup un monstre. Ne nous lassons-nous pas plus vite qu'elle, et ne trouvons-nous pas cela très naturel?

Baudelaire a pour la femme la méfiance et l'horreur *monacales* (VIII). La mère n'a même pas grâce

devant lui. Elle est, à ses yeux, la première ennemie du poète son fils. Sans cesse cette idée se retourne dans le lit douloureux de son cerveau ; et il s'épouvante quand la nature se sert d'elle — de « toi, vil animal », s'écrie-t-il sans la moindre politesse — « pour pétrir un génie. »

Plus loin la Lune elle-même, la froide Lune s'indigne à voir la mère du poète « plâtrant artistement le sein qui l'a nourri (1). » Et tout le reste n'est que courtisane ! Cependant une voix d'ange passe, une voix qui est une musique et un parfum. C'est la très belle, la très chère, la très bonne ; mais le poète la salue hors de la vie. Elle n'existe pas sur cette terre. Elle habite le cerveau seulement de celui qui l'a imaginée.

Cependant est-il vrai que cette femme de consolation et de mansuétude ne foula jamais notre planète ? Nos jeunes gens, disciples de Baudelaire, ont accentué encore ce dédain qui, chez le grand poète, du moins, s'exalta, expérimental et désespéré. Ils n'avaient guère rencontré que la mauvaise amie, la Béatrice des brasseries, celle qui se faufile au milieu de la paresse et des veilles

1. *Les Fleurs du mal.*

fébriles, mouche venimeuse tourbillonnant autour des artistes et des bohèmes. Elle les a pourris ; ils ont dormi dans d'horribles bras, où ils se réveillèrent avec la haine d'un clair et bienfaisant idéal. Ces égoïstes muses les bercèrent et les épuisèrent. Ils n'ont étreint que la nuit gluante, ils ont baisé les lèvres d'un sépulcre — sur lequel ils ont ensuite craché.

Et encore si ce sépulcre parlait? si tout à coup il exposait lucidement ses griefs, si, déchirant le lyrisme dont on l'accabla, trouant la vanité de l'appareil verbal, il racontait comme quoi ce prétendu poète, aux délicatesses infinies n'était qu'un égoïste épais et vil, combien toute sa poésie résidait certainement dans son chapeau, dans ses cheveux et parfois dans ses livres, mais qu'à force d'en mettre en tant d'endroits, il n'avait pas su en laisser dans son cœur.

La femme, qui a inspiré tant de vers, attend encore son poète (IX).

LES CAUSES DE L'AVEUGLEMENT DE L'HOMME

Pourquoi un trouble si grand dans la question de la femme? Pourquoi le bandeau sur nos yeux? C'est que tous nous vivons dans notre ombre, que nous savons à peine y regarder quand nous sommes clairvoyants, que le monde subjectif nous étreint et voile le réel monde. L'homme s'est lourdement trompé en croyant nous renseigner sur l'amie et l'ennemie, il ne nous a révélé là encore que le reflet de lui-même. Je l'ai déjà dit et le répète, seule la femme nous livrera le secret de la femme. Œdipe ne pénétrera l'énigme de la sphinx que si elle, qui la connaît, veut la lui expliquer. Du reste, nous n'avons jeté qu'un coup d'œil léger, sommaire, sur celle qui nous parut si légère; nous n'avons guère pris la peine de descendre en son cerveau et son cœur profonds; nous n'y avons même pas cru... Ajoutez encore l'impatience nerveuse, un désir de revanche, fomenté par le souvenir parfois cuisant de passions personnelles. Quel artiste fut assez surhumain pour devenir impartial?

Combien peu s'élèvent au-dessus d'un sentimentalisme et d'un mépris héréditaires ! Qui envisage la camarade vitale en être isolé de soi, pouvant vivre à part, force, forme indépendante et personnelle dans l'univers, âme, corps ayant sa vie propre, son but, sa destinée ? Obscurément ils répercutent en leur décret les sensations de leur passé, ils écoutent les voix mensongères d'ataviques cellules où survit l'égoïsme ancestral. Quel compte sérieux tenir de jugements *a priori*, incomplets et empiriques ? L'intention excellente et la sincérité ne font peut-être pas défaut ; mais la vérité ne s'abandonne qu'à l'intelligent et au pur. La vraie nature de la femme nous est demeurée obscure. Nul n'a levé le voile d'Isis.

L'ENSEIGNEMENT DE LA FEMME SUR LA FEMME

Mais si son secret ultime nous est encore clos, nous savons du moins qu'il nous est toujours possible d'agir sur elle. Je l'ai dit dans la préface de l'*Éternelle Poupée*, la femme est le miroir d'une époque. Améliorez l'époque, vous améliorerez la femme. M'importe-t-il de connaître quelqu'un

jusqu'au tréfond pour lui faire part d'un bienfait? Elevons nos âmes, faisons-nous une littérature saine et franche, ébauchons une philosophie héroïque et naturelle; vous verrez qu'une société meilleure renaîtra avec sa fleur délicieuse, une grande et douce femme! Je me rappelle l'émotion profonde, et comme la sérieuse angoisse de notre responsabilité à nous écrivains, lorsque au début de mes études féministes, je reçus de Mme Marya Cheliga une lettre où elle me montrait les origines sociales de la femme nouvelle — et non seulement de l'Anglo-Saxonne cette fois, mais de la Slave, de la Suédoise, de la Finnoise, de la Tchèque :

« Sous quelle influence s'est-elle développée,
« me demanderez-vous? C'est presque incroyable,
« mais c'est vrai. Sous l'influence de la lecture
« passionnante des poètes vraiment idéalistes, des
« romanciers poursuivant la noble chimère d'un
« être humain moins imparfait, des philosophes
« enseignant l'élévation d'esprit, la bonté, l'in-
« dulgence, les idées humanitaires, l'altruisme
« doublé d'apostolat. »

Comme je m'étonnais du retard où s'arrêtent

nos races latines, cependant si hâtives sur tant d'autres points, elle ajoutait ces phrases d'une exactitude poignante, qui flagellent nos coupables légèretés de latins :

« Votre poésie, votre roman prêchent le vice,
« courbent la femme dans la boue et dans la honte,
« jettent sur elle le crachat du mépris, lui repro-
« chent, quoique sous une autre forme, le péché
« originel... La Littérature du Nord la nimbe, et,
« à l'instar du Christ, ne refuse point de boire à
« l'amphore de la Samaritaine... »

Il est vrai ; et, cette eau sainte, la femme la répand ensuite sur le monde, vivifiée par le souffle du pacifique courage et de l'idéal naturel.

Le trait particulier à la femme nouvelle, — il faut y insister — c'est qu'elle-même, elle prend la parole, s'exprime et se veut, n'attend plus que l'homme, comme autrefois, lui serve de conscience et de gosier. Elle aurait attendu trop d'années ! C'est elle au contraire qui, mère d'intelligences, crée non seulement de son sang, mais aussi de sa pensée réfrénée longtemps l'homme futur. J'ai frémi au bienfait de ces

souffles et de ces cris souverains. Voilà la récompense la plus sûre, la plus durable ; augmenter sa propre âme, se sentir moins inutile et moins incertain, parce que l'on a cru en un idéal dont les pratiques et les habiles souriaient. Celui qui a lutté avec simplicité pour la cause juste de la femme en aura toujours été grandi. Je me le rappelle encore ; au lendemain d'une conférence sur la Jeune Fille, j'eus la rare joie de recevoir de Mme Schmahl, la fondatrice de l'*Avant-Courrière*, les lignes suivantes :

« J'ai senti le souffle passer, m'écrivait-elle, et « j'ai su que vous avez vu *behind the veil* du sanc- « tuaire des choses saintes, et j'en suis encore toute « émue. J'étais presque découragée et voilà que « je suis réconfortée et consolée, car aujourd'hui, « j'ai entendu un homme demander aux femmes « de son pays l'idéal dont il a soif.

« Clamez, clamez et ne cessez qu'elles ne vous « le donnent.

« Faites qu'elles exigent des hommes des choses « fortes et belles, et ne leur laissez plus croire « qu'en étant frivoles et coquettes, elles vous plai- « sent.

« La femme de France possède des trésors de

« courage, de virile et fière bonté, de tendre émo-
« tion; mais hélas! elles les cache, croyant
« ainsi mieux vous plaire. Ne vous plaignez pas,
« car c'est vous, les hommes, qui le lui avez dit. »

Certes, et j'en suis fier, si je suis féministe, je le dois à ces femmes héroïques qui ont précisé ma tendance spontanée vers une meilleure femme. Elles conduisirent mon élan, me montrèrent au bout de la route l'Etoile, car elles seules connaissent le point du ciel où elle rayonne. Je leur dois un second printemps de moi-même. Mon plus pur délice est de proclamer qu'un homme de bonne volonté a compris combien était supérieure et bienfaisante la femme nouvelle; et, s'inclinant devant elle, acceptant sa leçon sublime, demande à être un de ses soldats.

V

Ève purifiée par le travail (X).

LA FEMME N'A PAS ÉTÉ FAITE QUE POUR L'AMOUR

Disons-le bien haut, ne craignons pas l'indignation des hommes et des femmes, réagissons contre tous les pédants des siècles passés. — Non, non, la femme n'a pas été faite que pour l'amour. — Je vais vers ma sœur, la femme, qui rêve sous la lampe, dégoûtée d'achever le travail commencé, et qui se dit : « Oh! avoir un homme que j'aimerais, qui m'aimerait et à qui je me livrerais toute! » — et je lui dis — « Il n'y a pas deux sortes de lois; il y a une même loi pour tous : le travail. Tu accomplis le seul devoir en travaillant. » Aimer, c'est le supplément; aimer, c'est le dessert de la vie. Tu n'aimeras bien qu'après avoir travaillé, parce qu'ainsi tu seras libre. Il faut aimer

quand on n'est plus esclave. Sans cela, on croit aimer, on est la dupe de la paresse et de l'énervement; et tôt ou tard on en est châtié. Après les premières ivresses bien courtes, n'ayant pas de refuge où abriter sa désillusion, la femme est obligée de baisser la tête sous l'indigne amour, comme l'ancien prisonnier de guerre sous le joug. Il faut pouvoir n'aimer que la tête haute. »

La solution est là, dans le travail, quel qu'il soit, selon la tendance, selon la vocation. Nous traversons une crise épouvantable. Outre que la femme n'a pas encore l'habitude de travailler, la société n'a pas l'habitude de la faire travailler. La société exploite la femme, elle l'oblige à des corvées plus dures que l'homme et la paie moins (1). C'est une chose qui révolte au delà des termes que la femme soit réduite à des travaux dont l'homme lui-même ne veut pas, tant ils sont pénibles et meurtriers (2).

1. Bebel.

2. Mme Jeanne Schmahl : LA QUESTION DE LA FEMME (*Nouvelle Revue*) — « Dans les usines du Black Country en Angleterre les forgeronnes font usage de marteau emporte-pièce... il exige, par son emploi, une force musculaire supérieure à celle que possèdent la plupart des femmes ; aussi ces malheureuses sont-elles obligées de sauter à pieds joints sur les pédales afin de les faire fonctionner. L'ébranlement nerveux et les désordres internes qui sont les conséquences de l'exercice violent sont désastreux pour les femmes

La conséquence fatale de l'ancien vasselage, c'est que dans le travail égal, la femme soit encore jugée inférieure. Je ne vois rien de plus pratiquement démonstratif de l'injustice où elle est rivée. Mais elle n'y échappera point en revenant sur ses pas, en refaisant de l'amour, honnête ou déshonnête, sa seule carrière; elle domptera la résistance brutale ou perfide de la société en redoublant d'activité, d'énergie, de persévérance, en obligeant l'homme à respecter sa concurrence. Alors, peu à peu, elle prendra la place qui lui est due; ayant achevé un pénible et cruel apprentissage, elle aura mérité de se destiner aux carrières correspondant mieux à son sexe, à sa délicatesse physique, à sa mentalité personnelle. Et elle choisira selon son tempérament et son goût, non pas d'après le caprice de l'homme. Je crois que c'est une Américaine qui

dont la santé est bientôt infailliblement et à jamais délabrée. — Les forgeronnes de *Black Country* touchent de 1 fr. 80 à 2 fr. 50 par jour... « Elles sont maigres et pâles, dit M. Sohier, rapporteur de la commission royale (1893). Elles chantent pourtant quelquefois en travaillant! » — Mais l'homme, qui s'attendrit sur une femme abandonnée par l'homme, est impitoyable pour la vertueuse qui travaille. Combien ont poussé le cri abominable de Strindberg? « L'autre jour, en lisant dans un journal que douze femmes venaient d'être brûlées vives dans une fabrique, je fus saisi d'une joie cruelle. — Douze! ah! ». *Misogynie et gynolatrie.* (Gil Blas, 1895).

a dit ce mot infiniment juste dans sa brutalité : « Si la femme a assez de force pour forger, qu'elle forge. » Oui, qu'elle forge! mais je suis sûr que dans une société pondérée, il y aura aussi peu de forgeronnes que de femmes à barbe. Après cette période si funeste de tâtonnements et d'âpre lutte, la femme saura s'appliquer la loi de la division du travail.

LE DÉCHET INÉVITABLE

Jamais un être humain, quand on le laisse s'orienter librement, ne s'écarte de sa propre nature, ne s'éloigne de son vrai destin. Laissez l'attraction agir : chacun trouvera son épi, nouera sa gerbe. C'est la société édifiée sur l'arbitraire, ce sont les classes qui font les déclassés. Dans une cité ayant compris d'une façon supérieure la liberté, chacun, chacune trouve à se loger assez confortablement. Avouons qu'il y aura toujours un déchet. Là, je ne suis plus d'accord avec les Jean-Jacques, les Saint-Simon, les Fourier ; car là, et là seulement, ils commencent à devenir des utopistes, croyant que tous les êtres sont par leur propre nature destinés à la joie.

Oui, répétons-le, il y aura toujours un déchet en hommes aussi bien qu'en femmes. Mais ce déchet se restreindra à quelques récalcitrants, malades de la volonté, et à beaucoup de faibles. Or les capitaux de bonheur seront alors assez abondants pour que, sans les diminuer, on puisse en distraire une part en faveur de ces infortunés, qu'ils expient des fautes personnelles ou subissent la fatalité ; ils seront assez punis dans leur orgueil de devoir la vie non pas à leur initiative, mais à la pitié des autres. Ce seront les « parasites et les pauvres éternels ». Leur petite tribu occupera à peu près, dans la société, la place qui aujourd'hui est réservée à la femme. Ils seront les vrais inférieurs, les « inférieurs naturels. »

L'ÉTERNELLE OBJECTION DE LA MATERNITÉ

L'homme peu à peu a dû céder. L'usine, l'atelier, la fabrique, quelques carrières libérales (celles-ci avec quelle circonspection !) ont été entrebâillées, parfois ouvertes à la femme. Il veut bien lui accorder en principe qu'il n'est pas si difficile de le remplacer et de jouer les rôles où il se faisait autrefois gloire d'être seul. Mais tout à coup il se

retourne avec véhémence. M. Emile Faguet (1), esprit curieux et prudent a formulé cette objection, avec une netteté qui me fait le citer :

« Seulement, dit-il... tout cela, CE N'EST PAS LA « QUESTION... l'instinct social est antiféministe.

« Toute femme, qui est pourvue d'un emploi « masculin, sauf le cas, peu probable, où cet emploi « ne lui prendra que trois heures par jour, exercera « son droit, soit ; fera son métier admirablement, « soit ; le fera, en certaines professions, beaucoup « mieux qu'un homme, soit encore : ne cessera pas « pour cela d'être une femme charmante, je le veux « bien ; sera même beaucoup plus distinguée et « agréable dans ses relations sociales qu'une autre « femme ; je l'accorde aussi, si l'on y tient ; mais « elle cessera d'être une femme.

« Elle cessera d'être la femme dont la société a « besoin pour se perpétuer, dont la nation a besoin « pour s'augmenter, ou pour ne pas diminuer, ou « pour ne pas périr. Oh ! comptez-y et ne faisons « pas la petite bouche sur une affaire si grave et ne « nous en dissimulons pas la gravité par une fausse « pudeur. Toute femme exerçant une profession

1. *Journal des Débats*, 12 décembre 1895. (La femme devant la Science).

« masculine sera une quantité perdue pour la pro-
« pagation de l'espèce. L'ombre de Malthus plane
« sur toute cette affaire de l'accès des femmes aux
« professions masculines. L'invasion des profes-
« sions masculines par les femmes est née du
« célibat féminin : mais aussi l'accès des femmes
« aux professions masculines renforcera et aggra-
« vera le célibat féminin, et créera, entretiendra,
« au sein même du mariage, un célibat particulier,
« parfaitement désastreux. C'est là la vraie question
« auprès de laquelle toutes les autres considérations
« apparaissent comme des fariboles plus ou moins
« laborieuses. La nation forte, la nation d'avenir
« sera, parmi les nations, celle où les femmes
« n'exerceront point de métier, si ce n'est le leur.
« L'accession des femmes aux emplois masculins
« d'abord est le signe, puis devient la cause d'une
« formidable dégénérescence nationale (1). »

1. Se plaît-on à nous le jeter au nez sans cesse l'argument (que l'on croit sans réplique) de la mère ? Au fond notre timidité construit un raisonnement constamment défectueux qui, s'il était avoué enfin, se détruirait lui-même et anéantirait ainsi l'objection anti-féministe qu'il renferme. Ce raisonnement le voilà. « Jusqu'ici la femme a été une bonne mère dans des conditions sociales, il est vrai, médiocres. Ne changeons rien de peur que la maternité n'en soit entamée. » Mais si les conditions sociales deviennent plus larges, meilleures, vous ne pouvez, selon la logique et l'expérience, qu'obtenir grâce à elles une mère supérieure encore.

LES SUPERSTITIONS DU SEXE

J'ai quelque difficulté tout d'abord à admettre ce mot : « emploi masculin ». — « Il n'y a pas de métier qui, par sa nature, soit exclusivement masculin ou exclusivement féminin, a dit avec justesse Mme Clémence Royer. Chez les femmes et chez les hommes, il y a des facultés et des instincts très divers. Il y aura toujours des femmes et des hommes auxquels conviendront mieux les professions sédentaires et d'autres qui seront appelés aux professions actives. Il y a des femmes, comme il y a des hommes qui sont plus spécialement aptes aux travaux intellectuels : d'autres qui sont douées de facultés artistiques ; il y en a qui ne peuvent remplir que des professions manuelles. Il faut que la loi soit ainsi. Cette diversité d'aptitudes est une des conditions de l'espèce humaine. » Il serait impossible, je pense, à un homme d'exprimer plus judicieusement cette vérité évidente et si méconnue, — même par les plus intelligents. Je crois que si nous rions beaucoup des croyances parfois comiques du passé, notre superstition à

nous les modernes, — « la superstition du sexe » — stupéfiera nos petits-fils. Laissons donc cette expression impropre d'« emploi masculin », appelons tout simplement, « travail hors de la maison », cet effort salutaire et extérieur de la femme, que vous n'endiguerez jamais plus ; car la Nécessité sociale comme le besoin de développer sa personnalité (ce que l'on appelle avec un certain vague « le Progrès ») va rendre chaque jour plus constante et plus féconde cette tâche libératrice, où la conscience féminine grandira.

L'INTÉRÊT DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA RACE EST QUE LA FEMME SACHE ET TRAVAILLE

Répondons très simplement, et presque phrase à phrase.

Tout d'abord les professions, même les plus absorbantes, n'ont jamais empêché l'homme d'être marié et père, sauf, en certains cas, la vie militaire qui — soyons-en assurés — ne sera jamais briguée par la femme nouvelle partisan du désarmement et de la paix. L'homme a non seulement assez de temps pour la vie de famille, il en a trop. Il passe

sa vie au café, au cercle, chez sa maîtresse, au tripot ou ailleurs, sans pour cela croire le moins du monde nuire à « l'intérêt social » pour prendre l'expression importante de M. Emile Faguet. Je suis certain que la femme, son labeur terminé, rentrera chez elle au lieu de se dissiper, et qu'il lui restera de longues heures pour les travaux de la maison. Pourquoi en suis-je certain? parce que, d'abord, cela se passe ainsi, excepté au milieu de certaines misères trop complètes; mais ce n'est pas la faute du travail, c'est la faute de la misère et de la société masculine, telle qu'elle est aujourd'hui constituée. Songez que dans les villes les femmes commerçantes, par exemple, sont très nombreuses; qu'à la campagne, la femme a toujours travaillé autant que l'homme au moins, que l'ouvrière, depuis un demi-siècle, s'acharne à gagner son pain. Eh bien, les statistiques établissent que seules, les bourgeoises ou les grandes dames appliquent les principes malthusiens, pratiquent « l'amour ladre ». Les autres enfantent moins prudemment. C'est donc l'oisive qui est en défaut; non pas la laborieuse. Nulle n'a moins de temps pour la maternité que la femme oisive. Elle est prise par les corvées mondaines, la co-

quetterie, les bals, la vie antihygiénique. Elle a horreur de la difformité, inséparable, hélas! de la genèse; elle réfléchit à la dépense de l'enfant futur, à qui elle sera obligée de sacrifier non seulement une part de la beauté naturelle, mais aussi un peu de la beauté acquise, quelque parure, un bijou, une coûteuse robe. La travailleuse est moins regardante, quoiqu'elle ait à compter les bouchées de pain.

D'autre part on ne peut nier que, grâce aux machines, grâce aussi au nombre de plus en plus considérable de laborieux et de laborieuses, la durée quotidienne du travail extérieur tend à diminuer chaque jour davantage. Certainement le couple, dans le siècle à venir surtout, alors que la femme sera complètement émancipée, ne sera tenu qu'à un minime labeur social.

Ce n'est pas au célibat féminin, seul et d'abord, que nous devons l'invasion des professions mal dites masculines, par des femmes pleines de supérieure curiosité ou simplement de faim. Ce célibat envahissant a démontré par l'évidence la monstruosité d'un état social où une femme est réduite, si elle n'a pas de fortune, à se marier ou à se prostituer pour vivre! Mais en fait depuis longtemps

dans les familles pauvres, la femme s'était résignée à travailler au dehors pour nourrir les enfants. L'homme n'y suffisait pas. Je vais plus loin; je crois qu'il faut renverser la question : au lieu que ce soit la femme qui, par son travail, à cause de son travail, limite le nombre de ses enfants, je crois beaucoup plus vrai que l'enfant, les enfants ont obligé la femme à accepter un surcroît de travail hors de sa famille.

De tout cela que conclure?

Non seulement l'intérêt social n'est pas opposé à la femme laborieuse mais il y trouve des ressources tout d'abord imprévues : la purification, la conscience, la vie digne. M. Emile Faguet parle de la nation forte qui sera celle où les femmes n'exerceront pas de métier. Je m'aperçois que les races latines dégénèrent justement pour cette raison qui devrait les faire toutes-puissantes. Elles sont devancées, ou le seront bientôt par les Anglo-Saxonnes, les Slaves et les Américaines qui ont su accepter, accélérer même l'évolution de la femme — loin de l'ignorance et de la corruption — dans le salutaire et régénérant travail. Les mères enfantent là-bas plus et mieux que les nôtres. Elles savent davantage et elles rêvent

moins; les enfants sont plus nombreux et plus beaux.

Que l'homme donc ne fasse plus la guerre à la femme qui travaille! qu'il la seconde (elle en a besoin, la novice), qu'il soit véritablement chevaleresque! Il prouvera ainsi — ce dont on a le droit de douter encore — que s'il fut jusqu'ici exclusif, ce fut par maladresse, par inadvertance, non par égoïsme!...

VI

L'affranchissement de l'amour.

Avant de serrer de près les gestes pratiques de l'émancipée, il faut aborder de front la question de l'amour. L'Anglo-Saxonne au nom de toutes les autres femmes proclame dans ses livres « avec quel énergique dégoût elle recule devant deux maux qu'elle a supportés avec la muette patience des désespoirs depuis des générations. Le premier, c'est le mariage sans amour, le second, c'est la maternité sans consentement » (1). Le débat se déploie au fond du cœur humain.

L'ÉROS ENCHAINÉ ET ENCHAINANT

Cette question de l'amour est, j'ose le dire, la plus importante de toutes. Celui qui ne l'a pas

1. Article de Mlle Claire de Pratz dans le *Magazine International.*

traitée n'a pas touché le fond de l'espoir féministe. L'amour, tel a été tout le destin (ou peu s'en faut) de la femme du passé. Celle de l'avenir, quoique pressée par d'autres objectifs particuliers ou sociaux, lui accordera toujours cette part large, lui ouvrira le seuil auguste de sa vie. Or la première revendication de la femme a été l'affranchissement de son amour. Aux temps primitifs, la femme était vendue à son acquéreur comme une marchandise charnelle, ainsi qu'un fruit de la vie, Aujourd'hui encore elle porte, malgré quelque factice auréole rajoutée à sa belle chevelure, le sceau des marchés d'esclaves. L'Ève nouvelle a donc lutté contre l'Eros enchaîné et enchaînant. Elle a cherché la solution forte qui fera se briser les séculaires fers. « Non, a-t-elle dit, je ne veux plus des coquetteries serviles, des mensonges, des larmes tantôt suppliantes, tantôt tyranniques, je ne veux plus plaire par ma honte et par l'aveu de ma faiblesse, je ne veux ni tyranniser en favorite lascive ni abdiquer en servante prostituée. Je veux écouter enfin le conseil impérieux et sage de mon cœur. Là seulement est la loi infrangible Je veux que mon amour ne soit point un moyen indispensable de vivre, une ruse utile, je ne veux

point arriver par le Baiser, comme l'homme arrive par le Travail. — Je veux que l'amour soit pour moi l'Amour, c'est-à-dire le complément de moi-même, le choix libre et pur, ma volonté couronnée d'attrait et de vertu. Je veux aimer celui qu'il est bon et beau d'aimer, celui que m'a désigné cet intinct sublime qui ne m'a point trompée. Je sépare enfin l'intérêt et la servitude — de l'amour ».

Voilà certes une impulsion régénératrice pour la société entière. Les fondements injustes de l'antique tressaillent ébranlés. Je connais d'honnêtes épouses qui, étant à celui qu'elles n'aiment pas ou n'aiment plus, commettent le péché véritable dont la femme nouvelle rougirait. Le mariage a beau être légal, il est un opprobre quand il est le fruit des instincts de lucre ou des convenances mondaines. La seule loi est dans la liberté d'un cœur capable de choisir son allié et le père de ses enfants. S'aimer est une chose sainte. On entre dans l'amour comme dans une transfiguration. Celles qui ont pénétré dans cette terre promise des grands cœurs, celles-là, au lieu d'être méprisées et bafouées par la lâcheté et l'hypocrisie sociales, doivent être saluées comme des prophé-

tesses marquées au sein et au front du signe des rédempteurs.

« L'AMOUR LIBRE » ET L'AMOUR AFFRANCHI

Mais quelle sera la limite de cet affranchissement de l'amour ? Elle n'en aura point d'autre que les limites mêmes de l'amour. Je n'aime point ce mot qui a traîné dans toutes les rengaines bruyamment révolutionnaires : l'*Amour libre*. Je ne rêve pas d'odieuses rondes sabattiques (il y en a déjà trop), mais l'affranchissement dans la pureté. Là où la débauche commence, où le libertinage éclate, l'Amour a cessé. La femme nouvelle ne veut point de ces terrains perfides où l'homme a mis ses pièges. Elle sait n'être pas, comme sa sœur antique, naïve ou perverse aveuglément, (qui dira à quel point dans le passé ces deux mots « naïf » et « pervers » pour la femme s'identifièrent ?) elle sait n'être plus la dupe des intincts troubles, germant comme des fleurs d'étang sur l'oisiveté et sur l'ignorance. — Marguerite ira toujours vers Faust, mais d'une parole ferme, d'un regard que les bijoux n'hypnotisent plus, elle chassera le Mé-

phistophélès, père de ses rancunes et des folies de l'ancien couple, vite délié. La femme nouvelle, quoique l'on en ait dit, ne s'associe pas à ce retour vers l'animalité que lui prêchent des érotomanes. L'amour véritable ne porte pas un bandeau et n'est pas un enfant déréglé. Il ne s'égare point au hasard au milieu des fades rosiers où dorment innombrables les satyres et les nymphes. C'est une belle lèvre saine, des beaux yeux clairs qui regardent la vie jusqu'en ses profondeurs, purifient la nature par l'intuition et la sagesse.

L'AMOUR MATÉRIEL NE DOIT ÊTRE QUE LE GESTE DE L'AMOUR INTÉRIEUR

Je sais que certaines Saint-Simoniennes, — par exemple cette infortunée et ardente Claire Démar, — allèrent jusqu'à prêcher la licence de l'étreinte par une sorte d'ivresse montant pour elle des justes libérations de l'amour. Mais par l'exemple de leur vie héroïque elles prouvèrent que si la femme peut parfois, comme les hommes, laisser son langage se porter aux hyperboles, elle sait mieux que nous, toujours, la dignité de

son corps, la sauvegarde de sa conscience. Claire Demar, qui s'était proclamée l'apôtre d'une Sensualité que devait rééditer plus tard le rêve renanien de l'*Abbesse de Jouarre*, faisait mieux encore. Elle restait chaste. Elle garda pour elle le cilice des purs. N'a-t-elle pas écrit en un étrange élan : « Je suis prête, ma vie toute murée ne s'écoule pas au jour sombre, voluptueux et mystérieux des rideaux de soie d'un boudoir ! Et quelle que soit l'heure à laquelle on frappe à ma porte, toujours elle s'ouvre au visiteur. Vienne l'anathème, la persécution, encore une fois je suis prête ! J'estime qu'il était bon que celle-là fût toute chrétienne, toute spiritualiste dans ses actes, celle qui oserait plaider la cause de l'amour matériel. »

Claire Demar n'attendit pas les persécutions prochaines, elle les devança, se tua en toute volonté, préférant le suicide, cette sorte de supplice, que pour ma part je juge inférieur au martyre qui trouve la mort sans la chercher. Mais paix à sa faiblesse plus touchante et plus haute que toutes les mondaines agitations ! C'était une désorbitée entre les autres apostolines raisonnables et plus sûres de soi. Elle tomba, victime de l'intempérance géniale de sa pensée, assez punie, certes. Mais elle

ne dit qu'une phrase du Grand Evangile. Car si la femme nouvelle veut, pareille en ceci à l'ancienne, l'amour matériel — garant de la race, elle veut que cet amour matériel demeure le geste de l'amour immatériel et intérieur qui seul le légitime, qui seul le rend bienfaisant et heureux.

LE MARIAGE D'AMOUR EST-IL LE BONHEUR ?

Il faut cependant sonner le glas de quelques illusions des jeunes filles nouvelles. Le vœu de l'Anglo-Saxonne, par exemple, c'est le mariage d'amour. Il est « le Bonheur », dit-elle. Voilà bien le langage autoritaire des jeunes filles. Le mariage d'amour, tel qu'elles le comprennent trop souvent, c'est-à-dire l'obéissance aux attraits, est tout au plus « un bonheur », quelque chose de doux, de transitoire et de grand. Mme Arvède Barine a fait énergiquement le procès de l'union passionnée ; et elle l'a écrasée (ou pensé le faire) avec Bossuet, Bourdaloue, Proudhon et autres. Elle aussi, dans un sens contraire, est allée trop loin ; car un prédicateur catholique ou athée ne comprendra jamais rien, ne devra rien comprendre à la vraie femme et aux impé-

rieuses nécessités de cette âme et de ces sens. Son rôle à lui est d'être antinaturel, de briser les individualités au joug d'un idéal préétabli et autoritaire. Le mariage d'amour est-il tout pour la femme? Non. N'est-il rien pour elle? Non, encore. Le mariage d'amour est un but de noble excitation pour le jeune homme et la jeune fille. Là surtout il faut l'encourager, l'applaudir. Je sais des âmes que son espoir a trempées, des corps que son rêve a laissés longtemps sains et purs. Ceci ne fut pas vain. Et quand il survient, c'est une bénédiction, un épanouissement, — un sacrement selon le sens auguste du mot, un beau lien vraiment légitime c'est-à-dire où la nature est complice, où la chair dit oui, où l'âme accepte, où les fleurs et les anges sont d'accord. Jésus croyait le vrai mariage indissoluble, car, disait-il, on ne fait qu'un. Mais il laissait la loi de Moïse aux cœur durs, le divorce; le divorce, le lien déchiré parce que jamais il ne fut. Vous n'êtes vraiment mariés que si vous vous aimez. Alors une troisième personne se crée; non pas l'enfant qui n'est qu'un symbole de l'unification, une branche qui jaillit, puis se détache, puis devient étrangère au couple et fait un arbre sur un nouveau terrain, mais une véritable troisième per-

sonne formée des deux que nous voyons, un être supérieur complet qui existe au-dessus d'eux, d'une vie divine. Et cela est dans la jeunesse, dans la maturité, dans la vieillesse, dans la mort. Cela est bien davantage que l'homme et que la femme que nous voyons. Voilà ce que peu ont compris, ce qu'il faut affirmer de toutes ses forces.

Voilà le mariage d'amour, le vrai, où la race elle-même retourne au second plan.

Avant de songer à l'enfant, l'amour songe à lui-même. Ah, triste philosophe, philosophe indigent, celui qui veut mettre dans l'amour une autre loi que l'amour. S'il n'en était ainsi, la grande extase, le grand attrait seraient limités à certaines époques, à certains types ; tandis que l'amour va et vient, frappe où il lui plaît, se rit bien de l'espèce, et combien d'unions infatigablement amoureuses sont stériles ; il semble que l'enfant ne vienne qu'aux premiers jours de lassitude comme pour établir un lien nouveau, car un peu du lien primitif s'est brisé. Hélas ! mystère troublant : dans le mariage d'amour, l'amour est rarement éternel. Ah que la jeune fille médite, qu'elle crée en elle cette clairvoyance qui lui fera distinguer le vrai mariage d'amour, celui qui sera

capable de durer en se transformant. Tout est là. Et voilà pourquoi, parlant à la petite fille, je lui ai dit de briser sa poupée qui est un leurre, parlant de la jeune fille, j'ai accroché au mur de sa chambre le petit tableau de celle qui étudie. Ah! faites-vous des âmes qui aient des yeux, n'ayez pas de pauvres instincts incohérents, qui ne savent rien, ne peuvent rien, marchent délibérément vers le piège. Au-dessus de l'amour, avant lui, après lui, il y a la personnalité consciente; cela seul compte, car si cette conscience n'existe point, il n'y aura que passions et qu'infortunes; le mariage d'amour ne sera plus Le Bonheur, mais un bonheur, suivi de quels dégoûts et de quels deuils! Pourtant bien qu'incomplet, encore qu'éphémère, il faut le respecter et le bénir; car même les humbles qui le partagent en ont toujours gardé quelque chose de grand.

L'IDÉAL C'EST LE COUPLE, LA VIE CE SONT LES COUPLES

Et j'ai entendu cela : L'homme est pour la femme un initiateur comme la femme est pour l'homme une révélatrice. La prétention si haute,

si pure, si belle du mariage chrétien : une seule femme et un seul homme unis pour toute leur vie, voilà un idéal à conserver et à chérir, un idéal qui se réalisera peut-être un jour quand l'humanité entière sera consciente, c'est-à-dire clairvoyante; un modèle, un exemple, si vous le voulez, mais non pas, il faut le reconnaître, le fait du plus grand nombre.

Jetons bas une bonne fois le masque hypocrite, montrons combien elle est déchirée et rapetassée la tunique menteuse qui s'appelle « l'unité d'amour », robe de Nessus de combien d'âmes loyales et ardentes, habile costume qui sert aux comédiens et aux comédiennes de la vertu pour mieux cacher un prudent libertinage.

Plaçons devant nos yeux, devant notre volonté, au fond de notre désir, s'il se peut, la statue sainte de l'amour unique. Si tu ne crois pas à cela, tu es déjà une courtisane, quand même tu serais encore chaste. — Mais voici, ô femme, que celui-ci s'est arrêté près de toi; son visage n'est-il pas semblable au Dieu que tu adores? Écoute, il te parle. Dans son baiser un secret est passé. Et cet autre arrive quand le premier a fui et c'est encore un enseignement que son étreinte. Ah! je le sais, ces

vagues diverses du grand océan d'amour portent en elles l'amertume autant que la science. Tâchez de retenir la vague; déjà elle s'est dispersée entre vos doigts. Quant à l'océan, qui songerait même à l'étreindre tout entier d'un regard? Mais la sagesse est à ce prix. Une vérité nouvelle est dans tout sincère amour. Ne détournez pas la tête, même si vous savez le fiel qui vous attend au fond du calice. Ne fuyez que, si au lieu du saint graal, c'est le verre fangeux, si au lieu de l'amour c'est la distraction malsaine. Lisez le grand livre obscur de la vie aux traits de flamme dont chaque baiser fervent raye l'opaque nuit.

CELLE QUI FUT SINCÈRE DANS SES MULTIPLES AMOURS EST TOUJOURS RESTÉE PURE ET FIDÈLE

Si toutes les fois tu as aimé sincèrement, rappelle-toi que tu n'as aimé qu'un seul homme à travers ces fantômes trop matériels que tu étreignis. Ton âme, la seule réalité qui soit certaine, fut fidèle. Ton âme rappelle ces épouses chrétiennes qui n'ont jamais regardé que les yeux d'un seul. Elle ne s'est pas trompée. elle, elle a

poursuivi le même idéal. Il importe peu que ton corps ait cherché des contacts regrettés et des souffles oubliés déjà, certes. Ne doit-il pas se dissoudre un jour sous la terre, comme tes fautes se sont disséminées et perdues sous ta douleur? Ton âme purifiée se réunira alors avec l'époux de ton choix dont tous tes amants n'avaient été que des reflets si imparfaits, si incertains que tu avais cru être la dupe d'un inexorable mensonge. — Non, pauvre femme douloureuse et pardonnée, toute saignante (et aussi, à cause de tout ce sang, toute blanche !) n'aie pas honte de tes abandons. Tu n'as guère été salie même auprès des plus impurs. L'Amour, entre eux et toi, plaçait un rempart d'imperméable lumière. Eux seuls furent vils parfois, toi, tu es restée pure; en tout cas, tu l'es redevenue. Ta récompense immortelle t'attend avec sa couronne plus étincelante que celle des anges et des vierges qui ne péchèrent point, mais qui n'ont pas aimé.

Cependant quelques-uns, quelques-unes ont cru en la réalité vitale de la loi d'unité. Certains y croient encore. Cette loi est la loi des cœurs stricts et héroïques. Je ne puis croire qu'une mystification finale attende ces nobles vies. Dieu ne raille

jamais la foi en l'idéal poussée jusqu'à un martyre qu'il ne demanda point. Il y a là un grand mystère. J'ai dit que le baiser est une initiation ; qui sait si au fond de l'abnégation, du renoncement, une voix suprême ne révèle pas aussi l'irrévélable? Je sens des ressources infinies et comme des forces inconnues dans la résignation. Mais la nature nous supplie de limiter le nombre de ces vies admirables, de ne pas trop faire de parfaits, de peur que le nombre des monstres ne vienne à grandir. Je sais des hommes qui n'ont ou n'auront qu'une épouse que, peut-être, ils n'aiment point. Je sais des femmes, je sais bien des femmes qui n'ont eu qu'un époux et qui sans doute ne l'ont point aimé de ce sentiment que la volonté ne peut créer et qui s'appelle « amour ». Ils ont regardé passer, elles ont regardé passer ce qu'ils appelèrent les tentations et ils sont restés immobiles, et elles sont restées immobiles. Ils ont vécu sur la terre sans s'y étendre et sans s'y réjouir.

Ont-ils eu tort? Peut-on avoir tort d'être sublime ? En tout cas il est permis de suivre un chemin moins isolé. Nous habitons cette planète non seulement pour la fouiller en tous sens, pour battre tous ses chemins, communier avec tous ses

paysages, mais encore pour orner notre moi d'un riche album de sentiments et d'idées. Ainsi, lorsque nous nous coucherons pour jamais dans le limon maternel, nous pourrons, comme la fleur qui a répandu tous ses parfums, épanoui toutes ses couleurs, chanter par nos actes que nous avons réalisé tout le possible et mérité la grande paix, d'où ne nous sommes sortis que pour y retourner plus savants et plus justes.

ÉVOLUTION ET PERFECTIONNEMENT DE LA GALANTERIE MASCULINE

Je ne m'associe pas à la campagne de quelques émancipatrices contre la galanterie, qui, je crois, se transformera encore en plus de respect et d'empressement défensif. La force musculaire ne sera jamais ravie à l'homme, pas plus qu'à la femme la grâce. La force musculaire, dans une société raisonnable et affinée, sera de plus en plus dévolue à la garde de la grâce. Donc toujours et de plus en plus l'homme observera ce charmant devoir, et comprendra mieux cette réalité profonde dont il n'avait autrefois que le vague pressentiment :

la femme est une créature d'élite et, comme telle, délicate. Il ne faut jamais craindre d'avoir pour elle trop de soins. Remarquez que j'ai dit « délicate » je n'ai pas dit « maladive » comme feint de le croire l'homme d'aujourd'hui qui met dans sa protection une nuance de pitié (que ces dames les « antigalantistes » ont raison certes de lui retourner). Avez-vous regardé dans certains laboratoires des machines très perfectionnées dont l'usage est à la fois indispensable et difficile? Elles mesurent ou conduisent des forces plus subtiles et c'est presque une preuve de supériorité que cette délicatesse infinie. Aussi ceux qui les manient leur doivent-ils des égards particuliers. La galanterie future, je l'envisage sous cet aspect.

La galanterie présente n'est pas déjà si foudroyable. Laissez donc l'homme être galant, même à sa manière, non sans fatuité et outrecuidance. S'il y a en cela quelque ridicule, ce ridicule lui revient, tandis que l'hommage vous demeure. Et puis ce soir-là où il aura été galant, la brute aura chômé en lui. Rendez-lui ce service. Voyez un homme au bal : s'il est jeune et soigné, je ne sais quoi de gracieux le pénètre. Afin de conserver un jarret insatiable de rhythmes, pour se serrer dans

un frac élégant, il mange moins, boit moins, s'exerce à conserver quelque plastique; il s'affine, vainc la matière, endigue l'animal intérieur. Je sais bien — et j'y reviens — que ce n'est pas sans jactance. Mais aussi la femme moderne a vraiment besoin de son bras. Voyez-la, de pas incertain, sur ses talons trop hauts, le souffle court, coupée en deux par le corset qui rappelle le préhistorique carcan; un coude hâtif la jetterait par terre. Quoi d'étonnant si le cavalier se penchant vers elle avec sympathie et déférence y ajoute quelque très légère commisération? Ce bras, c'est le symbole de la protection prétendue que l'homme dans la société se flatte d'accorder à la femme: mais aussi c'est l'affirmation d'un devoir qui nous incombe à tous, et qui dans l'avenir sera accompli sans nuance d'humiliation. L'Ève nouvelle, plus saine, plus forte, sera toujours femme, c'est-à-dire d'un organisme trop affiné pour ne pas rester faible devant la brutalité et l'athlétique vigueur. La protection volontiers dédaigneuse d'aujourd'hui se modifiera en attentions légitimes, en culte véritable pour celle qui aura toujours le premier pas. La galanterie grandira, elle se purifiera en devenant le rite véridique d'une sincère religion.

où l'admiration s'augmentera au souvenir des injustices du passé, la reconnaissance s'unira au repentir. Plus de mensonge en cet encens naturel et mérité. Et ce sera la récompense du grand effort féminin et comme la nécessaire atmosphère où se développe la Déesse qui est dans l'Ève éternelle. Grâce à ces soins évocateurs, il semble qu'on entende un frémissement doux et que tentent de s'éployer les ailes closes, peut-être en ces belles hanches, chrysalides d'un papillon sans pareil.

LA DÉFENSE DE L'ASCÉTISME

Je laisserai à quelques Américaines positivistes la responsabilité d'une inutile campagne contre l'ascétisme. Certes l'ascétisme ne doit point être prêché aux dépens des vertus humaines ni surtout imposé. Mais vous n'empêcherez jamais, — jamais entendez-vous — même en réalisant sur cette terre les plus beaux rêves sociaux, vous n'empêcherez jamais des âmes frénétiquement délicates de s'élancer par une fuite obstinée et volontaire, loin du monde, loin de *votre* terre, loin des hommes et des femmes. Il existe véritablement des natures

irréconciliables avec la vie. Celles-là possèdent des nerfs irritables et délicieux, un tempérament inouï et mélancolique qui les séparent, mieux que des abîmes, de la genèse où vous vous complaisez, des sensualités licites, qui à vous ne vous semblent pas grossières comme à elles. Elles n'ont point l'élan irrésistible et un peu brutal des apôtres ; d'autre part elles ne sauraient souffrir la vie commune sans en crier comme d'une insupportable torture. N'imposez jamais rien à personne, même de vivre. Elles sont à la fois supérieures et craintives, débiles et trop suprêmes ; elles sont une erreur de la Loi qui les voua maladroitement à une planète dont elles ne s'accommodent pas. Respectez-les au lieu de les objurguer, au lieu d'augmenter leur recroquevillement par votre tintamarre inutile. Ayez pour elles le sentiment que les anciens professaient pour les aérolithes qui, tombés de l'éther et n'étant pas taillés dans le terrestre minéral, leur apparaissaient sacrés. Laissez-les se vouer aux profondeurs charmantes des cloîtres. J'imagine que si l'humanité est moins injuste et si l'harmonie fait quelques progrès dans le monde, de plus en plus les cloîtres deviendront rares. Quoi qu'on fasse, ils ne disparaîtront jamais,

ils n'en deviendront que plus beaux. Il restera toujours sur les nappes de la vie des miettes d'âme divine. Elles sont inutiles et oisives, dites-vous? Ah, que votre esprit, si vous croyez cela, est ténébreux et mesquin. Elles sont inutiles pour *vos* desseins monotones, elles sont oisives pour *vos* labeurs ingrats. Qu'il soit permis à ces mains que vous déclarez paresseuses de s'allonger et se lier comme un fer de lance qui frapperait les portes sourdes du Ciel. Elles ont leur rôle mystérieux, qu'il est à peu près inutile que vous sachiez, car vous ne le comprendriez guère. Ce sont les usines du courage, les moulins aux grands bras ailés où le grain de providence est broyé, les manufactures de nos vêtements célestes ; elles créent des anges dans l'humanité bestiale, elles rétablissent l'équilibre du monde. Dans l'un des plateaux de la balance l'ordure et le pus humains se déversent en ondes épaisses ; elles jettent à profusion dans l'autre plateau les prières, les sanglants sacrifices, les humiliations, les chastetés et les chevelures coupées. Et tout cela fait que l'immondice n'est pas encore victorieuse ici-bas.

Le mystère de leur silence est entendu par l'âme de l'univers. Emerson parle de ces hommes incon-

nus qui méditent en province, ne lisent pas les journaux et sont le sel de la patrie. Il faut aussi des femmes du même ordre, mais plus contemplatives, — car rien ne doit ressembler à rien — pour que les actives et les frénétiques puisent, sans comprendre, en ces réservoirs lointains d'énergies, une perpétuelle rénovation. A la fin de l'hiver, n'arrive-t-il pas aux branches desséchées d'appeler muettement la sève inépuisable des racines? Et les douces racines consentent, de par la complicité du printemps, à raviver l'arbre tout entier, puisent dans les forces cosmiques le salut et l'élan de toute la plante. Ces femmes sont de véritables racines, enfouies dans l'âme de l'univers. Elles ressemblent aux Dieux et aux Sources. On peut les comparer à l'encens qui n'est pas vu, au cantique que l'on n'entend pas, à l'hostie qui se cache. Mais si tout cela n'existait pas, quelque chose d'intime manquerait à l'univers. Le Divin s'enivre à ces hommages qui semblent à beaucoup une absurde folie, il les accepte, les rend, leur obéit peut-être... Qui sait si en ces chastes, en ces éplorées, en ces oublieuses qui affectent de n'être plus vivantes, n'habite pas, en effet, la raison secrète de notre agitation et si ce n'est pas avec leur renoncement

immense que se fabrique le gâteau de joie où nous mordons éperdument?

LA FIN DE LA JALOUSIE

S'il y a un sentiment bas, odieux, déchirant, meurtrier et médiocre, c'est la jalousie. La femme nouvelle s'est promis de l'extirper du monde, et si elle y réussit ce sera une œuvre pie entre toutes les autres. L'excuse de la jalousie, je sais qu'on la cherche dans l'amour. « On est jaloux quand on aime », voilà le dicton courant. Dans quelle humanité d'anthropoïdes et non d'hommes et de femmes vivons-nous donc ? La jalousie est mâle en principe, mâle et femelle dans l'existence quotidienne; mais sa source est le sentiment de propriété le plus injuste, l'illusoire et maudite espérance d'enchaîner les âmes comme autrefois on liait les corps. Sur ce vice des plus rétrogrades, pèsent toutes les cruautés ancestrales où se complut l'humanité : l'inquisition, la torture, le supplice des cannibales, le cannibalisme lui-même. La dame de Coucy mange au moyen âge le cœur de son amant pour qu'il ne la trompe

plus. Voilà une jalousie qui dépasse celle d'Othello, en partant du même désir, celui d'accaparer jusqu'à l'extinction l'Aimé, et cette fois jusqu'au dévorement ! La femme est jalouse comme l'homme, mais par reflet ; elle est jalouse parce que l'homme lui a fait croire qu'on n'aimait bien qu'en jalousant. Et la femme a toujours cru les balivernes de son maître. Alors elle fait tout ce qu'elle peut, pleure, miaule, griffe, empoisonne toute la vie et se dit : « Comme il doit être content, comme il doit voir que je l'aime ! » Craignez Othella ! Si Othello étouffe, Othella assomme. Mais, convenons-en, la plupart du temps l'homme se rengorge, étant très fier et très content. « Voilà une bonne élève, » songe-t-il, car la jalousie est originaire du mâle ; il fut jaloux de la femme battue et attachée, comme un chien est jaloux de l'os qu'il ronge. Tel est le fondement de cette délicieuse façon de faire comprendre qu'on aime : rugir et montrer les dents comme une bête que l'on dérange du travail stomacal, ou génital. Depuis il s'y est ajouté de petites choses charmantes, comme l'imagination obscène, très spéciale à l'homme. Je suis jaloux de ma maitresse, car j'ai ce don vraiment ingénieux de la voir successivement de-

vant mes yeux intellectuels entre les bras de tous mes amis et de quelques autres. O nature, ô amour délicat, je m'incline et je t'adore!

Cependant il faut plaindre au moins autant l'homme du passé jaloux que la femme nouvelle jalousée. Celle-ci, il est vrai, traverse un enfer inconnu du Dante, et sa liberté, sa fierté individuelle rôtissent au feu instinctif d'Eros, mais l'homme ancien lui fera certainement verser tout de même, au milieu des éclairs de colère, des larmes sincères de commisération. Car elle sait de plus en plus combien il souffre profondément le malheureux, même quand il la tourmente le plus, de ne pouvoir la tourmenter davantage encore!

LE PÈRE VÉRITABLE

La jalousie a encore une autre abjecte façon de se nicher, elle se porte sur l'enfant. Est-il de moi ou n'est-il pas de moi? O Hamlet-George-Dandin tu m'amuses! Gœthe a dit — médite ce mot si tu le peux — « La paternité est affaire de confiance ». Maupassant a écrit, sur le thème des incertitudes et des doutes virils, de fortes pages

émues. Il a haussé ce sentiment dénué de toute grandeur jusqu'à la littérature. Qu'importe après tout puisqu'on n'est jamais sûr? N'existe-t-il pas d'abord, lui, l'enfant, n'est-il pas en lui-même sa propre réalité? La question du germe relève de l'anthropologie et du laboratoire; l'enfant relève de l'humanité. Il est faible, il faut le protéger d'où qu'il nous arrive, il bégaie les paroles tendres, tend vers nous ses bras caressants. — Mais s'il n'est pas à moi? Il sera à vous si vous l'aimez et s'il vous aime. Le reste ne vaut pas plus qu'une discussion théologique. *Is pater est quem* AMOR *demonstrat.* Et voilà le jugement de Salomon. Celui qui s'attachera à ce petit, qui lui fera une âme, qui y placera des beautés, des tendresses, celui-là est le père vraiment, l'autre ne fut qu'un ouvrier de la race, un manœuvre qui partit comme un voleur! Celui qui a créé est le père véritable, non celui qui a cru procréer. Voilà que l'enfant grandit, qu'il devient un jeune homme altier et fort. Il tombe dans vos bras : « Mon père » dit-il. Et qui en effet est son père plus que vous, n'avez-vous pas été plus grand que l'aveugle nature, et, pour cette créature humaine, le visage même d'un Dieu?

L'AMOUR FUTUR

Pour la femme esclave, l'amour est toute la vie, ou plutôt le meilleur de la vie ; il est, en effet, une fenêtre sur la nature, sur l'espoir, sur l'idéal. La prisonnière s'accoude contre la grille, aperçoit un bout de ciel, attrape quelquefois un rayon de soleil, plus souvent la lueur presque obscure d'une plaintive étoile. Et elle espère, et elle vit, et elle chante. On dirait le printemps. Un souffle léger, pur, vainc la vitre, envahit la prisonnière, dilate en elle des fleurs de recluse au parfum trop enivrant. Et c'est un rêve exquis tant que dure la bonne saison ; mais à l'automne le vent fraîchit, plus jamais de soleil, l'étoile elle-même est voilée. La brise mortelle pénètre avec l'hiver, et la prisonnière dépérit plus vite pour avoir rompu la vitre, à cause du poison aérien qui s'est glissé à travers les barreaux, et à cause du rêve inassouvi, de la lucarne trop étroite, de cet essai de liberté qui a sombré dans un excès d'esclavage, dans l'impossibilité de cueillir l'étoile, de se désaltérer avec le soleil.

Mais voici la femme libre ; elle marche à travers

la campagne, elle respire les fleurs, elle communie avec tout l'univers. Pour elle l'amour n'est plus tout, elle peut le choisir, il ne s'impose pas à elle. Elle a d'autres projets, d'autres désirs que ceux de la genèse. Elle repose ses yeux sur le spectacle enivrant du monde. Comme elle secoue de ses vêtements l'odeur de cave qui s'y attachait, les moisissures qui dévoraient jusqu'à sa belle peau câline ! Elle est joyeuse ; elle n'est plus Andromède attachée au rocher, voyant en l'homme le messie tant attendu, puis si décevant, elle comprend le devoir de s'intéresser à l'ensemble des êtres et des choses ; la vie planétaire l'attire comme une mission.

Et l'homme déjà émancipé s'émancipera davantage encore de l'amour. Il s'adaptera à cette compagne déchaînée. N'étant plus aguiché par des coquetteries serviles, il soupirera d'être délivré d'un immense piège mesquin. L'amour ne sera plus une distraction, un jeu, un amusement de blasé ou d'oisif, il redeviendra le mystère profond de l'origine, une volupté dans un vertige sacré, un chemin de flamme sur lequel on s'avance transfiguré vers les divinités physiques la Nature et la Race.

Nous serons un jour, je l'espère, débarrassés de

l'obsession de l'amour physique et ce jour-là sera un jour de bénédiction, d'allégresse et de paix. L'amour physique est éternel et bienfaisant. Son obsession est néfaste et avilissante. Elle empêche l'homme et la femme de cheminer ensemble paisibles et forts sur les grandes routes de la vie. Cette obsession se place entre eux, les inquiète, les divise, les anime l'un contre l'autre, fomente sans cesse les combats des premiers jours, fait retomber Adam dans la brutalité, Ève dans la ruse. Je rêve une humanité que n'affolera plus l'aiguillon artificiel et pervers, pour qui le centre des activités ne sera pas toujours le même organe. Enfin l'homme et la femme pourront se parler, s'entendre, se comprendre, se regarder d'un regard qui ne soit pas fiévreux et prévenu. Les intelligences réciproques, en se pénétrant et se complétant, s'agrandiront. Et sans abdiquer nos privilèges de mâle, sans que la femme renonce à ses dons spéciaux, nous marcherons enfin vers la contrée sereine où les passions ne sont plus des liens de feu et des ambages, mais des ceintures et des couronnes.

VII

L'utile sacrifice.

La femme du passé fut belle de sacrifice. Je n'en disconviens point. Combien d'épouses silencieuses vouées à des devoirs obscurs, souvent inférieurs à leur intelligence et à leur beauté ! Combien de mères furent sublimes dans l'ombre ! J'écoute parmi les âges le cantique de la femme sacrifiée. Il est plus beau que le chant des églises, il frappe le ciel d'une aile plus haute encore que ce ciel et aussi pure que lui. Je sais cela et j'admire, je tremble même d'admiration. Des larmes viendraient vite à mes yeux, et je pleurerais, plus ému qu'un enfant, sur le sort de ces femmes, supérieures à la plupart des hommes. Mais si la poésie s'exalte, si le cœur vibre infiniment à ces immolations mélancoliques, la justice s'irrite, la bonté efficace qui réclame ses droits s'indigne à tant d'énergies dissipées.

Le cri de la Consciente c'est : « Je ne veux plus être sottement sacrifiée. » Cri qui doit résonner comme un glas à l'oreille des mâles, frustrés de ce surplus immérité de la tendresse féminine. Cri qui insulte, a-t-on dit, à une charité qui voudrait perpétuer l'aveugle immolation de la femme au mari ou au prêtre. Mais le sacrifice n'est beau que s'il devient utile, la renonciation à soi ne doit être glorifiée que si elle a pour résultat l'accroissement de la félicité collective, de la beauté morale universelle. Se sacrifier au vice, à la sottise, à la fourberie, à l'avarice, ce n'est que lâcheté, ce n'est pas héroïsme. Croyez-vous que l'ouvrière, qui s'obstine auprès du mari ivrogne et y gaspille son pauvre gain, ait tort de se révolter? Croyez-vous que la femme battue, dépossédée, trompée, doive rester éternellement silencieuse ? Croyez-vous qu'elle doive attendre, respectueuse, au foyer désert, parmi les larmes des enfants qui ont faim, le retour titubant et colère de l'homme qui s'est assouvi jusqu'à l'ignominie ? Croyez-vous qu'elle doive servir aveuglement ce maître comme un domestique qui n'est pas payé, comme une cavale qui, pour mieux moudre le grain du profit viril, devra supporter un bandeau sur les yeux?

Croyez-vous qu'elle doive aimer qui on lui aura fixé d'avance, même s'il ne lui plaît point, et multiplier par l'œuvre de ses entrailles le visage maudit et parfois corrompu de son oppresseur ? Croyez-vous qu'elle doive renier ce qu'il y a de plus beau, de plus juste dans le cœur humain, le respect de soi-même ?

Et l'homme n'y a pas gagné, croyez-le. Il a cru y gagner, il est vrai ; mais le mauvais de lui-même s'en est seul réconforté et réjoui. Jamais l'homme ne gagnera à la défaite de sa compagne. L'humble sacrifice de la liberté et de l'intelligence féminines n'a rendu l'homme ni plus fort, ni plus grand, ni plus heureux.

Combien je sais même de femmes qui, par ces sacrifices inutiles, et dangereux par leur inutilité, avilirent celui qui les accepta. Le mauvais renoncement encouragea l'homme à la domination, à la paresse, à l'orgueil, quand il n'en fut point excédé jusqu'à la cruauté. Il y a une théorie des sociologues prétendant que la folie furieuse des tyrans s'enivre et s'exalte à l'humilité et à la servitude des foules. L'homme, maître tout-puissant, connut devant l'esclave prosternée ces dégradants triomphes. Qui de nous ne se rappelle — à côté d'abné-

gations exquises — d'obéissantes terreurs dont il fut dégoûté ou des dévouements si aveugles, si absurdes et si empressés qu'ils ressemblaient à des persécutions obséquieuses ? L'ancien sacrifice de la femme abaissa souvent le couple, parce que ce sacrifice était épouvanté et sans clairvoyance. Le sacrifice supérieur, dont la femme régénérée apporte déjà le type, élèvera, consciente, large, altière et libre, toute l'humanité. Et ce ne sera plus le sacrifice inacceptable du plus faible, l'égorgement sans lutte de la pauvre brebis à l'abattoir, le sang et le sanglot, ce sera le sacrifice dans la joie, l'ivresse triomphale sur le faîte de la vie, au milieu de la splendeur rayonnante du moi.

Je l'ai dit, quand j'ai raconté la genèse de la femme nouvelle ; c'est un altruisme éclairé et impétueux, ce que J.-H. Rosny a appelé « l'impérieuse bonté » qui précipite au delà des devoirs familiaux, d'ailleurs accomplis, l'Eve nouvelle. Je n'ai pu voir ce renoncement fécond sans un frisson, dégagé de cette rancune et de cette rage intérieure qui nous affligent toujours au spectacle de l'antique sacrifice-immolation. De petites étudiantes lassaient leurs yeux, pliaient leur tête jolie sur les livres graves d'où sortira peut-être l'âme des gué-

risons. Leurs mains tachées à la pharmacie de l'hôpital m'ont semblé lumineuses. Et toutes celles qui combattent pour la vérité, les femmes professeurs, les femmes médecins, les femmes apôtres et même les femmes savantes (elles ne sont pas si ridicules lorsqu'elles découvrent d'un regard plus pénétrant une loi qui, jusqu'ici, avait échappé) toutes ces vaillantes dont je vais évoquer les travaux, à qui l'homme et les autres femmes arriérées ont fait payer cher le bienfait qu'elles leur versaient sans compter, il faut les acclamer comme une élite incomparable, plus belle d'être créée, non pas, comme le veut Izoulet, avec la foule, mais contre la foule stupide, que malgré elle il faut sauver.

LES EXCENTRIQUES

Ne vous effrayez pas des excentricités de certaines propagandistes. Tout mouvement nouveau attire à lui beaucoup de désorbités. Cela est inévitable. Je dirai même plus, cela est nécessaire. Voici pourquoi.

Les équilibrés des deux sexes, les cerveaux de

sens rassis, les habiles, les plus forts, les intelligences perspicaces, sachant se résigner, les individus, en somme, ayant profité de l'état social actuel ou étant arrivé par lassitude à le supporter, n'iront pas tout d'abord vers une idée neuve. Ils y perdraient trop, cette idée serait-elle juste et bienfaisante et la comprendraient-ils. Qui aussitôt s'élance? les mécontents, les déshérités, les excentriques prêts à rechercher quoi que ce soit qui puisse les revancher de leur déroute. Ces fous et ces folles, — si vous aimez ce gros mot ne signifiant d'ailleurs rien de précis et qui peut même être pris en bonne part — se laissent conquérir joyeusement à l'imprévu et au nouveau, surtout quand il s'y mêle quelque révolte contre leurs temps dont ils sont les adversaires vaincus mais acharnés.

Ils et elles se groupent, véhéments et gesticulateurs, autour de quelques apôtres réfléchis, patients, inspirés, qui participent au centre du monde. Car n'allez pas croire que je veuille confondre les apôtres, ces émanations humaines du Divin, avec les excentriques et les têtes fêlées. Les génies révélateurs sont la fleur suprême de la planète, comme la venue d'une race supérieure au milieu de nos

races abâtardies ou débiles. Ceux-là, ils sont sacrés. Ils sortent du niveau vulgaire, ils appartiennent à une patrie plus belle. Par pitié en quelque sorte, sans même que cela soit pour eux un devoir, ils nous endoctrinent. Leur envoûtement sublime atteint d'abord ceux que la société a exclus ou à qui vraiment elle fit une part trop étroite, car il est plus aisé de persuader ceux qui ne sont à personne que les esclaves ou les exploiteurs des vieilles mœurs triomphantes. Je discerne quelque chose de providentiel en cette mainmise sur les fous. Ceux-ci sont le meilleur levain de la régénération. Ils ne respectent rien, n'étant reliés à rien. Ils se jettent avidement sur les proies les plus difficiles, ne redoutent ni les rebuffades, ni les rires, ni les coups. Ils pratiquent aisément et par inconscience le sublime.

Coadjuteurs merveilleux, serviteurs qu'il faut bénir ! Les Arabes ne regardent jamais passer un fou sans s'incliner comme s'il portait un message de l'Inconnu. L'extension donnée par les gens raisonnables aux idées qu'ils professent est à peu près nulle. Une chose n'est raisonnable, c'est-à-dire admise par eux que lors qu'elle est admissible pour tous, lorsqu'elle est admise par tous.

Il n'y a rien à faire avec eux. C'est l'eau tiède, amollissante, que le Christ a vomie. Tandis que les bons fous se démènent en vrais fous qu'ils sont. La populace s'assemble, bée à leur parade, écoute leur parole assez attentivement parfois pour les lapider. C'est alors la véritable victoire, l'assurée, la durable. L'idée, débarrassée de sa gangue grotesque, sort toute pure, éblouissante, devient ange, convertit toutes les intelligences, emporte avec elle la crédule, trébuchante et faible humanité.

VIII

L'éternel Messie féminin.

A tous les coins sociaux, en toutes les patries, la femme nouvelle allume des phares. Armée indomptable, inépuisée, n'ayant d'autre drapeau que l'idéal humain, d'autres buts que les semailles de la pensée à répandre dans le monde, le bienfait et la réhabilitation distribués aux faibles, aux malheureux, aux enfants, aux femmes.

LES MARTYRES FÉMINISTES

Je parlerai d'abord des martyres. Gœthe, dans son *Faust*, cite les « Mères » mystiques, c'est-à-dire les Forces primitives d'où tout émane. Il faut parler de même des martyres. Qui sait si le sang répandu, si les larmes qui tombent ne sont

pas la grande rosée fécondatrice? Il faut que des volontés libres s'immolent en holocauste à ce Moloch impitoyable qui domine les événements humains. Le féminisme a vu, dans le passé surtout, ses apôtres auréolés par la Persécution et l'Insulte. C'est une loi. Dès qu'un front se lève sur des foules, tel le drapeau vivant d'une idée neuve, un flot de haine s'efforce de le faire chavirer dans l'oubli. L'humanité a horreur de ses bienfaiteurs et de ses messies. Elle récompense en immolant. Maintenant encore, où cependant le féminisme est près de passer à la mode, combien d' insultes profère un public égaré et myope? Je ne parle pas des époques écoulées. D'Hypathie à Jeanne d'Arc, lapidées ou brûlées toutes deux par des fanatiques, combien d'apostolines se levèrent pour choir dans le sang et dans la honte! Je veux atteindre vite au seuil du XIXe siècle, à Rose Lacombe, obligée de prouver à des publicistes jappeurs qu'elle avait les bras aussi libres que son corps pour se faire respecter d'eux; à Olympe de Gouges qui s'écria: « La femme a le droit de monter à l'échafaud, elle doit avoir également celui de monter à la tribune » ; à Théroigne de Méricourt qui, dans une vie héroïque et calomniée, mourut folle,

après avoir été fouettée de verges en place publique ; à Mme Roland qui paya de sa tête d'être restée fidèle à ses convictions. Comme Danton se filie à Diderot et Robespierre à Rousseau, ces énergiques se filient aux sceptiques de la fin du XVIIIe siècle, aux Du Châtelet, aux Du Deffand, nullement martyres, certes, en leur sensualisme raffiné, mais qui intellectualisèrent la femme, la préparèrent à la liberté par le réveil de la vie mentale. J'arrive aux saint-simoniennes, ces prophétesses que personne n'admirera assez, car elles subirent tous les crachats de l'homme.

LE MYSTICISME PROFOND FUT TOUJOURS L'AMI DU FÉMINISME

A propos de Saint-Simon et de ses doctrines, j'ouvre une parenthèse touchant le mysticisme. Ce fut certainement un grand adjuvant du féminisme. Il y a d'ailleurs du mysticisme à l'origine de tous les grands et légitimes mouvements, je l'ai dit déjà. La science elle-même ne vit pas sans lui, il est la grande source d'hypothèses où vont boire les bons pèlerins de la vérité. Le

mysticisme tisse de fils d'or et de pourpre l'âme des martyrs. On a tort de l'inféoder aux religions; ce bon M. Cousin eut tort aussi d'en faire une philosophie spéciale. Le mysticisme est un état d'âme. On peut être athée et mystique, on peut être un savant ou un ignorant absolu et un mystique. Le mystique, la mystique, c'est la femme ou l'homme s'attachant à son idée par un amour illuminé et profond avant que d'y être fidèle dans les froideurs raisonnables. Le rôle du mysticisme s'arrête lorsqu'un mouvement s'affirme. Il est la mère sublime qui rentre dans l'ombre quand le fils est grand. J'ai été conduit au féminisme par le mysticisme. L'aurore des religions, leur matin sans dogme fut mystique et féministe. Les Vedas égalisent sans cesse l'homme et la femme. On attribue à Zoroastre ce verset mémorable : « Le champ vaut mieux que la semence, la fille vierge que l'homme vierge ; la mère vaut dix mille pères. » La Kabbale, bien qu'écrite à des époques de maturité sinon de décadence, reflète encore assez la tradition pour proclamer, tel l'aboutissement suprême, le couple ne formant plus qu'un seul être. Plus tard, seulement, lorsque les religions se durcissent, le doux duvet féminin s'élimine de

leur fruit. La femme a rêvé les Dieux, nous l'avons raconté, et la ruse de l'homme consiste à s'élire lui-même, à mettre « le vieillard à la grande barbe » sur l'autel, puis à exclure la femme du sanctuaire, à la reléguer parmi les servantes du culte. Partout où naît un idéal la femme apparaît, elle est sa mère et son avocate ; partout où une tyrannie s'empare de cet idéal, la femme est persécutée et chassée. Elle est à l'origine et au soir du triomphe, elle reviendra, ainsi que le voyant de Pathmos l'a annoncé, mais son esprit dépasse les Temples, comme il briserait l'enceinte étroite des parlements. Cela veut dire qu'au jour où elle aura conquis sa place (entendez-vous le mot effrayant : conquérir sa place : verser son sang, ses douleurs, pour posséder enfin ce qui est dû), ce jour-là, toute la société, sans miracle, par le seul fait de s'incorporer cet élément nouveau, sera subitement transformée — et je veux croire — régénérée.

Au milieu de l'universel mépris voué à l'Ève pécheresse, les voix des vrais mystiques protestèrent toujours. Cornélius Agrippa, à l'intelligence aiguë et ardente, écrivit : *La préexcellence du sexe féminin* et le doux Guillaume Postel rêvait déjà le salut apporté au monde par

sa Jeanne, messie succédant au Christ selon ses *Très merveilleuses victoires des femmes*. En plein XIXe siècle, Saint-Simon continua et reprit cette tradition émouvante, faisant de notre sœur une quasi-déesse. L'hérésiarque Vintras devait plus tard raffermir ces doctrines gracieusement nébuleuses. Il imagina même une originale réhabilitation : la femme retrouvant ses droits de prêtresse, officiant elle-même à l'autel pour un sacrifice à la Vierge. Lui aussi, il était dévoré de l'angoisse avec laquelle certains rêveurs passionnés attendaient *la Mère*, le grand Pontife, la Révélatrice, que Saint-Simon et le Père Enfantin annoncèrent avec emphase — et qui d'ailleurs n'est jamais venue, même maintenant où personne ne l'attend plus...

Cependant saint-simoniens et saint-simoniennes s'étaient hâtés à sa rencontre. Un tel acte de foi est à signaler. Je n'ai pu lire sans émotion le récit de l'expédition aventureuse des « Compagnons de la Femme », recommençant, pour la libération d'Eve esclave et pour la gloire de la Mère, ces croisades vers l'Orient qui soulevaient les foules d'autrefois, ne voulant libérer qu'un tombeau, le Saint-Sépulcre. Partout on accueille

leur imprévu délire soit par d'ironiques applaudissements, soit avec des pierres. Ils ne stationnent pas, traqués par la police autant que par les haines populaires. « A la Mère, à la Mère ! » tel est leur cri de ralliement qui brave le ridicule. Ils s'embarquent à Marseille, Barrault et ses douze compagnons. La *Clorinde* emporte ces étranges paladins. Ceux qui restent continuent la tournée méridionale. A Arles, c'est un triomphe, à Tarascon, on les lapide : « Au Rhône » crie-t-on. A Lunel, les pierres recommencent à pleuvoir, à Montpellier personne ne veut les loger, à Pézenas et à Narbonne « le regard de la Mère » les protège. Castelnaudary leur apparaît la ville sainte de l'Occident. C'est à coups de trique que Mende les accueille. Au Puy tous les chiens sont déchaînés contre eux et les voilà de retour à Lyon, ayant laissé dans ce Midi tapageur une bruyante semaille féministe.

Joséphine Félicité, Suzanne Voilquin, Julie Franfernot surtout m'apparaissent de vraies femmes nouvelles, victimes de la sincérité de leurs idées. Flora Tristan est plus complète encore. Supérieure aux missions dociles de la

femme, liée à un mari inconscient et vulgaire, elle ne put achever l'œuvre sociale qui était le fond de sa destinée. La balle de cet imbécile jaloux manqua arrêter à jamais la grande apôtre. Elle réclamait un calvaire pour y proclamer l'émancipation de la femme. Elle n'obtint le calvaire que pour y mourir. Amie de l'ex-abbé Constant, elle en a le brûlant style, mais elle dépassa ce philosophe uniquement spéculatif par un pratique amour du prolétariat. Sur sa tombe, elle fut proclamée « la Sainte Humanitaire ». Une autre, républicaine et la plus dévouée des femmes, bravant les épidémies pour secourir ceux qui souffrent, visiteuse acharnée des hôpitaux et des prisons, multipliant dans sa vie privée les miracles d'une bonté généreuse, Mlle Grouvelle, est récompensée par la ruine et une précoce agonie. On la condamne pour s'être mêlée à un complot démocratique. Elle meurt avant l'expiration de sa peine après être devenue folle... L'arbre des libertés de la femme est aussi arrosé de sang et de larmes.

LES SAINTES NOUVELLES

Les Saintes nouvelles sont bien près aussi d'être des martyres. Je ne voudrais pas que cette appellation de « sainte » pût nuire à l'esprit d'indépendance et d'énergie qui caractérise leur âme. Elles nous viennent surtout de l'étranger. Peu conformes aux tendances chrétiennes, elles n'ont gardé du Tolstoïsme que cette idée féconde de la à simplification » de la vie. Elles « se simplifient », disent-elles en leur synthétique langage. Tel est le seul point de vue un peu monacal qu'elles ont conservé. Cérébrales, elles se refusent à perdre, dans les raffinements des civilisations, un temps si précieux pour toute l'humanité. Elles ont réduit les distractions, les plaisirs, se retirent des milieux mondains afin de mieux appartenir au monde. Savantes conscientes, elles demeurent simples.

Combien imitent Tolstoï dans l'existence quotidienne, donnent leurs biens, renoncent au luxe, aux corvées et aux amusements des cités. Beaucoup se fixent à la campagne, réduisant leurs

besoins au nécessaire strict, vivant de la vie misérable des ouvriers. Les fortes pensées messianiques se régénèrent sans cesse au vent des montagnes et à la pureté des forêts. Et ces laïques missionnaires sortent des solitudes pour répandre les bienfaits de la science et de l'altruiste foi.

Qu'elles ressemblent peu aux saintes d'antan! Celles-ci délicates, meurtries, vaincues par la vie ou dégoûtées (ce qui est même), réfugiées dans l'ignorance, exilées de l'humanité. Je sais bien que maintes entre les prédestinées des siècles morts furent des actives admirables, des cœurs pratiques et tendres, des intelligences pareilles à des flambeaux pieux. Mais les cloîtres arrachèrent à la terre, avide et jalouse, ces trop modestes génies. La sainte nouvelle se mêle sans cesse, au contraire, à l'existence d'autrui. Ses destinées, au lieu de la circonscrire, la poussent à se répandre plus. Sa bonté n'a rien des faiblesses soumises. Se dévouant, elle sait dans quel but et la méthode la meilleure. Désintéressée peut-être plus que l'ancienne, plus fière aussi, plus humaine en somme, elle a renoncé à l'excitant du ciel. Elle agit sur la terre pour la terre, ou, du moins, si elle a conservé encore l'espoir des récompenses futures dans un

au-delà meilleur, elle n'en fait pas le principal mobile de ses actions. Elle ne calcule pas avec Dieu, accomplit le bien pour le bien, dédaigne ce que le Bouddah appelait avec tant d'ironie « la récompense mercenaire », répudie la domesticité du saint d'autrefois qui, au moment de la mort, réclame des gages à Dieu. La sainte nouvelle a compris que le châtiment comme la récompense sont surtout intérieurs, que tout acte porte en lui sa justice. Formulons ainsi son credo : Si l'on fait le bien, serait-on comme Job assis sur un fumier de calamités, on est heureux quand même, car il n'est pas d'autre bonheur que d'être bon.

Qui citer? les noms se pressent sous ma plume, armés de la grâce victorieuse des femmes qui les portèrent.

Et Pauline Rolland qui répondit à un procureur général l'accusant de n'être qu'un « honnête homme. » : « Y a-t-il deux morales, l'une pour l'homme l'autre pour la femme? ». Mot exact qui déchire les codes!

Et Jeanne Deroin, ne voulant pas porter le nom de son mari afin de ne compromettre qu'elle, révoltée, emprisonnée, résistant aux ineptes plèbes, cramponnée à la tribune pour crier l'indestruc-

tible vérité des droits féminins, excitant — honneur véritable — la grossière hilarité de la Chambre auprès de qui elle réclame, quoique incarcérée, le droit de pétition pour les femmes, — les ailes brisées seulement par les lourdes charges familiales. « En proclamant devant tous, disait-elle, que nous ne répudions pas les saints devoirs de la famille, nous saurons prouver au monde qu'il est possible de les concilier avec l'exercice de nos droits. » Elle voulut trop.

Et Julie Daubié, sainte méconnue, bafouée des siens, châtiée d'avoir prouvé la capacité intellectuelle de la femme.

Héroïnes de 1848, elles peuvent se gausser de l'injuste Prudhon déclarant : « L'influence féminine a été en 1848 une des pertes de la République ». N'ont-elles pas pour les glorifier la phrase prophétique de Hugo qui fait éternellement sonore la tombe de l'une d'entre elles, Louise Jullien : « Le XVIIIe siècle a proclamé les Droits de l'Homme, le XIXe proclamera les Droits de la Femme. »

Même au milieu des tentations de la richesse et de la tendresse des siens, pouvant s'endormir dans une paisible félicité, l'Emancipée préfère peupler d'idées son cerveau et d'angoisses altruistes sa vie.

Presque de nos jours, Caroline de Barrau se vouait aux petits mendiants, aux prostituées et aux voleuses. Les médecins de la Salpêtrière n'ont pas oublié une sainte créature, plus émouvante certes que les reines canonisées à grand fracas, Elisabeth ou Cunégonde, car elle s'était attachée uniquement à l'instruction des enfants infirmes et épileptiques. Si le féroce Nietsche l'eût découverte, il l'eût conspuée pour avoir versé le lait de la pitié humaine aux déshérités de Dieu, à ceux que le ciel sevra de tout don; mais il eut certainement pleuré d'émotion, cet Isaïe de l'anathème, s'il avait vu ces petits idiots avec un sourire presque intelligent, tresser des fleurs et chanter de débiles couplets selon les conseils de cette ange maternelle qui, meilleure que la providence, leur créait par sa volonté ce luxe de douceur.

Dans les pays où la femme et même la jeune fille sont considérées et élevées comme des êtres conscients, que d'initiatives et de dévouements incomparables!

Voyez les filles de baronnets ou de lords devenant infirmières, dans un élan de bonté, s'installant au chevet des malades en robe simple, en tablier et en bonnet. En Norvège, en Finlande,

j'aurais bien envie d'appeler saintes toutes les éducatrices d'enfants, toutes les fondatrices des universités en pleine campagne. En Suède, célébrons surtout Fredericka Brenner qui donna le signal d'un réveil intellectuel des femmes. Du fond de la Russie, je vois une irrésistible théorie marchant en colonne sacrée sur la neige et dans les ténèbres. Les patriciennes renonçant à leur nom et à leur luxe ; les femmes-médecins qu'aiguillonne le besoin moral d'apaiser les douleurs, messies des corps à travers la mort et l'hiver, adorées et bénies ; les institutrices mères des âmes, ayant tout quitté pour éparpiller quelques épis de science, portant en soi le rajeunissement du vieux monde. Quant aux Polonaises vous les trouverez dans n'importe quel pays à tous les combats de l'idée.

Oui, l'apostolat, tel est l'aboutissement intellectuel de la femme nouvelle. De même que la meilleure femme du passé n'avait qu'un but, la belle et infinie maternité physique ; l'autre, la moderne, n'a aussi qu'une envie, la belle, l'infinie maternité morale. Un sentiment plus exact des nécessités profondes naît en elle. Paris a vu s'élever par exemple un refuge pour les femmes enceintes où de pauvres compagnes d'employés, de professeurs,

d'ouvriers ont regagné assez de santé et de calme pour procréer une moins mélancolique race. Mme Becquet, de Vienne, la fondatrice, est ainsi la bienfaitrice avant leur naissance d'un joli nombre de bébés. Il est doux de faire refluer au cœur de la femme, — courroucée par la misère ou la lâcheté virile jusqu'à l'horreur passagère de l'enfantement ! — la bonté intarissable, éternel apanage des mères.

Je songe encore à miss de Broen qui a réconcilié avec la société dans son ouvroir de Belleville les épouses et les mères des fusillés de la Commune. Elle a raconté elle-même la manière providentielle dont elle s'attacha à ces créatures de douleur. Après la Commune, elle alla avec beaucoup d'étrangers visiter le cimetière du Père-Lachaise. Elle arriva ainsi au bord d'une fosse commune près de laquelle pleuraient les veuves, les mères et les orphelins de cinq à six cents communards fusillés la veille. Des couronnes rouges s'étalaient, du sang restait là, la colère veillait avec ses revanches dans les yeux et les bouches crispées des survivants. Miss de Broen vit la profondeur de ces désespoirs et rêva d'y verser tout son cœur comme un sacrifice expiatoire

qui empêcherait un autre sang de couler. Là gémissait une femme ayant perdu à la fois son mari et son fils. Que lui restait-il de l'être humain, rien que le désespoir? Très timide d'abord, miss de Broen s'approcha d'elle et prononça le mot magique de la pitié divine; cette infortunée, qui s'imaginait sans doute être une irrémissible paria, se rasséréna un peu en voyant quelqu'un de son sexe tendre et doux pour elle. Dès lors le projet de secourir ces malheureuses ne quitta plus miss de Broen. Les révoltées trouvèrent un refuge auprès d'elle et elle ne fournit pas seulement un remède aux corps endoloris, elle pansa les âmes, leur réapprit l'Idéal; et le bercement des cantiques les réconcilia avec le Divin.

Comment résister au désir de citer d'elle cette phrase révélatrice : « La haine du pauvre contre le riche ne s'apaise pas par les aumônes; c'est par un contact personnel que nous avons pu leur prouver notre affection, notre intérêt et leur montrer que des personnes aisées peuvent renoncer à quelque chose pour l'amour d'eux. »

Voilà certes des idées pratiques et neuves apportées en la sociologie par la femme; elles ne sont point réactionnaires et pourtant elles évitent

la barbarie des révolutions. Elles sont conformes à ce magnifique aphorisme bouddhique : Ce n'est pas par la violence que tu détruiras la violence c'est au contraire par la douceur que tu arrêteras les injustes et les violents.

IX

La croisade contre la prostitution, l'alcoolisme, les abus de la vivisection et la guerre.

Qui pourrait donc nier le bienfait du rôle féminin dans la société? L'homme apporte difficilement ce principe d'universelle miséricorde, sinon sous une forme sacerdotale qui parfois devient autoritaire jusqu'à l'écœurement. La femme, au contraire, marche dans cette voie avec une frénésie souriante et souple. Aussi s'est-elle attachée particulièrement à certaines injustices qu'elle veut déraciner et que l'homme avait fini par accepter, les jugeant plus tenaces ou plus fatales. Elle s'en prend à la prostitution, à l'intempérance; elle proscrit les persécutions exercées contre des races non humaines; elle combat la guerre.

L'IMPÔT DE LA CHAIR

Certainement, la prostitution est une grande honte et une grande douleur.

Tant qu'une prostituée « légale» accomplira son métier de par la volonté et le décret de l'Etat, aucune femme, serait-elle la plus vertueuse, la plus intelligente, la plus indépendante, ne peut s'écrier : « Je suis déliée de l'antique servitude. » L'apostoline la plus pure ressent cette insulte même aux heures héroïques, car, solidaire de toutes ses sœurs, elle communie par sa conscience indignée avec l'immense caste des esclaves patentées du plaisir viril, le bétail inconscient de la volupté seulement virile. D'autre part, dans la prostituée qui a réussi, dans la courtisane reine de nos temps, s'étale une revanche qui peut satisfaire ses instincts belliqueux, mais aussi quelle immense honte et quelle colère à cette pensée que, dans notre société sensuelle et étroitement pratique, ce soit par les plus basses armes qu'Eve puisse triompher, alors qu'elle est vaincue combattant avec son cerveau pour sa vertu et sa liberté ! Et

puis, son cœur, si tendre à l'humanité entière, féminine et virile, s'afflige à l'agenouillement de l'homme devant la moins digne d'idolâtrie, celle qui attise, symbolise et répercute la bête primitive et impure qui croupit en lui, l'homme. Pendant que Moïse pria sur la montagne, son peuple se vautra aux pieds du veau d'or. Oui, pendant que l'émancipatrice lutte ou médite dans les sentiers escarpés de la Bonté ou de l'Idéal, la foule s'attroupe, ricane, applaudit, s'allume devant la statue d'une danseuse déshabillée en un salon officiel. Et vous croyez que ne se précise point une tâche immense, qu'elle est inutile la venue de la magicienne au charme souverain qui fera que les hommes lèveront enfin des yeux moins matériels, non pas vers les reins d'une courtisane, mais vers le front d'une prêtresse de l'Idée !

Cependant, avant de changer l'esprit lent et obscur de la multitude, il faut tendre une secourable main vers les victimes de ses caprices et de son inclairvoyant despotisme; aussi, est-ce pour secourir les prostituées que l'Ève des plus purs jours s'est levée.

Cette sorte de charité supérieure conduit d'ailleurs au sentiment de la justice au lieu de consoli-

der le désordre social. Je sais une charité extérieure et sotte, générosité bruyante abaissant celui à qui elle s'adresse sous forme d'aumône, qui caresse seulement la vanité du donateur; mais le véritable et haut altruisme, c'est la vertu fondamentale par laquelle un être humain, — de ce seul fait — à quelque degré de déchéance qu'il descende innocemment ou par sa faute, demeure un frère infortuné, un camarade à soutenir. Le cœur doit s'ouvrir avant la bourse. — Avant de donner, il faut se donner. — Mme Joséphine Butler est un bel exemple de cette charité qui est dans le chemin de la justice. Il faut la proposer comme initiatrice à tant de femmes intelligentes, frappées en leurs espoirs familiaux et qui demeurent oisives, n'ayant pas encore conscience des missions sociales. Mme Joséphine Butler perdit par un horrible accident sa fille unique. Elle ne se rattacha à l'existence qu'en transmuant, par l'alchimie de la douleur, son amour maternel en un universel amour. Elle le répandit intarissablement sur les créatures les plus décriées. Dans sa propre maison, elle accueillit les épaves du vice, celles dont le vice lui-même ne voulait plus et elle ramenait les pauvres femmes non seulement à l'espoir de quelque destinée

moins triste, mais aussi au respect perdu de soi-même. Elle s'initia de la sorte à ses propres devoirs nouveaux. Bientôt elle prit la parole dans différents pays, cherchant pour la plaie de la prostitution les baumes les plus miséricordieux et créant partout où elle passait « un réseau d'œuvres destinées soit à élever ou protéger la jeune fille, soit à relever la femme tombée (1). »

La revendicatrice qui a formulé contre la prostitution et la justification que semble lui apporter l'État les arguments les plus vigoureux et les plus nets, c'est Maria Deraismes, notre grande émancipée française. Elle critique l'affirmation de la science adulatrice des préjugés despotiques du mâle. La puissance génésique, nous racontent nos mandarins, est chez lui supérieure à la femme et cette exubérance l'autorise à professer des mœurs libres, tandis que l'apanage de l'autre sexe c'est la retenue, la chasteté parce que ses exigences ne revêtent point un caractère impérieux.

1. A Paris nous possédons l'*Œuvre des libérées de Saint-Lazare*, fondée par Mlle de Grandpré, dont la directrice actuelle est Mme Bogelot. Cette société tente de permettre aux voleuses et aux prostituées d'acquérir une réhabilitation sociale à l'expiration de leur peine. Il ne faut pas omettre pour l'Espagne la personnalité si haute de Doña Concepcion Arenal, la visiteuse des pauvres et des prisonniers.

« Ainsi, dit-elle, un dilemme se pose devant nous : ou les hommes seront perpétuellement déçus dans leurs aspirations les plus légitimes, ou les femmes transgresseront la loi de réserve qui leur est imposée.

« Vous conviendrez alors, que la situation de la femme devient singulièrement critique; elle se trouve entre le fameux : « Elle me résistait, je l'ai assassinée » de Dumas père et le non moins fameux : « Tue-la », de Dumas fils ».

L'homme a tranché la question en établissant la prostitution et en l'encourageant. « C'est ainsi qu'une jeune fille, une femme appréhendée sur la voie publique pour excitation à la débauche est immédiatement inscrite comme devant continuer à se prostituer, suivant la volonté des passants. Dans ce cas, c'est l'État qui est récidiviste (1). »

N'est-il pas cependant démontré par l'expérience que les deux sexes n'ont aucun intérêt à gaspiller leurs précieuses réserves, qu'un frein est possible, que la vertu est normale dans l'humanité? Il est donc injuste que l'homme impose à la femme

1. Discours de Maria Deraismes au Congrès français international du Droit des femmes en 1889.

cette dîme charnelle, il est juste et beau que celle-ci la lui refuse, car le niveau moral de toute l'humanité en sera élevé.

Certes, je n'ai point le ridicule de croire qu'ainsi tout vice, tout libertinage seraient ruinés, mais du moins la société ne préméditerait plus, n'autoriserait plus une longue série de brutales et bestiales soumissions.

Que toute épouse se rappelle avec indignation qu'en pleine société civilisée, au milieu du respect et de la cajolerie des hommes, subsiste un impôt de la chair prélevé sur son sexe ! Et que toute mère médite cette parole indignée d'une mère aussi : « A quoi bon apprendre à nos fils à respecter la vertu quand l'État déclare l'immoralité une chose nécessaire et procure au jeune homme des femmes estampillées par l'autorité comme une marchandise ? »

> Pauvreté, pauvreté c'est toi la courtisane;
> C'est toi qui dans ce lit a poussé cet enfant
> Que la Grèce eut gardé pour l'autel de Diane.

Musset l'a dit. La prostituée légale — souvent aussi l'illégale — n'est presque jamais volontaire; c'est la faiblesse, l'ignorance, le découragement,

les pièges d'abominables marchands qui la précipitent à cette servitude animale. Mais si la femme ne joue à cette occasion que le rôle d'une victime et verrait certes avec joie s'anéantir ce privilège de la luxure, l'homme hypocrite et bassement sensuel ne lâchera jamais sa proie abondante et facile. Malgré la femme, contre la femme, le rut du mâle a créé et maintient la prostitution.

« Le sang des archanges déchus »

La débauche est l'ennemie de la femme, non seulement parce qu'elle déprave l'amour sacré, mais aussi parce qu'elle détériore la santé et la race. C'est la sœur de cet autre fléau, l'alcoolisme, qui marche souvent avec elle. La société moderne semble trouver des ennemis plus redoutables d'autant qu'elle s'avance avec plus d'énergie sur la route du progrès. L'alcool, que Gérard de Nerval appelait, non sans une compréhension profonde du délire bachique aux exaltations mensongères, « le sang des archanges déchus », s'infuse toujours davantage dans les veines des générations. Il corrode les nerfs, les détend, ruine la volonté,

entame l'intelligence, suggère des manies cruelles ou hébétantes, marque de dégénérescence le visage des peuples. Aussi la gardienne de la race s'est-elle dressée avec une sauvage fureur contre ce monstre impitoyable. L'ivrogne est peut-être le spectacle le plus révoltant et le plus triste pour une femme aux instincts élevés. Je ne sais pas d'exemple plus abject de la dégradation volontaire. Etrange trahison de la civilisation; c'est dans les races les mieux orientées vers l'activité et abreuvées aux sources d'une existence ardente, que l'alcoolisme sévit le plus. L'Amérique, les races anglo-saxonnes, et jusqu'à ces jeunes races slaves où se réfugie notre espoir, brûlent à ces liquides feux (XI).

Une Américaine, la « mère » Stewart, âgée aujourd'hui de quatre-vingts ans, fonda l'Œuvre de la tempérance des femmes chrétiennes, dont la présidente actuelle est miss Frances-E. Villard. Cette société possède à présent près de neuf cent mille membres. Ce fut au début une vraie révolution, même dans ce pays où toutes les nouveautés naissent cependant avec la spontanéité des fleurs sauvages. Les Américaines n'avaient pas encore parlé en public. Mme Bentzon nous les a montrées dans

ses aiguës et charmantes études, pénétrant à l'improviste dans les *bars* et dans les *saloons* « se jetant à genoux, adjurant les ivrognes ou les accablant d'anathèmes. » On les appela *Shriekers*, parce qu'elles criaient beaucoup. Mais c'était la vérité et un charitable désir de guérir d'abominables malades qui faisaient si aiguës leurs voix. Depuis. d'ailleurs, elles se contentent d'être sublimes. Dans beaucoup de provinces les débits de liqueurs furent fermés et des maisons de santé s'ouvrirent pour la guérison des alcooliques. Les écoles enseignèrent scientifiquement la tempérance. En Angleterre, les cochers eux-mêmes furent convertis, grâce aux abris-restaurants que ces dames leur firent construire; et l'un d'eux peignit sur son fiacre le nom de la « Société de tempérance d'Angleterre » pour montrer au monde qu'il savait ne pas cacher ses principes. Qui eût pu penser que les automédons renonceraient à rougir de libations la lanterne de leur nez ? Les femmes seules pouvaient obtenir ce miracle...

Le but de cette « Union » est plus large encore. Affiliée aux groupes qui travaillent à la réforme des prisons, à la création de clubs d'ouvrières, au suffrage féminin, elle devient une force tout à

coup déployée lorsqu'un *bill* important est proposé dans le pays. La Tempérance-Union se répand dans tout le pays en des voitures pareilles aux roulottes des Bohémiens, discute en plein air, éclaire la population. L'année dernière, à Londres, le 16 juin, elle forma la manifestation féminine la plus importante jusqu'à nos jours. Deux cents femmes pasteurs prêchèrent en deux cents églises, tandis que le pasteur mâle officiait. C'était à l'inauguration d'un grand congrès international. A la séance d'ouverture, dans City Temple, les deux présidentes de l'Union, lady Henry Sommerset pour l'Angleterre, miss Frances Villard et la Mère Steward, la fondatrice, parurent sur la plate-forme au-dessous de l'orgue qui accompagnait en sourdine leur entrée. Un délire d'acclamations secoua l'auditoire et des milliers de consciences s'éveillèrent devant cette trinité féminine qui, sans promulguer de dogme, ne les entraînait que vers le bien.

Mais je n'ai pas encore dit la raison la plus profonde de la haine que voue la femme à l'alcool. C'est un rival, un rival d'autant plus redoutable qu'il est d'essence malfaisante. Je ne sais quel mystérieux attrait pousse en effet tant d'hommes vers la

destruction. Oui, l'alcool est le rival de la femme. Il lui arrache le père, l'époux, le frère, le fils, il les conduit hors de la maison, les enferme dans la vicieuse atmosphère des cafés, des bars, des restaurants de nuit. Il leur désapprend les douces satisfactions, qu'apporte le contact d'un noble amour, il les jette à ce que Michelet appela « les mornes plaisirs de la vie polygamique ». L'alcool a un autre inconvénient que Michelet n'a pas trouvé, il ressuscite en l'homme cet atavique et indéracinable ennemi de la femme tapi au fond de tout mâle, je veux dire le maître préhistorique dont le poing impitoyable pour des millénaires la blessa. Combien d'amants doux et affectueux deviennent tout à coup, possédés par ce démon, des brutes inexorables. Je ne sais pas d'ennemi plus perfide, je ne sais pas de rival plus outrageant. Il enivre, et la femme voudrait être la seule à enivrer... La femme est la véritable vigne. Salomon qui se connaissait bien en l'un et en l'autre nous l'apprend. Elle réconforte comme les belles grappes dorées, et quand on la presse sur son cœur, elle verse par le baiser un vin sublime dans notre cœur. Cette ivresse-là, si elle n'est pas épaissie ou empoisonnée par les conventions sociales, apaise

et rend magnanime. L'alcool nous vend la honteuse contrefaçon de cette ivresse. La boisson quentessenciée et artificielle, ayant caressé notre bouche, s'insinue en tout notre être, nous trouble de ses vapeurs maladives, éveille les plus bas désirs, nous fait méchants, grossiers, déraisonnables, stupides. Nous buvons certainement dans l'alcool le sang des démons, tandis que par le baiser de la femme descend en nous le sang des anges.

LA FEMME SEULE PEUT NOUS GUÉRIR DE LA GUERRE

Il faut comprendre ceci d'abord que la guerre est une maladie de l'humanité, un goût dépravé, une tumeur ancienne qui tout à coup refleurit et coule. L'humanité pacifique c'est l'humanité guérie de cette humeur belliqueuse, de ce flux impur.

La paix entre tous et pour tous, ce rêve, la première, la femme le condense en ce cri qui jaillit de l'Autriche : « A bas les armes ! » La baronne de Suttner le jeta vers les quatre coins de l'Europe. Il eut le retentissement qui accueillit autrefois *La Case de l'oncle Tom*, ce roman de Mme Beecher-Stowe qui, mieux que tant de congrès antiesclava-

gistes, délivra une race, rompit des chaînes honteuses surtout pour ceux qui les avaient forgées. Les sociétés pour la paix se sont depuis étendues dans le monde entier. Je ne dois pas oublier de citer chez nous les admirables efforts de Mme Potonié Pierre, une grande apôtre féministe. Les ironies de Voltaire, les colères de Hugo, qui préparèrent le magnifique mouvement d'amitié entre les peuples, pâlissent devant l'angoisse souveraine des mères et des épouses. Celles-ci doivent porter à la Guerre (le plus formidable aspect de la Brutalité et de la Barbarie), ce coup mortel dont le petit David renversa Goliath. Leurs mains pacifiques, conservatrices de la race, pures du sang des nations, sauront briser les glaives de l'avenir et enchaîner un jour d'un charme magnétique les boulets. Elles ont trouvé d'ailleurs la véritable méthode en combattant d'abord l'instinct de Cruauté, racine des combats, l'Alcool qui est l'excitant matériel du guerrier et la Débauche, état d'âme naturel du soldat, la débauche, qui est la forme psychologique de l'envahissement, de la conquête injuste et de la stérile gloriole.

Je n'ignore pas que certains hommes se sont attelés ardemment au chariot pacifique ; quant

aux solutions proposées par toutes les sociétés de généreuses tendances, mais peut-être de naïve foi, elles me semblent impraticables. Tout mon cœur est à la paix, ma volonté s'allie aux leurs ; mais espérer que les hommes modernes, que les gouvernements modernes surtout seraient prêts à désarmer et à se soumettre à un tribunal d'arbitrage, voilà qui démontre quelle dose d'utopie fermente encore en des cerveaux raisonnables. D'abord les politiciens ou les Césars qui maintiennent les foules plus qu'ils ne les dirigent, ne renonceront jamais aux armées réunies surtout pour défendre leur usurpation. Quant aux arbitres, on ne les écoute que s'ils sont favorables à nos projets ; sans cela, on passe outre. L'heure arrive toujours où l'homme, après avoir un peu atermoyé, retrousse ses manches pour le travail sanglant. Il y a, je sais aussi, l'hypothèse de la fédération des peuples, « les Etats-Unis d'Europe », disait Hugo. Ceci du moins est un espoir qui n'est pas impossible à poursuivre mais dont l'accomplissement nous renvoie à plusieurs siècles au moins. En attendant, que faire ? Ruiner psychologiquement l'instinct belliqueux. Tout est là. L'homme est-il capable de continuer à exister et évoluer sans le combat et sans sur-

tout le goût de se battre? Est-il faux que le meurtre et la guerre, selon le vers fameux, soient l'engrais de notre civilisation? La vraie méthode consiste, voilà certes un prodige! à changer l'homme; seule la femme le peut. Elle le veut. La propagande féministe, je le répète, me semble excellente. L'homme se laissera-t-il faire? Le peut-il même? Je crois que bien des peuples en arrivent à tomber dans une telle décrépitude et une telle licence par le fait d'une paix trop longue qu'ils deviennent indignes de cette paix, s'y étant amollis, c'est-à-dire amoindris, au lieu de s'y épanouir. Ils attirent le fléau, ils le méritent, ou mieux encore, ils doivent attendre leur salut de ce fléau. Cela est triste à dire, cela est vrai. La guerre a été parfois un bienfait pour une nation. Le livre terrible, la Bible, nous montre sans cesse un Dieu amoureux et bourreau de son peuple... Israël est massacré et purifié sans cesse. Israël devient indestructible à force d'être détruit. Mais qu'il nous soit défendu de concevoir une humanité sans la guerre — alors je m'indigne. — La guerre est un pis aller, la guerre est l'opprobre d'une planète assez ingrate pour n'avoir pas été transfigurée par le passage des prophètes et les pieds divins de Jésus et de Bouddha qui

daignèrent la fouler. Notre devoir est de combattre la guerre, de la déraciner dans les cœurs et dans les cerveaux avant que de l'extraire de nos budgets. Le jour où l'homme aura compris, il laissera tomber ses armes, de lui-même ; les canons, les fusils, les terribles engins d'explosion et d'incendie seront relégués dans les musées à côté des instruments de torture, sujets intarissables d'étonnement pour une humanité émancipée qui ne s'expliquera point comment ses pères ont pu consacrer tant d'intelligence et de talent à un tel monument d'infamie (XII).

Je ne suis pas de ceux qui méconnaissent cependant les vraies explosions d'héroïsme que nous devons à la guerre. Il faut rendre justice à la Mégère des batailles avant que de l'exiler pour toujours dans le néant. Le courage, même pernicieux, a sa beauté. L'homme devenu le statuaire de la mort, peut construire une géniale effigie d'épouvante. La lâcheté physique ne doit pas chercher à s'abriter derrière des amplifications faciles, au profit de la paix et surtout de la peur. Mais il y a certainement des héroïsmes qui ne se mesurent pas à la portée d'un canon Krupp; Jean Huss est plus grand qu'Annibal; tel inventeur inconnu qui

meurt de faim au milieu de Paris oublieux et frivole a plus d'envergure et de vaillance que Bonaparte au pont d'Arcole.

La femme, diffamée par l'homme, fut dupe surtout du faux héroïsme ; le vieux général chargé de lauriers fut souvent ruiné et déshonoré par elle ; mais elle fut toute au lieutenant bien astiqué, buveur d'absinthe, traîneur de sabre, pilier de maison publique. Elle aima le matamore de garnison.

La femme propriété, la femme butin, est à l'origine de la guerre. L'homme primitif se battit autour de la femme comme autour des autres proies. L'équipée d'Hélène ne prouve rien contre la femme que sa fragilité. « Qui femme a, guerre a » dit le proverbe, mais c'est la faute des hommes qui, dans cet événement qui lui est si personnel, c'est-à-dire son amour, au lieu de consulter leur compagne libre de son choix, ne consultent que leurs muscles. Qui faut-il plaindre, Paris ou Ménélas ? Il faut plaindre Hélène, la pauvre captive, qui ne peut baiser les lèvres qu'elle préfère sans susciter d'innombrables deuils. Certaines plus sournoises, se sont complues par haine de l'oppresseur (l'époux ou l'amant) à les voir s'entredéchirer ; en somme c'était « de bonne guerre » : elles

faisaient se battre entre eux leurs deux ennemis.

En réalité la femme véritable, écoutant son seul instinct, ne redoute rien plus que la déchirure d'une vie; elle sait trop ce que coûte l'enfant pour ne pas le couver jalousement contre les Destinées. Amante, elle oublie les querelles des cités, elle chérit volontiers dans le parti opposé (Roméo et Juliette), dans le pays adverse (les Horaces), elle nous annonce que le cœur ignore les frontières. Elle élabore dans ses entrailles la patrie universelle, le baiser des races.

Fabre d'Olivet raconte que, lors de la première bataille, la femme sépara les combattants en se jetant entre eux. Mais qu'avons-nous besoin des légendes ? L'histoire est remplie de semblables faits. (*Histoire philosophique du genre humain.*)

Cependant la femme, restreinte aux rôles familiaux, ne pourra ruiner qu'occultement la guerre. Elle ne la détruira tout à fait que devenue citoyenne, occupant dans l'état la moitié des pouvoirs. C'est qu'alors la cité ne sera plus physiologiquement représentée par les seuls dépositaires de la force musculaire et brutale toujours prête à se dépenser, mais aussi par les délicats, les énergies de résistance et de réserve, avides d'édifier le

nid durable, de défendre et non d'envahir. L'homme, physiquement, est toujours prêt à la rixe ; la femme, physiquement, désire la douceur et l'harmonie. L'équilibre naîtra de ces deux poids en face l'un de l'autre jetés dans la balance du monde. Aussi je ne saurais trop applaudir à des manifestes comme ceux de miss Ellen Robinson qui rompent avec les préjugés encore si puissants semblant jaillir de la conscience hautaine d'une postérité supérieure : « C'est à tort, disait-elle dans une récente visite aux femmes françaises, c'est à tort que dans le passé, les femmes ont exalté la guerre et les conquérants ; elles voient aujourd'hui que la gloire militaire est une pure chimère et la destruction de l'homme par l'homme un barbare anachronisme aussi en désaccord avec la foi en un Dieu créateur et l'enseignement de Jésus-Christ qu'avec les sentiments de solidarité humaine récemment réveillés dans le monde entier. » Certes, quand le bel officier aura fini de plaire, on s'apercevra vite qu'il est inutile et la guerre inhumaine ; les esprits religieux et les athées humanitaires pourront alors, se liguant, étrangler le monstre cru immortel.

Nous terminons sur un mot sublime dû à un

groupe de Françaises. Sa simplicité plane au-dessus des sexes, au delà des races ; il est à la fois plein de pitié et de douceur : « La planète est trop petite, s'écrièrent-elles, pour qu'en un coin quelconque les humains s'égorgent entre eux. »

LE SALUT DES BÊTES ET DES FLEURS

Le cœur de la grande Isis revit en la femme nouvelle, celle qui aima le monde tout entier et n'eut pas, comme l'homme orgueilleux, la notion antiscientifique du despotisme légitime du fort et du massacre des faibles. Michelet a raconté l'épisode de cette vie légendaire quand la bonne déesse ramasse dans l'ornière du chemin le petit Anubis, le chacal, fils de son ennemi le noir Typhon. Elle démontrait ainsi qu'elle étendait sa miséricorde jusqu'aux espèces subhumaines. Vous rappelez-vous les féroces éclats de rire de l'homme lorsque les premières sociétés furent fondées pour protéger les frères et les sœurs plus obscurs ? Aujourd'hui il accepte enfin, mais non sans haussements d'épaules, cette forme touchante de la bonté. Cause touchante dont l'expansion est due, dès 1874, aux « ligues de clémence » organisées par des femmes. Elles s'appliquent à extirper la

cruauté du cœur de l'enfance, « cet âge sans pitié », comme l'a nommé La Fontaine. Mais elles ne se contentent pas d'arrêter de jeunes doigts avides des ailes de mouches vivantes, elles dénoncent l'exemple lamentable de la chasse, des abattoirs, les excès de quelques laboratoires de vivisection. Contre tout le sang répandu en vain, elles protestent au nom de cette science même, qui parfois oublia ses principes dans les abus de ses expériences physiologiques sur les animaux pantelants et entr'ouverts (1). Elles rappellent sans cesse à l'humanité, non seulement les services que lui rendent chaque jour ceux qu'elle se plaît à torturer et à détruire, mais l'immense solidarité reliant tout l'univers qui aime et souffre, les intelligences patientes du bœuf, du cheval, du chien associées par d'inextricables fils aux consciences suprêmes du génie et de la sainteté.

Oui, il se pourrait qu'il y ait un grand mystère de revanche au fond des cruautés de l'homme envers l'animal. Qui sait si le sang des fils d'Adam versé par eux-mêmes en une folie fratricide dans

1. Ce sentiment de pitié est ancré au cœur de vrais maîtres. M. Charles Richet s'est donné la peine, au congrès de psychologie de Munich, d'expliquer toutes les précautions dont il use pour atténuer les souffrances des bêtes dans son laboratoire.

les guerres ne serait pas la rançon de toutes ces entrailles de bêtes ouvertes par les sacrificateurs de tous temps, les prêtres païens, les bouchers, les chasseurs ? Rappelez-vous dans la légende biblique le récit du premier meurtre. Caïn offre les fruits de la terre à l'Éternel, Abel les premiers nés de son troupeau et leur graisse. Et qui sait si le couteau d'Abel, tout fumant encore de l'oblation sanglante, ne servit pas justement à Caïn pour inaugurer le premier duel, le premier assassinat, la première bataille ? Que dis-je? Ce n'est point là l'opinion d'un rêveur, c'est l'observation d'un psychologue. Le jour où l'homme sera assez évolué pour que lui soit devenue insupportable l'immolation de ses frères plus humbles, comment pourrait-il trouver encore en lui-même assez de barbarie pour s'exterminer?

Aussi les excessives campagnes des ligues de clémence intéressent l'intellectuel qui rêve les triomphes futurs de l'Harmonie. A côté de miss Lindau, je me plais à placer lady Tennyson qui veut protéger les fleurs et les plantes. Rappelons-nous Tarquin massacrant des pavots avec sa baguette ; l'envoyé comprend ce symbole qui devient un conseil: les fleurs en tombant font tomber autant de têtes.

X

La religion de la femme nouvelle.

Nul être humain n'a donc plus que la femme nouvelle la notion et le culte de l'Idéal, c'est-à-dire de la recherche indéfinie. Elle n'a accepté ni les conclusions ni la doctrine positivistes. Elle a protesté contre les yeux et les intelligences baissés vers la même piste de cirque où l'on tourne l'un derrière l'autre sans avancer jamais. Elle ne veut point de limite à son désir d'agir et de connaître. Mme Clémence Royer, esprit éminemment scientifique, rejette avec énergie Auguste Comte, parce qu'il semble dire à l'esprit humain : « Tu n'iras pas plus loin. » Ce novateur fut routinier quoique bienveillant envers la femme ; il prétendit que la vie publique appartient aux hommes et que l'existence de nos compagnes est essentiellement

domestique. Toujours le sentiment à Eve, la raison et l'activité pour Adam. Au fond ce grand athée, dans les mesures pratiques, ne s'écartait pas beaucoup des prudentes décisions de la Religion officielle. Le matérialisme est manchot, mais le positivisme est myope; il ne saurait suffire à ces aspirations de l'Ève jeune, qui, ne pourra accepter une science aussi incomplète et une libre pensée desséchante. Elle veut regarder au delà des horizons de sa propre vie, croit à la victoire de l'idée et de la justice, se rend bien compte que sa cause serait inutile si la chair grossière existait seule et si l'univers, par l'effort pensif de l'humanité, ne s'acheminait point vers un avenir meilleur. La foi au progrès et aux conquêtes de l'âme, voilà la pierre indestructible de toutes les belles revendications.

Un grand nombre se rallient à une foi plus précise et le visage émancipé et émancipateur du Christ a été en Amérique et en Angleterre le conseil de magnifiques dévouements. Cependant je dois dire que dans son ensemble la femme nouvelle avec sa passion pour la réalité, son culte pour le fait, n'adopte guère que la *Religion humaine*,

assise sur les plus fiers espoirs de notre grandeur et de notre bonté sur la terre. Elle répugne surtout aux dogmes qui sont des codes à leur manière. Elle a peur des cultes anciens ou modernes qui collaboraient à son assujettissement. Un petit groupe seulement aime le rire aigu, la raillerie amère contre l'esprit respectable des croyances mystiques, s'enivre de matérialisme et de libre pensée. Je parle de celles-là, afin justement de bien démontrer qu'elles ne sont que quelques-unes. Elles représentent un moment de l'âme humaine que leurs autres sœurs ont bien dépassé ; elles en sont à la crise encyclopédique, au XVIII[e] siècle, à l'époque des ricanements souvent spirituels mais bien étroits des Diderot et des Voltaire contre l'élément mystérieux des cultes. Il n'y a motif ni à s'indigner ni à applaudir. Je ne ressens aucune gêne devant les virulentes épigrammes dont M[me] Léonie Rouzade, par exemple, crible le dogme de la trinité, le rôle mystérieux du patriarche Joseph et le symbole de la colombe. Cette émancipée, un peu tapageuse mais éloquente, retarde d'un bon siècle et certainement ses descendantes distingueront dans les cibles de leur grand'mère l'objectif de plus graves méditations. Il est naturel

que sur ce point la femme traverse, elle aussi, sa crise d'athéisme exacerbé, ainsi que l'homme, pour revenir plus tard, comme lui, à des sentiments plus respectueux de la profonde beauté des légendes religieuses et des symboles.

Notre siècle, qui voit enfin l'aurore de la femme libérée, connaît aussi cette curiosité frénétique pour les vieilles églises dissidentes, toujours persécutées et outragées, où la femme récupérait l'égalité perdue et même une certaine supériorité en les domaines de la Révélation et de la Stabilité. Car elle était à la fois l'inspirée et la gardienne. La Kabbale, — la Gnose, presque de mode à notre époque, furent les temples secrets de son véritable et logique culte. Elle y était prêtresse et dieu tout comme l'homme, tandis que dans les cultes officiels l'homme seul est prêtre et dieu. Dans la Kabbale, l'Adam-Kadmon, le Verbe, le Logos est androgyne, féminin et masculin. La Gnose est encore plus et même tout à fait féministe. La création, d'après cette très belle et très pure doctrine, est due à un génie mâle, non pas à un dieu bon, mais à un Démiurge, mauvais ouvrier de la mélancolique Sophia, la véritable fille du vrai Dieu.

l'Inconnaissable, Βυθος, l'Abîme. Sa miséricorde pour le monde matériel a fait déchoir cette Amie de l'humanité. Le Démiurge désobéissant nous fabriqua selon sa propre image, à lui, trop vilaine. Mais Sophia eut pitié encore. Une larme d'elle, une larme du ciel, une larme de femme tomba dans notre épaisse argile, y mit le salut et l'idéal en même temps que la douleur, cette source de nos indéfinis progrès.

Il faut noter l'acharnement historique de l'homme contre ces doctrines cependant si délicates et profondes. La plupart des hérésies en furent les filles traquées : l'on se rappelle, non sans un frisson d'épouvante, les massacres des Albigeois qui avaient reconstitué la Gnose, exaltaient la Béatrice et rendaient un culte de préférence au Saint-Esprit qu'ils imaginaient féminin. Les Albigeois furent châtiés et vaincus d'avoir trop tôt dévoilé la Vérité future. L'humanité ne comprend et ne se développe qu'avec une désespérante lenteur (1).

1. Consulter sur ces hérésies : dans le *Satanisme et la Magie*, le chapitre *Rôle fatidique de la Femme* et les *Petites religions de Paris*.

JÉSUS N'A JAMAIS DIT A SA MÈRE : « FEMME, IL N'Y A RIEN DE COMMUN ENTRE TOI ET MOI. »

Je dirai peut-être un jour plus longuement comment les Messies furent les premiers féministes ; je laverai Mahomet lui-même de la fameuse accusation de misogynie. A de certaines hauteurs la femme reprend enfin la place due. Il est des régions où l'égalité existe, les sexes étant dissous, les forces brutales ne comptant plus, le mérite, la vertu, la douleur étant les seuls rayons du triomphe. Les Messies demeurent dans cette cité inébranlable, dans cette république où l'ordre règne. Et l'on a voulu cependant rendre Jésus injuste et criminel. Prenez toutes les traductions de l'Évangile, elles portent le mot redoutable, le mot qui a traversé les temps comme une flèche empoisonnée : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi? »

Dans mon livre *le Satanisme et la Magie*, je m'étais contenté de redresser cette erreur ; je n'avais pas insisté sur les conséquences de cette ignorance devant la valeur exacte d'un texte. Dans

un livre où il s'agit de la femme, le devoir s'impose à moi de détruire l'antique iniquité, d'expliquer les paroles si pures du doux maître.

Reconstituez la scène. C'est aux noces de Cana. Tout le monde est joyeux; Jésus, qui méprisait les jeunes pharisaïques, était attablé avec sa mère au milieu de ces braves gens, heureux de fêter en banquetant le signe de l'éternelle genèse. Je le vois, sobre, goûtant à peine au vin, mangeant peu de viande; tout à coup une grande déception : soit imprudence, soit déjà excès de soif, le vin va manquer. Marie, si bonne, se fait du mauvais sang pour le maître de la maison; elle s'inquiète du chagrin possible et comme elle a en son fils la confiance et la foi les plus illimitées, elle s'adresse aussitôt à lui comme à Dieu même et l'implore que le vin renaisse sur la table, père des rires et des chants.

Jésus est un peu pâle devant ce flot naïf mais grossier de joie populacière. Il songe à toutes les ivresses qui attendent le juste, à la sérénité du vrai bonheur, — et en revanche aux vapeurs lourdes d'une digestion orageuse. Ce mystérieux dégoût si fin, si miséricordieux qui monte souvent à ses lèvres noie son auguste bouche qui n'a jamais

proféré d'inutile parole. La pétition de sa mère, si humble, si naturelle, arrive à lui au milieu de son abstraction en de plus graves pensées λέγει αὐτῇ ὁ Ἰησοῦς· τι εμοὶ καὶ σοι γυνα; (1). *Dixit illi Jesus : Quid mihi et tibi, femina?* Et Jésus lui dit : « Qu'est-ce que cela fait à moi et à toi, femme ? »

« Oui, qu'est-ce que cela nous fait, ma mère? Qu'est-ce qui nous lie à cette foule qui boit et mange? Qu'est-ce que cela peut te faire — et à moi donc ! — un peu plus, un peu moins de vin? Ne sommes-nous pas au-dessus de cela, loin de cela? Mais, puisque tu le veux, ton désir sera accompli. »

Et cette interprétation est tellement la véritable, l'unique, que le miracle s'accomplit en effet, que Jésus ne dédaigne pas, par amour pour cette admirable femme dont le sang humain coule en ses divines veines, de verser à ces créatures un peu de la liqueur matérielle d'oubli et de soleil.

Par quelle virile et théologique malveillance a-t-on pu interpréter autrement ce texte si clair? Quel œil myope, quelle intelligence bornée et

1. Le mot de γυνα n'a aucune signification méprisante ; le traduire en français par « femme » au vocatif, étant donné nos usages, c'est déjà le faire dévier de son sens.

antimystique y a lu cet opprobre imprévu jeté sur un pauvre être si admirable de crédulité, sur une mère infiniment tendre et adorante. M. Jules Soury a déclaré que cette réponse inutilement dure démontre la folie sombre de celui qui l'a prononcée (1). Il a raison, mais M. Louis Ménard, le meilleur helléniste de ce temps qui m'a traduit, selon la vérité historique et la syntaxe, la phrase incriminée, efface cette tache que des scoliastes ignorants infligeaient à l'Évangile. L'homme apitoyé et tendre qui fraternise avec la Samaritaine, sauve la femme adultère, excuse la courtisane, le dieu de Marthe et de Madeleine reste le féministe, l'ami d'Ève comme du pauvre et du simple d'esprit, ceux qu'il met au-dessus des autres hommes farcis de science vaine et d'orgueil sot.

JÉSUS ÉGALISE L'ADULTÈRE DE L'HOMME ET CELUI DE LA FEMME

Mais la grande parole par laquelle le Messie occidental brise l'infatuation de l'homme, c'est

1. *Jésus et les Evangiles.*

lorsqu'il arrête les bras levés d'une lapidation. Une pauvre femme a péché, elle a été surprise avec l'amant, qui d'ailleurs a fui, que l'on a laissé fuir, contre qui personne ne s'indigne. Son mari sans doute l'a entraînée sur la place publique. Et tous ses amis, qui certainement n'auraient pas demandé mieux, chacun à part soi, de la précipiter à leur profit dans la même faute, se coalisent, jalousement, sadiquement, pour l'exterminer. Mais Jésus ne raisonne pas comme les légistes, il ne se demande pas quelles conséquences entraîne la faute de l'épouse, quels désagréments contre le mari, contre le plan de la société. Pour lui, il ne voit que l'acte, l'acte seul. Et à tous ces hommes qui tous ont été adultères ou n'auraient pas mieux demandé de l'être, il répond l'incisive phrase : « Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre ! » Homme, es-tu assez pur pour juger la femme ! Si tu es aussi impur qu'elle, tu ne saurais la punir, ton péché vaut le sien. Allez-vous-en chacun vers votre remords. — Et les Juifs, gens pratiques, le comprirent bien ainsi, puisqu'ils s'apaisèrent et déguerpirent.

Comment, d'ailleurs, Jésus eut-il pu être cruel pour sa mère et ne pas pardonner à toute femme?

Jésus n'est pas, d'après la légende, si pleine d'un mystique et profond enseignement, le fils d'un charpentier, le fils d'un homme ; il n'est relié à l'humanité que par la femme, par sa mère ; le reste lui vient de Dieu ; il passe au milieu des mâles grossiers, brutaux et vils, comme parmi une race inférieure qui n'est pas la sienne. Ceci ne nous dit-il point à la lumière de la grâce que tout ce qu'il y a de bon dans les cœurs et les cerveaux des saints et des élus leur arrive de la femme, et que l'homme n'a été pour leur enfance qu'un protecteur, un bon dogue, et qu'il n'est pas digne de délier les cordons de leurs souliers.

LE FÉMINISME RELIGIEUX

La religion, entends-je crier à mes oreilles, n'a plus encore longtemps à vivre. La religion va finir. Le grand Pan va mourir une dernière fois. Mettons que les religions faiblissent dans une humanité moins docile ; c'est que la Religion véritable doit apparaître sur ces ruines et construire le temple éternel. Dieu, étant le seul être véritable, n'a qu'à gagner à voir anéantir ses idoles. La crise

qui sur la terre fait vaciller la toute-puissance de l'homme, a son contre-coup dans le ciel. La divinité virile rentre un peu dans l'ombre. Cela est si vrai que le catholicisme multiplie sur les autels l'effigie de la Vierge qui en chasse même son fils. Aux âmes sensibles, Jésus n'apparaît plus; la Vierge apparaît sans cesse. Les miracles de notre temps ne sont attribués qu'à elle. La femme secoue le vieil édifice des conciles. « A-t-elle une âme? » se demandaient-ils. En tout cas, elle posséda longtemps une bourse abondante, des larmes infinies, cette foi mémorable qui remue les montagnes. Tout cela au profit du « vieillard à la grande barbe blanche », symbole, idéalisation de l'éternel oppresseur.

Mais voilà que la femme s'est lassée d'adorer le fantôme du tyrannique et capricieux vieillard. Les hommes nouveaux pressentant l'avenir, l'ont raillé et se sont détournés de lui, car il est l'ignorance, la cruauté et le passé. La divinité barbue et rogue a trop déçu notre espoir; elle a été trop dure, trop sanglante, trop ennemie du progrès, trop impitoyable pour les pauvres et pour les faibles. Elle a trop ressemblé au Roi et à l'époux. Elle est devenue tellement insupportable qu'il a bien fallu

la rénover, par son fils le jeune homme, celui où vit la femme, le doux adolescent qui traîne après lui les âmes et les peuples, parce qu'il a de tendres yeux et un geste qui indique le Ciel. Plus Jésus est jeune, plus il enthousiasme le monde; le voilà tout petit enfant, et l'univers est à lui.

C'est que l'enfant nous prépare à la femme, c'est que la femme et l'enfant sont liés l'un à l'autre, indissolublement. Voilà l'emblème du mystère physique plus admirable que la renaissance quotidienne du soleil, le rajeunissement annuel de la terre et le fleurissement éternel des étoiles.

LE TEMPLE ÉTERNEL

Quel moyen d'être athée en regardant une femme allaiter son enfant ? Celui qui s'est étendu contre la terre et l'a baisée, celui qui a regardé le ciel et a senti quelque chose de plus vaste que lui-même l'envahir, celui qui se souvenant de sa mère s'est pris à éclater en larmes, celui-là a vraiment cru en Dieu, ne serait-il d'aucune église, n'aurait-il plié le genou devant aucun autel ! Les temples peuvent s'écrouler, les prêtres n'avoir plus de

fidèles; celui qui a respiré une lèvre saine, celui qui a sangloté et s'est réjoui dans une sublime étreinte, celui-là a joué un véritable rôle sacerdotal, il a recommencé dans son orbite l'œuvre primordial, le jaillissement des mondes, et, regardant l'enfant qui vient confirmer par sa merveilleuse présence que tout ce grand effort et ce délire ne furent pas, comme tout le reste, vains, il peut s'écrier, sacerdote transfiguré qui tient l'hostie humaine : « J'ai été agréable à la Divinité puisqu'elle a permis que je recommence son mystère, puisque moi aussi j'ai réalisé mon petit univers ! »

Il n'y aurait plus de temple sur cette planète qu'il en existerait encore un, tant que vivra une femme. Les entrailles d'une femme sont physiologiquement le plus beau, le plus palpitant spectacle de l'évolution de la vie, de l'édification des univers, de la création des corps et des âmes. L'élan de l'homme s'achemine, comme le myste à l'initiation, vers le sanctuaire secret, protégé par la muraille de ses hanches. Là se déroule le grand arcane; la magie divine réalise son prodige. Un Dieu véritable descend lorsque le pèlerin viril s'est en quelque sorte anéanti et fondu au féminin

graal. Beauté des physiologies, devant lesquelles pâlissent les plus ardentes métaphysiques! Démonstration de la venue d'un Dieu, renouvelée en chaque mère et autrement éblouissante que tous les raisonnements des philosophes et les cris de foi des mystiques! Un dieu véritable est là, un dieu qui se fait, le dieu que nous sommes. Car vraiment comment expliquerions-nous que deux êtres puissent en créer un troisième, sans que n'intervienne un mystère, dans la candeur de la nature et le labeur de la chair? Tant qu'une femme aimera et enfantera, il ne sera pas possible d'être athée.

LA PRIÈRE FUTURE

Les anciens eurent plus que nous le sentiment de cette religion assise sur notre éternelle origine. C'est la race sémitique et misogyne qui fit triompher chez nous l'idée du Dieu mâle, créateur du monde *ex nihilo*, comme si cela était possible, comme si l'amour solitaire même d'un dieu n'était pas manifestement infâme, comme si le Père pouvait exister sans la Mère, comme si l'Enfant sur-

tout n'était pas d'abord le fruit des entrailles... O Divine Oubliée, pardonne-nous de ne te prier jamais et laisse sur des lèvres encore bégayantes s'inaugurer la prière future :

« Notre Mère qui êtes sur la terre et dans les Cieux... »

XI

La femme consciente.

Tout aboutit là. La Conscience, c'est le point de départ et le point d'arrivée; ce qui fait la profondeur et la justice de l'émancipation, ce qui lui promet le triomphe. Dire de quelqu'un, homme ou femme; « c'est une conscience », c'est le définir, à la fois une intelligence, un cœur et une liberté. L'être complet seul est conscient. L'être conscient seul est responsable; seul, il peut lever un front fier pour réclamer ce qui lui est dû. sachant qu'il ne fait qu'emprunter et que, cette dette qu'il endosse, il la remboursera avec d'inépuisables deniers.

Or, je trouve que l'homme s'est réservé trop jalousement le droit à la conscience. L'éternel piège tendu à la femme consiste à lui offrir, soit la lampe douloureuse dè l'ouvrière, soit les bougies

plus décevantes des salons. Mais le seul flambeau qui lui est dû, le flambeau intérieur, la Conscience, on a posé sur lui le plus lourd éteignoir.

« L'ÉTERNELLE ENFANT »

C'est que par le seul fait d'être consciente, elle choque l'ordinaire préjugé du sexe, qui ne veut pas voir en la femme un juge de soi-même et des actes d'autrui, mais une enfant capricieuse et malade, une névrosée, au moins. Qu'il est difficile, de notre temps, même à l'homme le plus dévoué aux causes féministes, à celui qui cherche la vérité impartialement, qu'il est difficile de ne pas s'attarder à la distribution futile des qualités ou des défauts, dits mâles d'une part, dits féminins de l'autre.

L'homme, nous l'avons raconté, eut vite fait le partage primitif, en prenant tout l'agréable et tout l'utile. Il a dit à la femme : « Tu es ma propriété, tu dois servir à la perpétuation de mes plaisirs, à la reproduction de ma race et de ma ressemblance, tu es un instrument de volupté et une machine sociale. » Ah ! oui, le joli bibelot ou bien la ména-

gère opportune, ou bien la fabrique de petits. Mais ce bibelot, il est bien de chair et d'os comme nous, hommes. Quand il faut le creuser, déchirer cette précieuse et douce enveloppe, qui ne semblait avoir été tissée que pour de tout petits baisers, labourer ses entrailles pour en extraire l'égoiste rejeton, ah! la machine crie pendant que les os craquent. Il semble que c'est un être humain qui souffre alors; car la ménagère, la servante a versé son sang pour l'honneur du maître, afin que la famille de l'homme soit continuée.

Mais il a vite oublié le drame admirable; il reconquiert vite cette supériorité qu'il a dû perdre à cet instant sacré, où il était lâche, où il avait peur, tandis qu'elle atteignait la cime d'un courage que les plus héroïques soldats n'escaladèrent point: « La femme, dit l'égoïste avec sérénité. c'est ma femme, c'est ma chose Je n'ai pas besoin qu'elle pense, je pense, moi; je n'ai pas besoin qu'elle soit libre, je suis libre, moi; je n'ai pas besoin qu'elle soit consciente, elle m'échapperait peut-être... » Allez, accumulez autour de la femme, devenue l'éternelle enfant, accumulez tous les obstacles, les asservissements, les illusions de la coquetterie, avilissez-la même un peu, apprenez-lui

qu'un mensonge est joli sur de roses lèvres, qu'il faut plaire avant que d'être bonne; faites-la descendre au rang des petits animaux gracieux que l'on caresse et dont on s'amuse quand ils vous griffent; mais ne vous plaignez plus, si un jour, mauvaise bête, elle mord jusqu'au sang.

LA JOLIE SOTTE ET LA FEMME REFLET

Le grand obstacle à l'émancipation réside beaucoup moins en les lois toujours si caduques et changeantes que dans l'inconscience de la plupart de la foule des femmes. Leur âme est prisonnière de la coquetterie, ligottée de préjugés. Quelle immense tristesse j'ai ressentie bien des fois à voir des femmes, même avisées, s'acharnant à combattre la cause de l'indépendance et de la conscience, soldats véhéments et injustes contre leur propre sexe! Le secret de tout cela, vous le devinerez vite. On leur a dit, à ces égarées, que pour être une vraie femme, il faut : 1° être jolie; 2° être sotte. — C'est trop de moitié.

L'homme a menti, ou du moins celui qui a donné ces conseils. D'abord, la femme n'a pas comme

mission unique de plaire à l'homme ; de plus, observerait-elle les deux règles précitées, elle n'enchanterait que les plus grossiers des fils d'Adam. Je déclare, pour ma part, la lassitude des intellectuels devant la femme stupéfiée ou même intelligente, mais d'une intelligence seulement en reflet. Elle ressemble à ce miroir dont parle le poète Rodenbach « miroir obéissant sans jamais un refus. » Nous avons le dégoût de cette misérable compagne de nos ancêtres.

J'ai entendu des femmes s'écrier : « Moi, je ne peux penser que la pensée de mon époux, je lui suis inférieure, et, quand même je ne le serais pas, je veux l'être et l'admirer comme un Dieu. Je serai le reflet de sa volonté et la servante de son désir ». Pauvre femme, va, reflète, reflète tant que tu pourras, jusqu'à ce que ton Dieu soit si épouvanté et écœuré de ce miroir soporifique lui offrant sans cesse sa propre image qu'il te brisera un beau jour d'une poussée.

Si tel est ton rêve, libre à toi. Mais si ta prétention est de vivre, sache qu'il n'y a pas dans la vie que des questions sentimentales et des heures de chiffon ; il s'agit de penser, avant tout, de savoir, de croire seulement après avoir vu, et être sûre

de résister, si ta personnalité est menacée.

Plaire à l'homme! Mais tu ne lui plairas vraiment que si tu ne t'y appliques point, car alors la loi des attraits s'appliquera normalement, tu trouveras ta nature harmonique, tandis que tu ne rencontres qu'un maître, si au lieu d'attendre et de grandir, tu t'agenouilles. « Je suis l'homme, je suis fort, t'a-t-il dit, je m'occuperai de tout, voue à mon plaisir tout le loisir que je te laisse. » Mais, grâce à ce raisonnement de sultan qui, si tu l'acceptes, te recule dans la domesticité, toutes les indépendantes se sont trouvées écrasées, n'ayant pas d'issues sociales à leur effort, les laides sont sacrifiées sans cesse, les vieilles tout à fait omises et délaissées; et les autres n'ont jamais été considérées et fêtées que comme des amusements, des distractions ou de basses utilités.

Ne te rebute pas surtout, si tu as de la peine à t'arracher des rets de l'homme, si le pied des siècles sur ta robe retient ton élan vers l'émancipation, songe que tu travailles pour ta fille et pour les femmes de l'avenir; que, même vaincue, tu vaincras, devenant un exemple.

Naturellement l'homme triomphe quand certaines femmes revendiquent sans apporter la

science suffisante et le langage requis. Elle bégaie parfois, l'Eve nouvelle, mais c'est que nous l'avons laissée trop longtemps muette.

LES ANTIFÉMINISTES SONT LES ENNEMIS DE LA FAMILLE ET DE LA SOCIÉTÉ

N'écoutez pas les féministes bruyants et révolutionnaires ; il n'y a qu'eux pour imaginer qu'ils défendent la femme, la vraie femme. Le vrai féministe est traditionnaliste, car il reste dans la nature, il y revient plutôt, alors que les partisans de l'infériorisation de la femme maintiennent le grand désordre familial et social. Créant une famille arbitraire sans les attraits et sans la liberté, ils y déposent le principe même de la désorganisation. Voyez la maison selon eux. La femme absente, les enfants jetés aux mercenaires, le mari à ses plaisirs ou à ses travaux. Un vain manteau d'hypocrisie mondaine abrite ce relâchement. La femme nouvelle seule pourra restaurer la famille ébranlée par l'ancienne erreur ou la transformer selon la justice. Devenue consciente et sachant ce qu'elle choisit, elle ne trouvera plus rebutante cette vie

humble, dont parle Verlaine, et qui « demande beaucoup d'amour. » La femme du passé avait fini par ne plus supporter l'obscurité où elle n'était qu'opprimée, elle désertait son intérieur, le champ de bataille matrimonial, qui n'était plus le refuge de sa tendresse. Elle allait en d'autres milieux, çà et là, à la dérive, chercher tout ce qui brille, tente et déçoit. Sachant la beauté d'être mère, le sacerdoce d'être épouse, même en face de l'ingratitude virile, elle reconstruira le temple durable où s'élabore le Dieu humain, la maison sacrée où longtemps elle concentra sa vie, où sa jeunesse a laissé le parfum d'une vertu non pas défaillante ou larmoyante, mais sereine et victorieuse des troubles et des mirages du dehors. Ah! les beaux prétextes pour étouffer le cerveau féminin au nom de la moralité et de la dignité ! Devant la réflexion et l'expérience, ils tombent misérablement! Plus la femme se connaît, plus elle est libre. Moins elle marche vers l'aventure et les multiples affections, plus elle sait le prix des tendresses stables; plus elle comprend que le bonheur est une chose délicate et simple, un trésor discret que l'on obtient loin du tumulte des ambitions, dans la paix d'une forte et paisible alliance.

LA CITOYENNE

A cette femme, la cité est ouverte, naturellement, à l'âge où les devoirs familiaux sont épuisés. Stuart Mill indique longuement les situations importantes que pourraient remplir dans l'état les femmes ayant atteint l'âge de quarante ou quarante-cinq ans. Il a raison, mais rien ne sera possible si, jeune fille, épouse, mère, la femme ne fit déjà l'apprentissage et la preuve de sa conscience.

L'état a besoin de ces âmes admirables qui ayant vécu derrière les agitations bruyantes savent l'envers des projets de l'homme et les sources des grands malaises. Dans le sanctuaire de la maison elles apprirent les vertus solides qui séparent à jamais des compromissions et des lâchetés. Elles ont un sentiment éclairé de la justice, elles seules ne seront pas âpres à s'enrichir et timorées devant un acte de générosité et de progrès. Elles ne sont pas dupes comme l'homme des ambitieux, des fripons, des tripoteurs. D'instinct, elles élisent les volontés fermes, les cœurs au-dessus de

toute trahison. Elles s'attachent à la chose publique avec l'expérience silenciense et douloureuse du foyer. Les peuples seront leurs enfants.

Elles ont l'esprit étroit, dites-vous ; oui, elles furent ainsi par la faute de la première éducation, mais leurs filles déjà sentent leur cerveau se libérer des fantômes oppresseurs. En tout cas, à cette période de leur vie, l'épreuve a fait éclater les bandelettes prudentes dont l'homme ligotta leurs années d'inconscience. Elles ont acquis le regard profond qui semble creusé par les larmes.

Joie durable, inépuisable consolation ! la femme nouvelle n'est plus séparée de la vie générale, asservie à l'homme, domestiquée à ses caprices comme une bête de la maison. Elle est associée à ce mécanisme intérieur et perfectionné sans cesse, à cette église des volontés, providence humaine qui entraîne le monde vers un idéal toujours plus neuf et plus haut. Quand elle vieillit, lorsque les plaisirs légers l'ont quittée, au lieu de s'émietter comme une branche dépouillée, elle s'épanouit à une destinée plus large. Ses organes se dilatent, se multiplient, s'accroissent en s'affinant, au lieu de s'étioler et de s'amoindrir. Elle devient une femme sociale, une « citoyenne », si ce mot n'était pas

désuet par sa précocité même ; — un apôtre de la double humanité, dont elle connaît les plus sublimes mystères, elle qui dans sa famille fut le palladium discret et la tendre prêtresse de la Race. Qu'elle a travaillé déjà dans l'ombre ignorée! et cependant elle n'est lasse et elle n'a peur que de demeurer enfin oisive. Aussi, lorsque beaucoup d'hommes sont déjà aux limites de leur carrière, affaiblis par l'âge et le souci, la femme se dresse, réserve d'énergies inconnues. La cité frémit, impatiente de son conseil, la patrie est éprise de son noble visage. Après cette explosion bienfaisante d'une fécondité imprévue, et plus que l'autre impérissable, elle pourra mourir, pleine de grâce et de gloire, pleurée des siens et de son peuple, pareille à ces arbres vénérables, qui, tombant sur la terre nourricière, augmentent le trésor vital du champ, lui apportent de la sève pour un siècle.

« VOUS CONNAITREZ LA VÉRITÉ

ET LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRE. »

Et je ne saurai trop le redire et le crier, la femme ne sera libre qu'après avoir été consciente.

Tel est le premier pas, la condition indispensable, la grande nécessité psychologique sans laquelle aucun phénomène d'émancipation ne peut s'inaugurer. L'Evangile renferme un mot éternel dans ses applications humaines. « Vous connaîtrez la vérité, y est-il dit, et la vérité vous rendra libre ». Or, comment connaître la vérité si l'on reste inconscient, si l'on ne pense pas, si l'on n'agit pas par soi-même? La liberté est à ce prix. Elle n'est pas dans des chaînes brisées momentanément qui se renoueraient trop vite avec même la complicité de l'esclave vite lasse de n'être plus asservie. La liberté est un mérite acquis par la réflexion, la sagesse, la science. Une femme, serait-elle au fond d'un sérail ou d'une prison, est plus libre que la plus privilégiée des Françaises, si elle se connaît et si elle veut ce qu'elle croit être juste. D'ailleurs, imaginez en bloc toutes les femmes devenues conscientes, elle seraient libres tout de suite, libérées presque aussitôt — car le vieil édifice social en croulerait.

L'ALTRUISME EST LE FRUIT DE LA CONSCIENCE

J'ai visité dans la maison qu'habite encore sa sœur, l'austère chambre où travaillait Maria Deraismes. Il y a là toutes sortes d'ouvrages — Tite-Live, Auguste Comte et les Védas. Après avoir durant des heures communié avec la sagesse ancienne et moderne qui est incluse, comme des papillons morts, entre les pages des livres, quand le carnet s'enflait de notes et que son cerveau débordait de ces pensées vivifiantes nées au souffle de l'étude, elle se dressait impatiente, marchait de long en large dans le petit espace entre les meubles sérieux. Elle eut certainement, dans l'esprit d'un poète, éveillé l'idée d'un fauve au sang généreux qui va s'élancer, dès que sa cage sera rompue, et à qui ces cloisons étreignantes furent seulement un motif d'exaltation pour son enthousiasme. Fauve si l'on veut, mais fauve bienfaisant, plein de bonté et de grâce. Cette agitation n'était-elle pas le symbole de la jeune conscience éveillée en la femme et ne se contentant pas d'éclairer les parois de son âme; voulant s'élancer encore au delà,

se répandre en torrents de flammes dans l'esprit plus obscur de ses sœurs, afin d'y apporter l'incendie de la vérité?

C'est que si l'homme était resté seul, le sacrifice risquait bien d'être perdu. L'altruisme socialiste — celui du moins des premiers pontifes français ou allemands — devient volontiers la forme odieuse d'un autocratisme d'adjudant ou de contremaître. L'usine et la caserne sont toujours là, c'est-à-dire l'homme seul, en tout cas dominateur. Dans l'existence des classes riches, l'égoïsme poussait de plus en plus une société inquiète et dégénérée au culte de l'or et de toutes les satisfactions surtout grossières qu'on se procure avec l'or. Ces abus de la mollesse ou du Sectarisme avaient créé les fureurs anarchistes, l'individualisme féroce, le snobisme égotiste (une des plus incurables indigences du cerveau moderne), les cris prophétiques de ce grand Nietsche devenu fou à force d'incarner le mépris de l'homme supérieur pour l'humanité stupide et méchante. Un cyclone de destruction soufflait sur le monde. La femme alors est sortie de l'ombre. L'humanité est son enfant, la vie est son œuvre, elle apparaît comme l'indestructible mère qui ouvre son admirable poitrine, féconde, douce.

— lait et joie, — devant l'ennemi qui s'arrête déconcerté. Un messie inépuisable frémit au cœur de toute femme, et il s'écrie : « Je ne suis que la Paix ! »

Elle a résolu par une caresse l'hésitation de l'homme se demandant si pour être plus fort, il ne fallait pas redevenir cruel. Un darwinisme mal compris avait brûlé la miséricorde. L'homme se demandait s'il ne fallait pas revenir aux époques païennes où l'infirme, le faible, le petit (qui coûtent tant de peine, font perdre tant de temps) n'empêchent pas le développement des énergies personnelles, ne diminuent pas les hautes destinées ? Et l'homme raisonnait, argumentait, interrogeait *sa* science, fouillait *ses* textes, prenait à témoin l'histoire que seul il a écrite. La femme n'a pas même écouté ce sophiste irrésolu, elle a saisi le débile entre ses bras, a dit : « Il souffre, il est à moi, c'est mon fils. »

LES PROPHÈTES DE L'ÈVE NOUVELLE

Les artistes m'apparaissent les premiers prophètes de la femme consciente. Oui, je ne cesserai de l'affirmer, Léonard de Vinci demeure un des

premiers et des plus puissants émancipateurs. Ah! quel souffle d'intuition traversa ce suprême génie qui le premier fixa les traits d'une humanité supérieure avec ses saints, ses anges et ses vierges. Il trouva le superhomme de Nietsche, il délinéa notre femme nouvelle; le front pensif de ses madones, les lèvres de ses portraits au sourire méditatif sont un mystère simple et clair pour ceux qui ont compris que la femme n'est pas immobile en la femelle. que les élixirs de la science et de la réflexion peuvent faire surgir en elle l'ivresse d'un être plus beau. Les femmes de ses tableaux ne sont restées incomprises que parce qu'elles appartenaient à l'avenir. Les commentateurs et la foule, accumulant sur leur incompréhension leur propre péché, se sont écriés qu'elles étaient perverses. Elles étaient trop pures, ces femmes inouïes, pour n'être pas déclarées monstrueuses par les sots! Le sourire de la Joconde a été décrété dépravé, lui qui, sur des lèvres que l'atavisme et l'ambiance prédisposèrent au baiser seul, dessine le schéma divin de la pensée qui s'éveille.

Ce petit pli ardent de la bouche, cette ironie pénétrante des yeux devant quoi les critiques se frappèrent le front jusqu'à extinction d'idées, c'est

tout naïvement la femme future qui s'annonce; et si une volonté intime, un effort personnel la rendent inexplicable et déconcertante pour des yeux encore trop matériels, comprenez qu'elle palpite d'un amour au delà du désir, d'une pensée au delà du monde.

Les héroïnes plus maculées d'Ibsen, parfois des destructrices ou de délicieuses folles, souvent des types tout frémissants d'un idéal de révolte, de chasteté et de lutte, ont certainement accéléré l'évolution de la femme, même à Paris où elles furent plutôt pressenties que comprises. Les préraphaélites de nos jours, reprenant la tradition des primitifs, nous ont fourni une femme méditative et spécialement attrayante d'avoir compris que la chair belle n'est belle que si elle est le palais d'une âme belle. Cette année, au Salon des Champs-Elysées, je m'arrêtai parmi les sculptures devant une femme assise, une *Méditation* de Mme Syamour. Un bras laisse tomber le livre, qui fut le messager de la Sagesse, l'autre se replie pour soutenir d'un doigt inquiet une jeune et tendre joue. Cette Ève moderne n'est attentive qu'aux voix de son âme. Le front comme en opposition au destin; les yeux, en retrait des âmes froissées.

se recueillent; autour du visage, autour du corps voilé et long, la visible atmosphère de volupté démontre quelles ressources infinies la Beauté découvre dans le silence, et cette forme exquise de la piété humaine qui se nomme la méditation. Telle est la femme contemporaine comme une Française sait la concevoir et l'exprimer. Elle ne brusque rien, elle ne renonce surtout à aucun de ses charmes, elle sait même les distribuer et les faire valoir avec plus de sûreté; elle se sent étrangère aux brutales traditions qui pesèrent sur ses aïeules. Elle attend plutôt qu'elle ne possède son nouvel idéal.

LE GRAIN DE BLÉ INCONNU DANS LA SYRINGE

Ce désir de savoir, cette inquiétude d'épanouir sa propre fleur intérieure, fait de la jeune femme un spectacle aussi captivant qu'une cité qui s'édifie ou un soleil qui triomphe des nuages. Cet éveil d'une âme encore inconnue, qu'il est doux de l'observer, de l'aider parfois, de préserver avec ses mains tendues cette flamme naissante! Le petit génie mystérieux peu à peu se dépouille des rou-

tines, Psyché se déshabille de son inconscience et ramasse le miroir plus utile et plus révélateur que la lampe, car la lampe c'est pour voir chez les autres, le miroir c'est pour voir en soi ! L'homme, qui aura compris la volupté infinie de collaborer à la création d'une conscience de femme, trouvera bien fades et bien antiques les jeux criminels de don Juan. La joie de sculpter une âme est éblouissante de bienfaits, tandis qu'on ne récolte que des remords dans les avilissements de la chair. J'indique ici aux Adams nouveaux une sorte d'amour que les siècles passés n'ont pas connue.

D'ailleurs, rien n'est perdu de tout ce qui ne s'est pas formulé, de tout ce qui n'a point jailli. Dans une lettre ouverte à Mme O. de Bezobrazow, Mme de Peyrebrune a du moins confirmé notre espoir en ces dons immortels que la femme n'a point assez manifestés... « Le germe, dit-elle, est en nous bien vivant de la possibilité de création intellectuelle qui nous est déniée, et ce germe fructifiera comme le grain de blé enfermé depuis des milliers d'années dans les syringes et qui, libéré, jeté en pleine terre, en plein soleil, retrouve intacte sa germination interrompue et croît... jette ses fruits, aussi vivace et superbe que s'il n'avait

pas dormi depuis des siècles sous la lourde oppression des hautaines pyramides ». Mais nous attendons de l'Ève consciente quelque chose de supérieur ou du moins de différent. Un grain de blé, même vieux de mille années, est encore un grain de blé. Une pensée personnelle jaillie du cerveau de notre sœur a cette saveur de ne pas ressembler à la pensée la plus originale issue de lobes virils... Des merveilles sont réservées aux siècles futurs qui connaîtront seuls la splendeur complète d'une âme de femme.

XII

Le salut par la femme.

Mme Clémence Royer s'est plu à donner à la femme le même conseil de l'action. Si elles usent des droits acquis, les autres droits leur viendront d'eux-mêmes. « Un siècle ne s'écoulerait pas, dit-elle, que vous à qui la nature a donné l'enfant, cette force qui est l'avenir, vous seriez souveraine dans une humanité transformée et *sauvée* par vous (1). » Voilà des paroles précises et prophétiques cependant sur une bouche scientifique. Le salut social par la femme, que, le premier entre les hommes modernes je proclamai, n'est pas l'hypothèse d'un cœur crédule, il est un espoir rationnel (XIII).

1. Discours à l'assemblée générale de « l'Union universelle de femmes, 1891. »

LA FAILLITE DE L'HOMME

La faillite de l'homme, que décrète George Sand, n'est peut-être pas sans appel. Mais en somme, nous attendons encore de lui une solution présentable des grands problèmes vitaux; il n'est même pas sur la voie. Sa science s'est infiniment disséminée, tatillonne et claudicante. Sa littérature est pourrie, son esthétique baisse chaque siècle ; il a à peu près renoncé à la métaphysique, par impuissance d'y voir clair, et il a déclaré impossible à jamais ce qu'il ne pouvait pas tout seul. En morale il a définitivement perdu tout critérium; quant à l'esprit religieux, il l'a fourbu ou par trop de subtilité casuistique ou par un fanatisme autoritaire. L'humanité a besoin d'une réserve fraîche si elle ne veut pas perdre une bataille mal engagée il y a des milliers d'années avec l'univers. Nous mourons d'ennui, de dégoût — ceux et celles du moins qui portent en soi quelque étincelle d'enthousiasme. Les autres, naïfs ou bassement pratiques, ne s'élèvent guère au-dessus de la bête industrieuse. Et voilà notre civilisation tant

vantée, où les âmes un peu belles connaissent le plus épouvantable exil. L'homme est fatigué — avouons-le une bonne fois. — Il a trop donné — et surtout trop pris — depuis des périodes incalculables de temps. Aujourd'hui le scepticisme d'une part, la fébrilité de l'autre l'immobilisent ou l'énervent. S'il s'obstine, il marche vers une paralysie générale inévitable. Allons, que la Belle au foyer dormant entre en scène. Qu'elle saisisse d'une main gracieuse et sûre tous les hochets du rôle de l'homme. Elle est si attrayante qu'elle pourra nous gouverner rien qu'avec ses yeux où tout notre rêve qui chante va s'écrire en regards d'amour et de bonté.

LES HOMMES NOUVEAUX

Mais la femme nouvelle a secoué la tête, son sourire triste et charmant, ciselé par l'expérience, n'a pas la fatuité de la force virile. Elle répond :

« Je ne puis que peu de chose encore toute seule. Je ne suis qu'une petite et faible élite au milieu du troupeau inconscient et névrosé des autres femmes. Je ne puis que si l'homme veut. Et l'homme moderne ne voudra pas. Il a beau nous devenir de moins en

20

moins hostile, il ne peut pas vouloir entièrement parce qu'il ne comprend pas jusqu'au bout. Il est enlisé dans le préjugé où sa mère, où sa femme le maintiennent encore. Il est inquiet au lieu d'être brutal et ricaneur comme ses ancêtres ; mais il n'est pas prêt pour cette réforme si profonde, que l'univers tout entier — religion, lois, ordre social, art, science et jusqu'à un certain point les apparences physiques — sera transformé du tout au tout. Nous demandons à tue-tête et à tue-cœur des hommes nouveaux. Nous les demandons ou plutôt nous les créerons et ceux-là seront les collaborateurs véritables de la femme. Nous leur aurons appris l'abomination du préjugé du sexe, l'horreur de la force brutale comme solution des affaires de la cité et du monde, la supériorité de l'intelligence sur les sens, la gloire et le bienfait d'aimer en restant fiers et libres, la bêtise néfaste d'être un maître, le culte de la vie sacrée même en ses débilités et ses défaillances, — le respect de la mort où nous jugent et nous inspirent les Dieux. »

UNE MATERNITÉ SUBLIME

Pour ma part je pardonnerai beaucoup à Auguste Comte parce qu'il dressa sur le maître-autel et au fronton de son temple de l'Humanité une femme virginale tenant dans ses bras un enfant. S'est-il bien douté, ce vigoureux esprit qui se contenta de finir en poète, du sens prodigieux de ce symbole? Un mystère infini et jusqu'ici défiguré réside en cette effigie si simple qu'elle a pénétré dans tous les palais et dans toutes les chaumières, que le pauvre et le riche, sans même avoir besoin de la comprendre, l'ont adorée.

Que signifie la Vierge d'abord, la Vierge-Femme, celle qui est mère et pure à la fois ? C'est l'Eve délivrée, que l'opprobre de l'homme ne salit plus, qui s'est émancipée de l'esprit de servitude, qui a échappé à la contagion des idées viriles, qui est, pense et vit selon sa volonté et son idéal. Le flambeau de sa conscience la défend et l'illumine, semblable à ce feu vénérable que les Vestales devaient entretenir et qui ne mourait jamais.

Au début de ce livre, j'ai applaudi au cri d'une

femme hardie critiquant l'idolâtrie que notre société matérielle voue à la Mère sous le seul aspect inférieur de pondeuse d'enfants. Mais il faut renverser l'idole humaine pour que le sens surhumain s'en dégage en un voluptueux parfum..

Disons-le bien haut : il existe toute une création ineffable, une maternité splendide et tout à fait oubliée des foules, si la statuette de la Vierge tenant son rejeton ne les avait pas, du moins, maintenues depuis des siècles à nos yeux physiques et incompréhensifs. Ainsi que le croyait déjà Pluton, ainsi que les siècles d'effort chrétien et de pensée libre nous l'apprennent, il n'y a pas que des fils de chair, il y a des fils de l'âme. Depuis l'origine des Temps, la femme a enfanté, mais c'est seulement lorsqu'elle nous donna des prophètes, des messies, des héros que nous comprîmes cette génération sublime. L'homme les appela le plus souvent « les fils des Dieux » comprenant bien qu'ils n'étaient pas ses enfants à lui, et trop vaniteux pour les nommer encore la race de la femme. Voilà les hommes nouveaux qui deviendront de plus en plus nombreux lorsqu'ils auront à leurs côtés des mères et des épouses conscientes.

Si le superhomme n'est pas un rêve vain,

il naîtra de la femme nouvelle, fils non seulement de ses entrailles mais de son cerveau (XIV).

De plus il ne faut pas que cette maternité supérieure soit l'exception.

Enfanter des idées, et non pas en soi et pour soi seulement, enfanter les idées dans les autres, semer dans des âmes passives, indifférentes ou frivoles, une autre âme, un autre esprit qui s'est enflammé au flambeau de notre esprit ! Ah, s'il faut que notre chair renaisse sans cesse sur notre terre où elle se flétrit et se dissout, ne croyez-vous pas qu'elle est plus nécessaire encore la perpétuation de la pensée, l'initiation des âmes avec des disciples devenant toujours supérieurs au maître qui les enseigne afin que l'échelle lumineuse conduise toujours plus haut les conquérants de la vérité ?

Il vaudrait mieux que le monde cessât de vivre plutôt que de devenir uniquement et irréparablement matériel. Il vaut mieux peut-être moins d'enfants, mais plus d'âmes « vivantes ». Car lorsque nous serons étendus sur notre lit d'agonie, quand la synthèse de notre exode passera devant notre conscience, alors, songerons-nous surtout, homme ou femme, à récapituler nos rejetons

afin de savoir si nous avons jeté dans cette triste vie une famille nombreuse...?

A partir d'une certaine heure, nos enfants ne sont plus nôtres, ils appartiennent à leur propre destin, nous n'avons été que les dépositaires de leur avenir. Ce qui nous appartient en propre, et dont il faudra rendre compte jusqu'au dernier iota, c'est nos enfants de la tête ou du cœur, notre race cérébrale, ces êtres qui ont jailli de notre parole, de notre plume ou de nos actes, — les fortes pensées, solides et harmonieuses comme de beaux garçons vigoureux, les sentiments de pitié, d'ardeur généreuse, de dévouement et de sacrifice héroïque qui sont tendres, gracieux et beaux sous leurs voiles tissés avec les larmes qu'il nous coûtèrent et ressemblent à des jeunes filles transfigurées ou à de nobles femmes qui ont aimé et qui ont souffert!

Voilà l'enfance immortelle, que nous doit la femme immaculée, la génération incomparable, fruit de sa régénération.

LA SOCIÉTÉ DE L'AVENIR EST L'ENFANT DE LA FEMME

Et mon dernier mot est celui-là :

Cet enfant nouveau dans ses bras sans tache, c'est-à-dire délivrés de l'antique oppression, c'est la pensée nouvelle, l'intellectualité bienfaisante, la société de l'avenir.

Je le crois, j'en suis sûr de par les intuitions qui émanent des luttes modernes, la société future ne sera régénérée que par le concours conscient de la femme.

La société nouvelle ne sera la société nouvelle que si elle devient féministe, sans cela elle ne sera que la société ancienne un peu plus détraquée par les sophismes des hommes (1).

Nous ne créons pas qu'une humanité corporelle, nous créons encore le progrès, l'amour, l'idée, la vertu. Et voilà le cadeau de la mère éternelle, le dernier, le plus beau de ses enfants, — l'âme pacifique, vaillante et pure des temps nouveaux.

1. Ces paroles sont extraites de mon discours au congrès féministe de 1896 sur *La Femme consciente*.

NOTES
DOCUMENTS ET ÉCLAIRCISSEMENTS

I. — Le coup de poing de l'homme est une hypothèse préhistorique que la vie quotidienne des civilisés ne dément pas. Elle a germé dans le cerveau des premières doctoresses anglaises ou américaines. Elle m'a paru s'imposer dans l'exaltation lucide de mon travail. Autour de la maladie mensuelle de la femme rôde un mystère dont la clef primitive pourrait bien être la violence si souvent renouvelée du mâle. Michelet a dit « blessure ». Nos grands physiologistes modernes répondent « habitude ». « Tous les faits connus nous font conjecturer fortement qu'il fut un temps où la femme n'était pas sujette à ce déplorable tribut de la menstruation; que le flot menstruel n'était pas une institution naturelle; mais tout au contraire un résultat de l'état social de la femme. » (*Système de la femme*, ch. II, Roussel). Par les lois darwiniques de l'atavisme la blessure antique ravivée tant de fois s'est maintenue constante, a refleuri à l'époque où la femme se forme, comme si la loi d'amour était indélébilement liée pour elle à la loi de la douleur physique. Elle s'est maintenue par les conditions défavorables de la vie des femmes. Cette question est une des plus sérieuses et des plus longues. Je l'indique sommairement, je ne la traiterai pas ici, je puis dire cependant que le résultat d'un grand travail scientifique laisse espérer la possibilité

de voir disparaître un jour pour quelques femmes, une élite intellectuelle, ce mal sanglant, sans que pour cela les fonctions de la maternité, tout à fait indépendantes de la menstruation, en soient atteintes. Une vie nouvelle plus saine, plus pure, moins sédentaire créerait de nouvelles conditions physiologiques.

En tout cas, que les premiers mariages aient toujours été des coups de force, des rapts, que la femelle ait fui, que le mâle l'ait poursuivie, férocement parfois, nous n'en pouvons douter. M. Fustel de Coulanges nous raconte que même en des civilisations déjà avancées, la cérémonie nuptiale simula longtemps le grand combat préhistorique. En Grèce comme à Rome, l'épousée devait pousser des cris, l'époux la prendre dans ses bras, l'emporter chez lui, sans que ses pieds à elle touchassent le sol.

II. CE FOYER, qui chauffe et illumine la première famille, crée la religion (le lien), la civilisation (la cité), est devenu par un retour cruel des choses un centre d'asservissement pour la femme, sa mère. Le premier cri contre le foyer a été jeté par les ménagères de l'Allemagne qu'il rôtit et ride depuis tant de siècles. Oui, le foyer moderne est un péril pour la conscience d'Eve. (Lisez un opuscule recommandé autant par M. Anatole France que par Bebel : *Notes à ajouter au livre de la vie*, de Gerhard d'Amyntor). Car ce n'est plus la flamme de l'initiation, de l'inspiration, de la science, le lieu où la vérité et la volonté sont assises. La cuisinière a remplacé la prêtresse. L'ignorance et la vulgarité ont chassé l'intelligence et la liberté. Les eaux grasses ont éteint la flamme sainte.

J'entends deux voix :

« — Tant que le foyer existera, dit l'une, la femme sera esclave Ce n'est pas le mariage qui est le lien le plus redoutable, c'est le foyer. Il flétrit plus les femmes que tous les excès et toutes les douleurs, il les cuit. Le foyer est né-

faste. Le voyageur fatigué voit la petite fumée tirebouchonner le paysage et il est rempli de joie. Il a raison parce qu'il va trouver une esclave qui a préparé un excellent pot-au-feu; mais l'esclave a raison aussi de détester la petite flamme, qui depuis des milliers de siècles l'a empêchée de penser et lui a détruit sa beauté. Il faut tuer la ménagère aussi bien que la courtisane. La servante, la « bonne » — ô terme ironique tombé de la pitié des hommes — est aussi fatale à son sexe que la prostituée. »

« — Le foyer est le seul sanctuaire où la femme échappe encore aux fureurs viriles, [réplique une autre voix. C'est là qu'elle crée l'enfant, c'est là qu'elle abrite l'amour, c'est là qu'elle ferme les yeux aux siens. L'homme si hostile à sa compagne sur les grandes routes de la vie, lui laisse non seulement l'initiative mais la suprématie en cette chaste demeure où il se sent maladroit, presque indigne, lui qui y apporte souvent les troubles et les impuretés du dehors. Sans le foyer la femme est perdue. La courtisane l'emportera de nouveau. La barbarie renaîtra. »

Ces voix contradictoires ont toutes deux raisons; faites un foyer intelligent et doux et la femme n'en prendra pas horreur. Laissez-lui par une éducation plus forte, par un travail émancipateur rallumer en elle et autour d'elle cette flamme primitive, foyer du foyer, qui était aussi une flamme de l'esprit et du cœur. Alors le foyer ne sera plus desséchant, ennuyeux et stérile. Selon la définition du mot, il *rayonnera.*

III. Les inventions de la femme sont innombrables; je n'ai cité que les principales, celles de l'origine, qui font partie de l'humanité même, sont les bases de la vie individuelle et collective. L'homme n'a jamais osé se les attribuer entièrement. Quand à tous les métiers, l'industrie multiforme, les anthropologistes modernes tel que Ellis, Davis Strait, le Dr Boos, le Dr Otis T. Mason en attribuent

sans hésiter l'initiative à la femme. L'homme revenant de la guerre ou de la chasse développe les découvertes de la femme, les consacre, les améliore. En effet l'intuition revient incontestablement à la femme, l'homme suit, ratiocine, met au point. D'après le Dr Otis T. Mason particulièrement, la femme serait le premier tanneur, le premier sellier, le premier tailleur, le premier jardinier, le premier fermier, le premier architecte, etc. Et il va même jusqu'à trouver le pressentiment des rails du train dans « la rude bande de cuir adaptée à son front qui peine ». En somme elle est l'« originator » par excellence. Et selon le mot d'un Australien « l'homme chasse, combat et s'assied aux environs, tout le reste est ouvrage de femme. » Vérité indépendante des races et des climats. Les Esquimaux tombent d'accord avec les Australiens sur cette division primitive du travail. Même de nos jours la femme est plus inventeur qu'on ne pense. Beaucoup de trouvailles dans les arts et métiers sont l'œuvre des femmes qui ont assez pour principe de parer à la nécessité immédiate. Les chefs d'industrie font prendre les brevets par les hommes.

IV. Promethea. — Nous savons maintenant que le symbole prométheen, la croix, rappelle la disposition des deux lames de bois qui procréèrent l'étincelle. Celle qui tint la première croix, nous pouvons affirmer que c'est la femme. Nous lui devons le feu. J'y reviens plusieurs fois dans ce livre ; elle apporta le feu, fut Vesta, la vierge qui n'a pas de contact viril, la pierre du foyer sur laquelle brûla l'inextinguible flamme. Là aucun rêve de prêtre, la forte croyance familiale transmise de mère et de père en fils. M. Fustel de Coulanges (*Cité antique*) a une vague intuition de l'importance de ce fait et il cherche à l'atténuer en déclarant que c'est par hasard que Vesta, Εστια est du féminin. Mais il faut s'aveugler volontairement pour croire que les anciens laissaient au hasard des questions

aussi fondamentales. C'étaient des naturalistes qui même dans leurs symboles gardèrent le scrupule du sexe. Le sexe était tellement pour eux une chose importante et sacrée que la plupart des religions primitives en résultent. Non, ce n'est pas au hasard que Vesta est une *déesse*, qu'elle est *femme*, qu'elle est *vierge*. Elle est la terre, a-t-on dit, oui plus tard; d'ailleurs la terre et la femme étaient associées dans l'esprit antique, la femme ayant cultivé la terre et l'ayant évangilisée.

Voici l'opinion d'Ovide sur Vesta :

Effigiem nullam Vesta nec ignis habent ;
Stat vi terra sua; vi stando Vesta vocatur
Causaque par Gruii nominis esse potest ;
At focus a flammis, et, quod fovet omnia, dictus
Qui tamen in primis ædibus ante fuit.
Hinc quoque vestibulum dici reor : inde precando
Ad famur Vestam : Quæ loca prima tenes.

(*Fastes*, VI, 304).

« Vesta et le feu n'ont pas d'effigie. La terre se maintient par sa propre force. Elle est appelée Vesta pour cette raison et l'origine du nom grec peut être la même. Le foyer est encore appelé ainsi à cause des flammes et parce qu'il chauffe tout; cependant il fut en avant dans les premiers édifices. De là je crois qu'on a formé « vestibule », de là qu'en priant nous appelons Vesta, celle qui tient les premiers lieux. »

« Le nom de Vesta, dit Cicéron, est nommé par les Grecs Εστια, c'est-à-dire la force ayant rapport aux autels et aux foyers. C'est pourquoi en cette déesse gardienne des choses intimes toute prière et sacrification suprême sont.» (*De natura Deorum*, IX, 27).

« Promethea » n'est donc pas une frêle hypothèse. En

21

effet l'homme est bien moins crucifié que la femme par les lois et les dieux. Première civilisatrice, elle est punie auprès du feu lui-même par l'esclavage du foyer. J'attends le drame de Mme Marya Cheliga « *Promethea* » ce sera un éclair dans l'âme ténébreuse de l'esclave révoltée.

V.—Je crois avoir été le premier à interroger les Déesses sur les origines de la femme et de la société. La voie me paraît féconde et elle sera élargie par d'autres. Apulée, qui avait reçu toutes les initiations, c'est-à-dire qui possédait toute la science traditionnelle et secrète de son temps, nous montre dans la *Métamorphose* (*L'Ane d'or*) le principe féminin origine des dieux et déesses, sous la forme soit de Cérès, soit de la Vénus céleste, soit de la Diane d'Éphèse, *quœ populos tantos educasti*, dit-il. Et il y a là un fort indice de la puissance civilisatrice des premières femmes. Cérès a fait évoluer le monde par une nourriture nouvelle. *Ceres, alma frugum parens originalis, quæ reperto lætatu filiæ vetustæ glandis ferino remoto pabulo, miti communstrato cibo, num Eleusinam glebam percolis.* Si Cérès n'était que la terre, comment aurait-elle pu modifier d'elle-même le barbare manger des premiers hommes. La charrue, innovée par Cérès, déesse féminine, confirme la légende de Dem eter.

Pour les savants de l'époque d'Apulée, incontestablement la femme avait inventé la charrue. La prière à Isis et sa réponse à celui qui la prie (*L'Ane d'or*) seront des plus significatives pour démontrer la grandeur intellectuelle des premières femmes qui, a servies par la force brutale, furent assez généreuses pour embellir et adoucir cependant l'humanité qui, avec l'homme, fût demeurée barbare. Ainsi la femme collabore avec la nature en faveur de l'homme ; la nature est sa sœur, est identifiée à elle, devient femme :

En adsum... rerum Natura parens, elementorum omnium

domina, sæculorum progenies initialis, summa numinum, regina Manium, prima Cælitum, deorum dearumque facies uniformis,... cujus numen unicum, multiformi specie, ritu vario, nomine multijugo, totus veneratur orbis. Me primigenii Phryges Pessinonticam nominant deum matrem.

(*La Métamorphose, l'Ane d'Or.*)

« C'est moi... Nature mère des choses, maîtresse de tous les éléments, race initiale des siècles, reine supérieure des forces, première des esprits célestes, face uniforme des dieux et déesses, dont l'énergie unique, sous une apparence multiforme, avec une rite varié, un nom innombrable, est vénéré par le monde entier. Moi, les Phrygiens, le plus ancien des peuples, me nomment la mère Pessinontique des Dieux. »

Voilà la femme déifiée.

M. de Milloué, orientaliste distingué, m'écrit : « Tous les mythologues s'accordent aujourd'hui à reconnaître que les déesses personnifient l'*énergie active* (se manifestant surtout dans l'ordre matériel) des dieux auxquels elles sont accouplées ou apparentées. » On le voit, l'idée de la « passivité » obligatoire et fatale de la femme est toute artificiellement moderne. Nous pouvons insinuer d'après ce témoignage, sans être contredit certes par M. de Milloué, que « l'idée de ce rôle des déesses a été suggérée aux premiers aèdes par l'énergie et l'intelligence que déployèrent les femmes primitives pour faire avancer leurs époux dans la voie de la civilisation. » Le respect que Gœthe donne à Faust pour « les mères primitives » autour desquelles tous les schèmes tourbillonnent a certainement sans doute la même origine. (Voir le second *Faust*...)

VI. — Il faut séparer tout a fait la demi-vierge de la jeune fille nouvelle. Ce monstre est un produit de notre civilisation surchauffée, immorale. Fille de bourgeois cos-

sus, le plus souvent, elle se croit tout permis à cause de sa fortune. Ses agissements les plus impurs sont dictés par la vieille superstition physiologique de l'homme qui avant tout tient à son petit carnage conjugal, croit tout sauvé quand chirurgicalement la jeune fille est intacte. La demi-vierge est faite avec la jeune fille du passé mal élevée, devenue vicieuse, abusant d'une liberté acquise trop vite et dont elle n'est pas digne. Le fond de son péché touche à des problèmes nerveux mais n'a aucune importance sociale. C'est une hybride, elle ne durera pas. Je lui en veux d'avoir compromis chez nous le flirt, cet excitant de la pensée, pareil à ce thé qui l'accompagne, boisson qui n'enivre pas, n'alourdit pas, mais qui stimule.

VII. — L'INFORTUNE DE LA FEMME a été si immense que certaines prières prononcées par les hommes remercient Dieu de ne pas les avoir créés femmes comme du plus grand des bienfaits.

Un matin, le Bouddha, qui n'était encore qu'un homme, s'éveillant auprès de son épouse, la belle Gaupa, sentit l'imminence de sa mission. Il vit les pleurs infinis de tous les hommes, pleurs qui étaient des âmes et qui lui faisaient signe de les racheter. Alors, il eut honte d'être resté heureux et prince, il eut honte de ce magnifique sein qui sommeillait à ses côtés. Il se leva, réveilla Gaupa et lui dit : « Je pars. — Où vas-tu ? répondit l'épouse stupéfaite. — Je vais abandonner toute ma puissance, ma fortune et toi-même pour sauver les pauvres hommes qui peinent et lèvent des yeux flétris de sanglots vers un ciel qui n'a plus pitié. » Alors Gaupa sanglotait. « Mais moi aussi, moi aussi, je pleure, tu t'en vas sauver ceux que tu ne connais pas. Reste à mes côtés. Ne suis-je pas celle qui t'est liée pour l'éternité ? » Mais Gautama fronce les sourcils, car une vision prophétique a passé devant ses yeux austères : « Sois satisfaite, s'écria-t-il, je reconnais dans les

brumes du pressentiment la récompense. Ne pleure plus! Après ta mort tu renaîtras dans le corps d'un homme. »

Tel était le seul espoir mystique, le ciel hypothétique de l'ancienne femme! Aucune joie plus grande ne pouvait être rêvée, tant elle était malheureuse et l'homme semblable pour elle à un dieu de puissance et de joie.

VIII. — La colère antique des moines contre la femme n'est pas ridicule, n'est pas inepte, n'est pas injuste. Elle tombe mal, voilà tout. Elle tombe sur la femme. Elle devrait tomber sur eux-mêmes. C'est la femme de leur cerveau, c'est leur désir bestial et conquérant, c'est leur lubricité insatiable qui est la véritable « bête » pourchassée par Jérôme et par Antoine. La femme est l'ennemie en eux, parbleu, c'est-à-dire leur propre chair exaltée qui salit leur mysticisme, place son fumier jusque dans le ciel. Il est incontestable que si le moine a raison d'être en fureur, il a tort de s'emporter contre la femme. Cependant mettons les choses au point. Jusqu'à ce jour, par le fait de l'homme je veux bien, je le sais, mais en fait, — la femme dénuée trop souvent de cerveau cultivé, ne géra que les choses du sexe et fut la représentante la plus attitrée du péché, c'est-à-dire de la tempête sensuelle faisant chavirer la petite barque de la pensée. Mais le marin sait bien où il va quand il chevauche la mer ; et comme cette fois c'est le marin qui est cause de l'ouragan, il est responsable de son naufrage. La femme est impure, il est vrai, parce que l'homme y plaça le soulagement de ses petites infamies; la femme est le péril, certes, il vous a plu d'y creuser l'abîme et d'y cacher le piège. Tant pis pour vous! c'est le tenté qui fait la tentation, c'est le coupable qui crée la faute. Le péché n'existe qu'une fois accompli.

IX. — En toute sécurité, l'homme de lettres immole à l'idole de son amour-propre et de son égoïsme la maîtresse

dont il n'est plus satisfait. Cependant elle est peut-être plus intéressante qu'il ne le dit, cette silencieuse qu'il écrase sans courage et sans repentir. Un matin, pendant que j'écrivais ce livre, j'eus une bienfaisante émotion. Quelqu'un songeait à rendre justice à cette condamnée sans appel. M. Henry Bauer, dans un de ces francs et vigoureux articles, dont Carlyle a dit que, distillés, ils font mieux que les historiens l'histoire d'un temps, racontait encore comment, par les chemins de la vie et de l'expérience, il était allé d'un « proudhonisme » intellectuel á un féminisme sincère. Il faudrait beaucoup de semblables aveux. Mais, direz-vous, si la délaissée parlait à son tour, ne serait-elle pas aussi perfide et aussi ingrate que l'amant. Prenonsnos exemples sur les cimes. Je pense que la vraie femme pousserait le cri délicat et indulgent. Je vais même le prouver. Prenons d'une part Alfred de Musset, de l'autre Mme Desbordes-Valmore, deux élégiaques d'un réel génie. La grande émotion de leur vie sentimentale fut la même : la trahison, l'abandon. Naturellement l'homme s'emporte, reproche avec âpreté, avec fureur les larmes qu'il a versées ; lance l'insulte et le mépris. Citons pour les opposer tout à l'heure à ceux de la poétesse les vers de la *Nuit d'octobre*, si connus et, dans leur simplicité véridique et impétueuse, immortels :

Honte à toi qui la première
M'as appris la trahison
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison !
Honte à toi, femme à l'œil sombre
Dont les funestes amours]
Ont enseveli dans l'ombre
Mon printemps et mes beaux jours !
C est ta voix et ton sourire,
C'est ton regard corrupteur

Qui m'ont appris à maudire
Jusqu'au semblant du bonheur
Honte à toi! J'étais encore
Aussi simple qu'un enfant;
Comme une fleur à l'aurore,
Mon cœur s'ouvrait en t'aimant.
Certes le cœur sans défense
Put sans peine être abusé.
Mais lui laisser l'innocence
Etait encor plus aisé.
Honte à toi, tu fus la mère
De mes premières douleurs
Et tu fis de ma paupière
Jaillir la source des pleurs!
Elle coule, sois-en sûre,
Et rien ne la tarira;
Elle sort d'une blessure
Qui jamais ne guérira.
Mais dans cette source amère
Du moins je me laverai,
Et j'y laisserai, j'espère,
Ton souvenir abhorré.

Remarquez que la situation est la même. Musset est trompé, Desbordes est trahie. Tous deux sont désespérés et seuls. Du côté de l'homme rien qu'amertume, jet de rancœur, regret de s'être donné. Il ne songe qu'à lui-même en tout cela. Jamais ce naïf égoïste n'a la curiosité de pénétrer en l'âme de cette « abhorrée » qu'il adora. Elle n'existe maintenant que par rapport à la sensation qu'elle lui donne; s'il jouit, il la félicite, s'il souffre, il l'insulte. Il n'a pas d'autre critérium pour la juger que ses nerfs arbitraires. Le véritable être de la bien-aimée ne l'a jamais préoccupé. Il vit dans un cauchemar d'elle, loin de sa réalité. Fut-il

lui-même injuste? L'idée ne lui en vient pas, jamais il n'a de remords. Sa sensualité est offensée, son orgueil souffre. Le cœur infini et tendre n'est pas là. Aime- -il encore? il hait. Aima-t-il? mal. Quand on a aimé vraiment, il en reste, même dans les plus cruelles minutes de solitude, je ne sais quoi de balsamique et de doux. Voilà la leçon que va nous donner Mme Desbordes. Sa plainte à elle n'a rien d'agressif, de jaloux et de vaniteux. Voilà une femme qui s'est donnée tout entière; même repoussée, elle déborde de bonté, de généreuse tendresse. Elle n'encombre pas de sa clameur bruyante; son sanglot, lui aussi, est discret. Elle souffre tant qu'elle n'est préoccupée que de ce qu'il souffre :

« Comment ne plus l'aimer quand il n'est pas heureux? »

Et la malédiction ne tombe pas sur lui, mais sur elle.

« Malheur à moi! je ne sais plus lui plaire! »

Elle regrette surtout le privilège de le consoler :

L'ai-je trahi? jamais. Il est mon âme entière.
Hélas! j'étais étreinte à lui comme le lierre.
Que pour m'en arracher il m'a fallu souffrir!
Dans cet effort cruel je me sentis mourir.
Il détourne les yeux, il n'a pas vu mes larmes;
Mon reproche jamais n'éveilla ses alarmes;
Jamais de ses beaux jours je ne ternis un jour;
Il garde le bonheur; moi j'ai gardé l'amour.
Une nouvelle voix à son oreille est douce;
D'autres yeux qu'il entend désarment son courroux;
Et ce n'est plus ma main qu'il presse ou qu'il repousse,
Alors qu'il est tendre ou jaloux.
Quoi! ce n'est plus vers moi qu'il apporte sans crainte

Son espoir, son désir, son plus secret dessein,
Et s'il est malheureux, s'il exhale une plainte
Ce n'est plus dans mon sein!

. . . .

Elle n'a aucun tort mais elle se les donne tous, elle les veut tous.

Oui, j'accusais mon cœur que je connais si tendre,
Oui, je disais : « J'ai tort », en me sentant mourir.

Et surtout ne la croyez pas insensible et résignée.

N'est-ce pas qu'il me fuit et qu'il faut que je meure?
N'est-ce pas que je souffre et que l'homme est cruel?
Ne l'accuse jamais. Songe que je l'adore
Puisque je vis encore.
Avant qu'à le trahir j'accoutume ma voix,
Ma sœur, j'aurai parlé pour la dernière fois.

Mais les vers suivants sont pour moi supérieurs encore. Ils sonnent l'or infiniment précieux d'une humanité qui pardonne et qui comprend, sans pour cela cesser d'être émue, sans pour cela cesser de vibrer et de souffrir. Ah ! le chant immortel que vante Musset et qui est « un pur sanglot » pâlit devant ce sacrifice mélancolique, dépouillé de toute revanche, presque maternel dans sa tristesse; tout au fond, tout là-bas, une larme se transforme en un rayon divin qui bénit :

Tout change, il a changé, c'est là sa seule injure,
Et s'il fuit un bonheur qui n'a pu le toucher,
Ce n'est pas à l'amour à le lui reprocher.

Eh bien! que les antiféministes comparent! L'homme

d'élite, la femme d'élite, en toute sincérité, devant leur conscience et leur blessure, ont chanté. L'un a maudit, l'autre a absous. Lequel des deux savait aimer ?

X. — La question du travail pour la femme est d'une importance immense. Elle se ramifie à l'éducation nouvelle, elle a sa place dans les moyens de prévenir la prostitution, enfin elle apporte le salut à celle qui aux yeux de l'homme voluptueux et reproducteur devenait par son âge une quantité quasi-négligeable. Aussi, je tiens à citer sur ces différents aspects de la question quelques extraits cueillis çà et là dans un livre bon et sain que l'on devrait consulter plus souvent : *Idées antiproudhoniennes*, de Mme Juliette Lamber.

« Il faut donner aux femmes une éducation sérieuse et autant que possible une éducation professionnelle. Il faut qu'elles deviennent productrices. Le travail a seul émancipé les hommes, le travail seul peut émanciper les femmes. Que la femme puisse gagner honnêtement les vêtements qui la parent et l'embellissent et, au lieu de traîner dans la poussière du trottoir ses robes de soie et ses châles de dentelle, elle marchera libre et fière dans la modestie d'une toilette qui laissera voir sa beauté sans flétrir sa vertu et tarifer son honneur. L'Education que l'on donne aux femmes n'étant propre qu'à en faire des poupées, a-t-on le droit de s'étonner qu'elles posent en poupées aux yeux des hommes et qu'elles finissent, les malheureuses, par prendre au sérieux le rôle stupide qu'on leur a appris dès leur enfance. »

« Lorsque la femme jouira de son autonomie, ses vertus maternelles n'auront rien perdu de leur force, mais sa puissance sociale aura augmenté ; son intelligence, son sentiment, pour irradier plus loin que la famille, n'en auront pas moins leur siège, leur foyer, dans l'esprit de l'épouse, dans le cœur de la mère. »

« Le travail en tout cas est moralisateur quand il n'est pas excessif, — alors il est abrutissant; — et je ne vois pas que la vertu de l'épouse puisse jamais avoir à souffrir du travail de l'ouvrière. Quels sont les recruteurs ordinaires de la prostitution, si ce n'est l'impossibilité du travail honnête, l'insuffisance des salaires et enfin l'oisiveté, cette aïeule sempiternelle de tous les vices? Ouvrir aux femmes les carrières d'un travail libre et convenablement distribué, c'est fermer les portes du lupanar. Hommes, le voudrez-vous? »

« L'homme commence à trente-cinq ou quarante ans à être propre à tous les emplois; jusque-là il inspire peu de confiance. Son développement intellectuel n'est vraiment complet qu'à cet âge: c'est alors que les fonctions publiques lui incombent... Comment se fait-il, quand l'homme ne commence à être quelque chose qu'après avoir atteint sa maturité, que la femme au contraire, dès ce moment, cesse d'être quelque chose? La femme n'est-elle donc rien après la floraison? L'homme seul peut-il donner son fruit? »

« Si elle est faite comme beauté à vingt ans, elle ne l'est pas sous tous les aspects de son être, son esprit et son cœur mûrissent et se développent aussi longtemps que chez l'homme lui-même..., elle peut s'élever à la compréhension des idées générales et des intérêts généraux par l'application et l'exercice de ses facultés. »

XI. — Pour toute la partie historique et juridique du féminisme je renvoie aux travaux très complets de M. Louis Franck, avocat, l'auteur du *Grand catéchisme de la Femme*. Les lecteurs réfléchis trouveront dans ses livres, dans ses brochures, qui en mérite et en date tiennent le meilleur rang, les renseignements les plus nets et les plus précieux.

XII. — Proud'hon qui déprécia de toute son éloquence

la femme, exalte en revanche la guerre. Voilà une démonstration du lien secret qui associe la guerre à l'esprit masculin isolé, dominateur. Pour lui elle est « un fait divin... notre histoire, notre vie, notre âme tout entière... la législation, la politique, l'état, la patrie, la hiérarchie sociale, le droit des gens, la poésie, la théologie, encore une fois c'est tout. » Le misogyne deviendrait volontiers anthropophage.

XIII. — Le salut par la femme a hanté toute ma jeunesse. En 1889, cette idée obsédante et douce m'inspira mon premier poème, *les Noces de Sathan;* depuis elle ne m'a jamais quitté. Elle se retrouve dans la *Porte héroïque du ciel*, dans *Prière*, dans la *Douleur d'aimer*, dans le *Satanisme et la Magie*; ici elle fait explosion. L'*Éternelle Poupée* est le fruit de mon indignation contre la femme artificielle de nos jours. Je l'avais inscrite sur le programme de nos conférences féministes à la Bodinière tandis que Léopold Lacour s'animait éloquemment à propos de la Révoltée et que de Croze célébrait la femme chrétienne. Depuis, Lacour a adopté aussi cette idée du salut individuel et social apporté par l'Eve nouvelle. Mon amitié en est heureuse et flattée.

XIV. — Le superhomme. Cet homme nouveau depuis longtemps les poètes le pressentent. Les mystiques crurent qu'ils descendirent autrefois du ciel, attirés par la grâce des femmes et qu'avec elles ils enfantèrent les géants. Les héros seraient leurs fils, pour ainsi dire les souvenirs ataviques de cette céleste invasion. Mais la graine, autrefois reléguée dans les vergers sacrés de la légende, est tombée en les terrains philosophiques. Nietsche en même temps que Carlyle et Emerson, la vieille Europe d'accord avec la jeune Amérique, a annoncé le surhumain par l'organe frénétique de son Zoroastre : « Je vous enseigne le

surhumain, dit-il, l'homme est quelque chose qui doit être surmonté. » Mais Nietsche s'est trompé en bon disciple de Schopenhauer lorsqu'il ne voit pas la femme, même la nouvelle, même la future, mère et alliée du superhomme. Virgile termine son hymne à l'enfant divin (Eglogue IV) par le sourire de reconnaissance qu'il doit à celle qui l'enfanta dans de longs ennuis. (*Matrilonga decem tulerunt fastidia menses*). Le nombre dix était pour les anciens symbolique de la perfection. Emerson continue Virgile : Ecoutez son *Chant de la nature* (Léon Bazalgette, trad.) :

Je souffre les douleurs de l'enfantement pour lui,
Mes créatures souffrent et attendent;
Ses courriers viennent en escadrons...

J'ai moi-même, poète plus jeune et plus humble, célébré l'alliance de la femme nouvelle et de l'homme supérieur (*Ubermensch*).

Nobles Femmes, — vous qui souffrez dans le silence
Et dardez vos regards inquiets vers l'Orient,
Espérant le héros familier qui s'élance
Le front tout traversé de ronce et souriant, —

Votre attente et votre angoisse longtemps trompées
Rempliront l'univers de leur farouche appel,
Et, je vous le promets, — aux flambeaux des épées
Vous le verrez surgir, l'Homme Surnaturel !

Il ne cherchera point les gloires de ce monde,
Il est peut-être là, tout près de vous, charmant,
Accoudé dans les fleurs et seul, tête profonde,
Tendre cœur magnifique et simple infiniment.

Il ne s'en ira point quêter aux portes viles
L'encens et la rumeur, car son orgueil divin
Ne tend vers vos hochets que des bras malhabiles,
Et, s'il est ivre, ce n'est pas de votre vin.

Fortune monstrueuse et destinée amère!
Les roses et les lys qui revêtent son corps
Ne vous font respirer, ô Femmes, que l'austère
Dédain de votre chair et de vos plaisirs morts.

Mais pour vous il viendra, Voyantes, Prophétesses,
Amoureuses que le Dégoût rongea de pleurs;
Il viendra réaliser toutes les promesses
Et garder pour lui seul vos sublimes douleurs.

Il posera sa main sur votre front aride
Et de vous jaillira l'âme des jours futurs.
Nue ainsi qu'un enfant et, comme un roi, splendide,
Car l'archange a sonné vers Dieu : les temps sont mûrs!

Autour de lui, plus souples que les Bayadères
Et plus sereines que les Saintes d'autrefois,
Vous serez les rayons tremblants de ses mystères
Et le grand flot d'amour ruisselant de sa Croix...

(*Prière*, 1895)

Que les précurseurs aident la femme nouvelle à se créer afin que, nous le rendant au centuple, elle nous crée le véritable Surhumain.

XV. — Au moment de mettre sous presse je parcours le beau numéro que la *Revue Encyclopédique* (M. Moreau, directeur) consacre au féminisme. Voilà une œuvre utile et bonne, justement par la collaboration des femmes.

Dans un article de Mme Chéliga *Les Hommes féministes*, je trouve, entre autres noms sympathiques et imprévus, Lucien Descaves. Le talent de Descaves, sa forte probité littéraire me sont chers ; mais je veux répondre à cette lettre où se déclarant féministe — ce dont il faut l'applaudir, et ce dont le féminisme doit être content et fier, — il ajoute : « Mais les femmes sont bien naïves en vérité si elles s'imaginent obtenir par la persuasion une condition meilleure. Elles devront pour y parvenir imiter ces femmes d'Italie lesquelles, voulant s'opposer à l'envoi en Afrique de leurs maris, de leurs fils, de leurs frères, décrochèrent les wagons et en firent descendre de force le bétail militaire... Elles ne seront affranchies que par la révolution. » Eh bien, non, ceci n'est pas exact. La première révolution a eu comme résultat un asservissement plus obscur encore des femmes. Avant 1889 les femmes avaient quelques petites libertés qui depuis lui furent effrontément ravies (consulter à ce sujet les travaux de Mme Vincent, une socialiste !). Partant, la force brutale est le plus détestable des moyens, le plus *réactionnaire*, le plus rétrograde, le plus antiféministe et antihumain. Notre planète n'accomplira le définitif progrès que lorsqu'elle aura réalisé la hiérarchie des forces ; la paix, le féminisme, la sérénité sociale ne régneront que le jour où nous aurons bien compris la leçon que nous donne un être humain debout. Le cerveau qui prime, puis le cœur, puis les forces génésiques, musculaires, défensives et offensives. Les révolutions, étant aussi fatales que des cyclones, doivent être exclues de plus en plus d'une humanité progressive. Un intellectuel ne devrait jamais les conseiller, surtout à la femme qui en sera, en a été la première dupe. C'est déjà bien assez qu'elles aient lieu. Il vaut mieux être naïf, qu'imprudent et brutal ; ne donnons pas raison aux lois iniques par des procédés aussi iniques.

Il est nécessaire de dire cela au moment où le fémi-

nisme va se répandre dans un grand nombre de cerveaux, s'intégrer dans la sociologie. Voici, par exemple, que des philosophes comme MM. Yves Guyot et Novicow, des savants comme M. Manouvrier, des écrivains polémistes comme MM. Henri Rochefort, Clémenceau, Drumont, Montorgueil, d'illustres morts comme Jules Simon, Auguste Vacquerie ont fait, chacun à sa guise, profession de foi féministe. L'idée sort des chapelles, entre dans les grands courants; elle ne doit donc point s'y perdre, s'y diluer, se détruire sous prétexte de triompher. Séparons le féminisme de toute violence, de toute tyrannie; que des révolutionnaires soient féministes, j'en suis enchanté; que des hommes et des femmes, de la droite soient féministes, je ne demande pas mieux. Mais le féminisme ne relève pas de la révolution, ne dépend pas de l'ancien régime. Le féminisme existe à part, d'une vie éternelle, au-dessus des agitations stériles des hommes, loin des factions politiques.

Ce livre sur la femme se terminera donc par un cri pacifique, par un appel à l'intelligence, à l'amour, à ce qu'il y a dans nous de pur et de haut; j'aurais été, moi aussi, comme toute la jeunesse, tenté par les théories attirantes de l'anarchisme et de la révolution, si je n'avais été féministe, si je n'avais adopté les beautés préférables du sacrifice, l'héroïsme qui résulte d'une bonté non pas veule et lâche, mais consciente et énergique. Comptons sur l'Eve nouvelle pour que l'humanité se transforme sans meurtre, sans guerre, sans mutilation.

Paris 1894, — Aix (La Halte-Chantemerle) 1896.

SOMMAIRE

II. — LA FEMME NOUVELLE

IMPRIMERIE NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-1re, PARIS.